La Vie de collège dans tous les temps et dans tous les pays,... par André Laurie

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

BnF Gallica

Laurie, André (1844-1909). La Vie de collège dans tous les temps et dans tous les pays,... par André Laurie. 1897.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

République Française

Liberté — Égalité — Fraternité

VILLE DE PARIS

MAIRIE DU VI^E^ ARRONDISSEMENT

CAISSE DES ÉCOLES

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Liberté - Egalité - Fraternité

VILLE DE PARIS

ÉCOLES COMMUNALES

(VIe ARRONDISSEMENT)

PRIX OFFERT

PAR LA CAISSE DES ÉCOLES

La Directrice

Ecole de Filles

rue de Fleurus, 7

1re Classe

Prix de Dessin

décerné en 1911

à l'élève Gisèle Liotet

La Directrice

Mme Gengembre

ECOLE PRIMAIRE SUPÉRIEURE MUNICIPALE DE JEUNES FILLES
Ville de Paris
(VIe Arrt.)
3, Rue de Médicis

A. ROGUES, 1, rue de Condé, Paris

UN SEMESTRE

EN

SUISSE

ANDRÉ LAURIE

La Vie de Collège

dans tous les Temps et dans tous les Pays

		Illustrations de
France	**L'Escholier de Sorbonne**	L. Benett
—	**Mémoires d'un Collégien**	J. Geoffroy
—	**Une Année de Collège à Paris**	J. Geoffroy
Allemagne	**Histoire d'un Écolier Hanovrien**	D. Maillard
Amérique	**L'Oncle de Chicago**	L. Benett
Angleterre	**La Vie de Collège en Angleterre**	Philippoteaux
Espagne	**Le Bachelier de Séville**	Atalaya
Grèce ancienne	**L'Écolier d'Athènes**	G. Roux
Italie	**Tito le Florentin**	G. Roux
Japon	**Autour d'un Lycée Japonais**	F. Régamey
Russie	**Mémoires d'un Collégien Russe**	G. Roux
Suède	**Axel Ebersen (Le Gradué d'Upsala)**	G. Roux
Suisse	**Un Semestre en Suisse**	L. Benett
Orient	**Le Tour du globe d'un Bachelier**	L. Benett

COLLECTION HETZEL

ILLUSTRATIONS DE L. BENETT

LA VIE DE COLLÈGE DANS TOUS LES TEMPS ET DANS TOUS LES PAYS

J. HETZEL, 18, RUE JACOB, PARIS

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

[1897]

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS
75005

GR
LAU

Seq. 603140

N°1157

UN SEMESTRE EN SUISSE

CHAPITRE PREMIER

A L'HÔTEL BELLEVUE

Comme toutes les grandes gares suisses, celle de Zurich — le Bahnhof — est luxueusement installée. La place qui s'étend devant la façade est ornée de la statue d'Alfred Escher, témoignage de reconnaissance envers l'homme d'État à qui l'on doit le chemin de fer du Saint-Gothard. Une avenue bordée de beaux édifices, plantée d'arbres

touffus, joint cette place au lac, dont les eaux bleues frissonnent sous la brise des Alpes.

Un matin d'avril, le train de Paris-Belfort-Bâle venait d'entrer en gare; les fiacres, les omnibus d'hôtel étaient déjà rangés en bordure du trottoir de l'arrivée. Bientôt les voyageurs parurent dans le vestibule, puis partirent à droite, à gauche, ou hélèrent des véhicules à leur convenance.

« Hôtel Bellevue, » dit, au facteur chargé de ses malles. un homme dans la force de l'âge, accompagné d'un jeune garçon d'une quinzaine d'années.

Ces deux personnages prirent place dans la voiture de l'hôtel, qui, n'ayant pas d'autres voyageurs, partit presque aussitôt. Tandis qu'ils roulent dans la direction du lac, présentons au lecteur MM. Ambert père et fils; le premier, directeur de l'usine bien connue, rue Tholozé, à Montmartre; le second, élève au lycée Condorcet.

Fils de ses œuvres, sachant par sa propre expérience les difficultés qu'une instruction incomplète peut susciter devant un homme, M. Ambert, en père avisé et prévoyant, avait voulu que celle de son fils ne laissât rien à désirer. Gouvernante anglaise dès sa plus tendre enfance, professeurs d'un grand lycée, répétiteurs de tout ordre, maîtres de musique, de dessin, d'escrime et d'équitation, rien ne manquait à Jacques. Il était en troisième depuis la rentrée des classes. Ce fut alors que son père, désireux de le voir se perfectionner dans l'étude de l'allemand, qu'on apprend généralement assez mal au collège, résolut de l'envoyer passer un semestre au Gymnase de Zurich, où il pourrait pratiquer la langue de Gœthe, tout en poursuivant ses études classiques. Mieux armé pour la lutte, il viendrait

ensuite reprendre sa préparation normale à l'une des grandes écoles françaises, dans la voie qu'indiqueraient ses aptitudes.

Zurich était très bien choisi. C'est l'Athènes de la Suisse. Ancienne *Turicum* des Romains, à qui n'avait pas échappé son importance stratégique, la ville est admirablement située au pied des collines ombreuses de l'Uetliberg, sur le lac qui porte son nom et au confluent de la Limmat et de la Sihl. Elle est, par ses voies ferrées, en relation directe avec Paris, Vienne, Berlin et l'Italie. Des cités du nord-est de la Suisse, Zurich est la plus importante. Elle a pris depuis un quart de siècle une extension considérable, grâce à son industrie et à son commerce. On y fabrique des soieries qui font à Lyon une sérieuse concurrence. Zurich possède des filatures de coton, de grands établissements de métallurgie et de mécanique d'où sortent des machines pour bateaux à vapeur qui sont expédiées en Angleterre, aux États-Unis et jusqu'au Brésil. Ajoutons que la moitié des transactions relatives aux céréales consommées en Suisse se fait à Zurich.

Cette ville si prospère, d'un si riant aspect, d'une salubrité proverbiale et dont les édifices dans ses parties neuves rappellent parfois ceux des grandes cités américaines, ne doit pas sa réputation seulement aux affaires. Comme centre intellectuel, au point de vue de l'instruction publique, elle occupe en Suisse le premier rang.

Son École Cantonale, qui est célèbre, comprend deux établissements distincts : le Gymnase classique et l'École industrielle ou professionnelle. L'Université et l'École Polytechnique fédérale y sont réunies dans un magnifique palais. Zurich possède en outre une École forestière et

agricole, une riche bibliothèque, un Jardin botanique très fréquenté (ce qui n'est point pour étonner dans la patrie de Candolle), un Musée industriel, une Galerie de peinture, des collections préhistoriques, archéologiques et zoologiques, des théâtres, de belles salles de concert : en un mot tout ce qui peut concourir à la diffusion des sciences et des plaisirs élevés de l'art.

Revenons à nos deux voyageurs, maintenant installés au grand hôtel Bellevue, dans une chambre pourvue de tout le confortable moderne, où ils s'occupaient à réparer le désordre de leur toilette, après une nuit de voyage.

Les Suisses sont des hôteliers accomplis, ainsi que l'exige l'énorme population flottante qui visite leur pays, du mois de juin au mois d'octobre. Chez eux, comme partout, la fonction a créé l'organe. Le service des hôtels est généralement excellent; tout y est tarifé d'avance à un prix fixe et presque toujours raisonnable, qui ne laisse place à aucune surprise.

Deux baies largement ouvertes sur le lac versaient l'air et la lumière dans la pièce. Aussi, dès qu'il eut terminé ses ablutions et changé de vêtements, Jacques s'empressa-t-il d'ouvrir une des fenêtres, afin de jouir du panorama, dont le premier aspect lui arracha un cri d'admiration :

« Oh ! que c'est beau ! »

Au delà des eaux bleues du lac, sillonné par d'élégants vapeurs et des barques aux voiles blanches, s'étageaient des collines bordées d'un vert sombre, sur lesquelles se dressaient, comme les vagues solidifiées d'une mer de glace, les sommets géants du mont Pilate et du Rigi.

« Le pays est à ton goût? demanda M. Ambert en souriant.

— Je le trouve admirable et je crois que je m'y plairai.

— Nous allons, naturellement, passer la journée à faire avec la ville plus ample connaissance.

— Ce sera un véritable plaisir, et il me tarde déjà de flâner par les rues.

— Pensons d'abord au solide. Tu t'es passé ce matin de ton premier repas, dans la hâte de visiter Bâle, qui t'a, je crois, quelque peu désappointé.

— Je l'avoue. Sur sa réputation, je croyais cette ville plus belle et le Rhin plus majestueux. Quant à l'absence du chocolat matinal, je ne m'en suis même pas aperçu, fit Jacques en riant.

— N'empêche que ce régime anachorétique ne peut pas durer. »

La « saison » n'étant pas encore commencée, il y avait peu de monde dans la salle à manger de l'hôtel, point de touristes, et seulement des gens voyageant pour leurs affaires. Le menu du déjeuner n'en était pas moins varié et délicat.

Jacques, grillant d'envie de vagabonder au dehors, expédia, avec l'appétit de ses quinze ans, le savoureux poisson du lac et les côtelettes alpines.

Tandis que son père dégustait son café avec une lenteur où il entrait peut-être un peu de malice, il s'était approché d'une fenêtre et, par une mimique savamment admirative, des interjections lancées à propos, il s'efforçait d'attirer l'attention de M. Ambert vers le monde extérieur. L'excellent père eut pitié de cette impatience et se leva enfin.

« Nous partons? interrogea le lycéen.

— Oui, j'avais bien l'intention de jeter un coup d'œil sur les journaux français...

— Tu les as lus hier soir à Paris, et ceux du matin sont à peine en route...

— C'est ce que je me suis rappelé. Aussi, je ne te demande que le temps de prendre mon chapeau. »

Quelques instants plus tard, les deux voyageurs remontaient la rive droite de la Limmat, cherchant à s'orienter en ce pays inconnu.

« Avant de nous égarer dans les rues de Zurich, dit M. Ambert, nous ferions sagement, je crois, de gagner quelque point élevé, d'où nous puissions embrasser l'ensemble de la ville et nous faire une idée de sa topographie. Qu'en dis-tu?

— Je pense que c'est parfaitement raisonné, mon cher père, et, si nous sommes embarrassés, nous demanderons notre chemin... Et, tiens, reprit Jacques en désignant sa gauche, voici précisément une rue qui monte assez rapidement et doit nous conduire à quelque endroit culminant.

— Je me laisse conduire. »

Jacques avait eu une heureuse intuition. La Kuttelgasse est une rue très déclive du vieux Zurich, qui aboutit au Lindenhof, terrasse plantée de tilleuls, ainsi que son nom l'indique.

C'est, au dire des archéologues, l'emplacement d'une ancienne station celtique, que les Romains jugèrent bien placée, car ils y élevèrent un palais impérial dont les ruines mêmes ont disparu. La vue s'étend de là à plusieurs kilomètres de distance, et Zurich se montre étalé d'ensemble, comme sur le plan en relief de Muller.

Ce qui frappe d'abord le spectateur et ce qui fait la principale beauté de la ville, c'est sa parure aquatique. Le lac, la Limmat, la Sihl et le canal qui unit les deux rivières,

l'entourent de tous côtés. Les groupes de maisons sont coupés par ces cours d'eau que relient des ponts nombreux. Les carrefours, les places, les jardins trouent, çà et là, la teinte rouge des toitures de tuiles, d'où l'on voit surgir de hauts pignons, des tours et des clochers. Plus loin, on reconnaît la cité du travail, les faubourgs ouvriers, à leurs vastes constructions industrielles, d'où s'élancent de hautes cheminées de briques.

Au delà encore, ce sont de verdoyants contreforts des monts Albis, que piquent de notes blanches les villas enfouies dans les arbres, sous l'ombre du majestueux Uetliberg.

Jacques, silencieux, admirait ce spectacle, prenant *in petto* des points de repère, aspirant à pleins poumons l'air vif et pur qui fouettait son visage. Son œil fouillait la colline opposée.

« Je voudrais savoir, dit-il enfin, si, de l'endroit où nous sommes, on peut apercevoir l'École cantonale.

— Parfaitement, monsieur, répondit une voix derrière lui, de l'autre côté de la Limmat, à mi-côte de la hauteur qui vous fait face... »

Jacques se retourna vers celui qui proférait ces paroles. C'était un beau vieillard, dont la figure fine et douce s'encadrait de longs cheveux blancs sous un chapeau à larges bords.

« Suivez mon doigt, reprit l'obligeant promeneur, au delà du pont du Marché; vous apercevez un peu plus haut, à peu près en droite ligne, un grand toit plus élevé que les autres : c'est le théâtre Obmannant. Montez encore : vous voyez ce grand édifice quadrangulaire, entouré de jardins? C'est l'École cantonale.

— La situation est magnifique, remarqua M. Ambert. Puisque vous paraissez si bien connaître la ville, monsieur, vous pourrez sans doute nous donner quelques renseignements sur cette École?

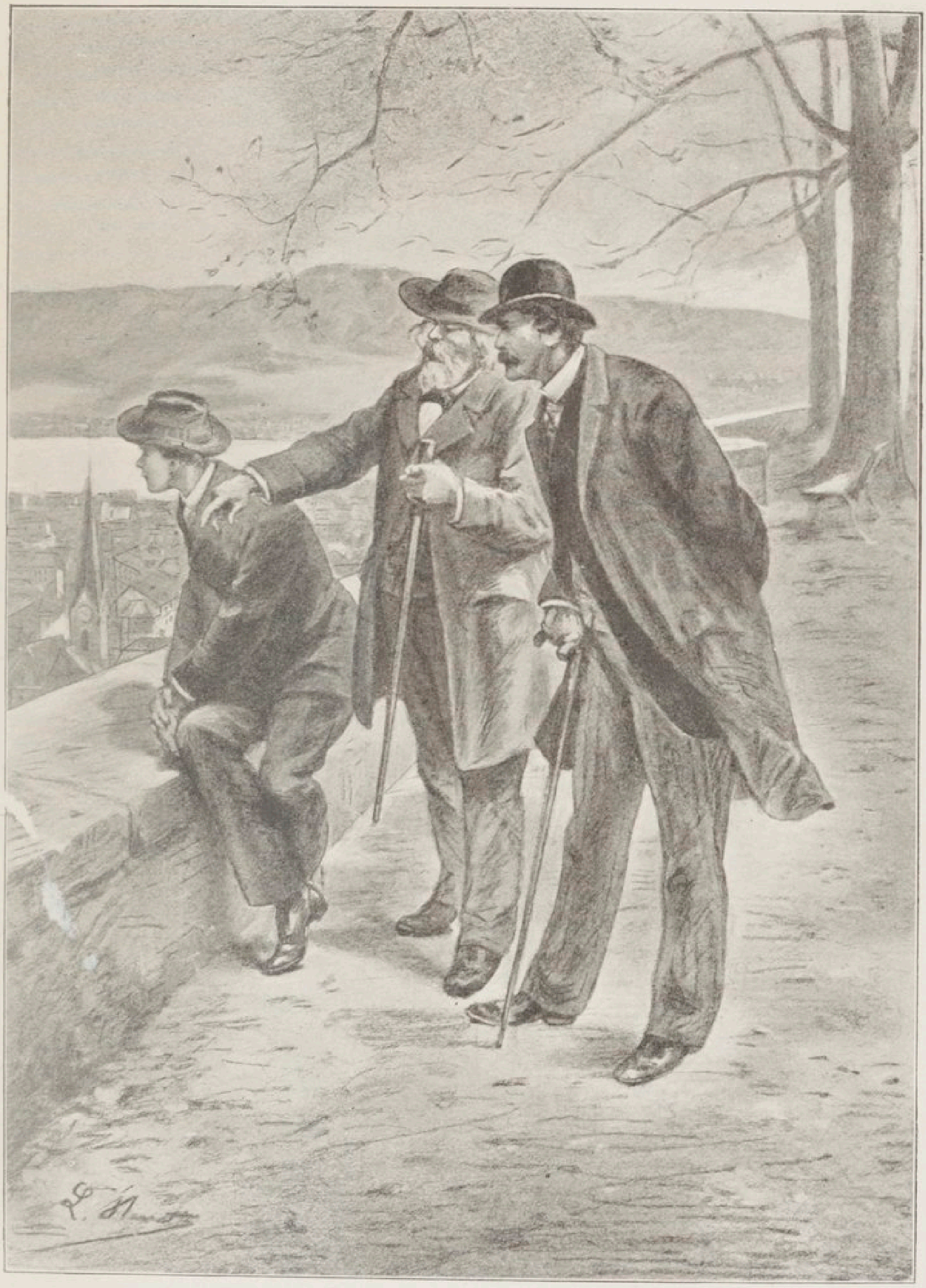
— D'autant plus volontiers que j'y ai longtemps professé et que je l'ai quittée seulement pour prendre un repos rendu nécessaire par l'âge. Mais de quelle nature sont les éclaircissements que vous souhaitez?

— Je viens à Zurich dans l'intention de placer mon fils au Gymnase de l'École cantonale. J'ai bien pris à l'avance des informations sommaires; mais je serais heureux d'avoir des choses une idée quelque peu détaillée. Si mon objectif principal est de donner à cet enfant l'occasion de se perfectionner dans la langue allemande, je ne voudrais point qu'il fût arrêté dans le cours normal de ses autres travaux. Il est élève de troisième au lycée Cordorcet de Paris.

— N'ayez aucune crainte à cet égard, monsieur. Les études classiques sont très complètes au Gymnase. Elles comprennent le latin, le grec, le français, l'allemand, l'anglais et l'hébreu, — sans préjudice des sciences élémentaires. Le recteur fait d'ailleurs subir à tout élève nouvea un examen préalable après lequel il lui désigne la divis'on qui convient.

— Je serai absolument nul en hébreu! s'écria Jacques épouvanté.

— Peu importe, répliqua le professeur en souriant; chez nous comme ailleurs, l'hébreu est matière facultative. Vous savez, sans doute, reprit-il en s'adressant à M. Ambert, que notre grand externat cantonal répond à ce que vous appelez en France un lycée ou collège de plein exercice. Il fait suite à l'école primaire et précède l'enseignement supé-



« SUIVEZ MON DOIGT!... » (PAGE 7.)

rieur de l'Université. Une annexe distincte, l'École professionnelle, reçoit les élèves qui se destinent soit aux carrières commerciales ou industrielles, soit à l'instruction technique supérieure du *Polytechnicum*, étroitement associé, lui aussi, à l'Université. Car le parallélisme de l'enseignement se poursuit chez nous jusqu'à son dernier terme, dans l'ordre classique et dans l'ordre spécial.

— C'est bien ce que je supposais, dit M. Ambert.

— Notre Gymnase, poursuivit le bon vieillard, ne répond pas à un type aussi inflexible que vos établissements secondaires français. Il est « cantonal » dans toute la force du terme, c'est-à-dire véritablement local, et cherche à s'adapter aux besoins de la population qui ne sont pas tout à fait les mêmes ici, par exemple, qu'à Lucerne ou à Genève. Il se divise en « petit » et « grand » Gymnase, comprenant, le premier, quatre classes et le second, trois classes, — chacune avec son cours semestriel. Le passage de l'une à l'autre comporte un examen et le tout se couronne par l'examen de *maturité*, qu'il faut avoir passé avec succès pour être admis à l'Université.

— Il n'y a pas de programme fédéral des études uniforme pour toute la Suisse?

— A proprement parler, non. Mais il y a des usages communs à tous les cantons et des programmes déterminés pour tel ou tel examen, sur les matières d'enseignement acceptées partout. La désignation des textes suivis dans chaque classe est faite tous les ans au prospectus de l'établissement, avec indication précise de l'édition. Autant que possible, les auteurs suivis sont les mêmes pour le petit et le grand Gymnase. Quant aux dispositions intérieures de l'École, ce que je vous en dirais ne vaut pas la visite per-

sonnelle que vous pouvez faire aujourd'hui même, d'autant plus librement que nous sommes à jeudi et qu'il n'y a pas de classe. Vous n'aurez qu'à vous présenter, vous serez introduit sans autre formalité. »

Après avoir reçu les remerciements des deux voyageurs, le vieillard les salua d'une amicale inclination de tête et poursuivit sa promenade.

« Si nous suivions tout de suite son conseil? proposa Jacques.

— Je ne demande pas mieux, répondit son père, tu prendras l'air de l'École et demain tu seras tout acclimaté. »

Ils dévalèrent alors le versant de la colline, se maintenant dans la direction du pont du Marché, *Markt Brücke*, qui enjambe la Limmat et aboutit à la halle municipale.

Là, ils se trouvèrent un peu embarrassés dans le dédale des rues étroites et sinueuses de la vieille ville, dont les anciennes maisons, supportées par de massifs piliers, aux pignons ouvragés, aux toits multicolores, se penchent les unes vers les autres en se prêtant un mutuel appui.

Bien qu'ayant, et fort heureusement pour sa prospérité, largement payé son tribut à l'américanisme de l'angle droit et des alignements au cordeau, Zurich possède encore des quartiers dont le pittoresque ne laisse rien à désirer : façades peintes, balcons et miradors qui rappellent l'Espagne du XVI^e^ siècle, toits à étages, maisons en saillie, suspendant jusqu'au milieu de la rue les enseignes les plus curieuses, soutenues par des ferronneries ajourées, ours, cigognes, guerriers du temps de Gessler, se balançant au souffle du vent avec des grincements de charnière rouillée.

Pressés d'arriver au but de leur course, les deux Pari-

siens n'accordaient qu'un regard distrait à ces vestiges de jadis. Ils étaient surtout préoccupés de ne se point égarer dans le labyrinthe. Jacques savait tout juste assez d'allemand pour demander le chemin de l'École que les passants leur indiquaient avec complaisance.

Bientôt ils aperçurent, après avoir longé la Turn-Platz, le vaste bâtiment carré qui abrite le Gymnase et l'École industrielle. Il forme deux étages et un attique au-dessus du rez-de-chaussée.

Pénétrant dans un spacieux atrium, ils remarquèrent d'abord les stalles d'un garage à bicyclettes. Cette vue fit sourire Jacques.

« Tu m'enverras ma *bécane*, père?

— Les rues sont bien raides et le pavé bien mauvais, objecta M. Ambert. Tu ramasseras des « pelles ».

— Je ferai comme les autres. »

La réponse parut décisive à M. Ambert. Jacques ne devait pas avoir l'air d'une poule mouillée.

« Eh bien, dit-il, je te la ferai expédier. Mais sois prudent et ne va pas te casser quelque membre.

— Sois tranquille. Je n'ai aucune envie de me détériorer! »

Un homme allait et venait dans la loge du portier sans autrement s'inquiéter des deux étrangers. Jacques lui demanda s'il pouvait visiter le Gymnase en compagnie de son père.

« Tout à votre aise, répondit le cerbère peu farouche. Vous n'avez qu'à entrer où il vous plaira. Les classes du Gymnase sont à droite, et celles de l'École industrielle à gauche.

— Puis-je avoir un prospectus?

— Assurément. En voici un, » fit l'homme en tirant le fascicule imprimé d'un casier placé au-dessus de la commode.

M. Ambert et son fils pénétrèrent dans une cour intérieure bordée d'arcades, puis dans les classes qui se trouvaient ouvertes, la clef sur la porte, et tout naturellement vides. L'ameublement en était très simple. Des pupitres en bois pourvus chacun d'un siège à crémaillère, une petite table pour le maître et un tableau noir; c'était tout le mobilier scolaire.

Au moment de sortir, après cette visite sommaire, M. Ambert, prenant son fils pour interprète, voulut savoir si le directeur était visible.

« M. le recteur ne demeure pas ici, répondit le portier, non plus que M. le pro-recteur, ni MM. les professeurs, ni aucun élève, puisque l'école est un externat. Je suis seul ici. M. le recteur est d'ailleurs souffrant et en congé. M. le pro-recteur est au Gymnase tous les matins non fériés, de neuf à onze heures. »

Sur cette réponse, les visiteurs s'éloignèrent dans la direction du lac et redescendirent jusqu'au Kai-Brücke.

A la requête de Jacques, M. Ambert prit alors une des jolies embarcations qui stationnent près du pont, et, le batelier ayant largué sa voile, le père et le fils se trouvèrent bientôt au milieu du lac, qui n'a guère que trois kilomètres de largeur sur trente-quatre de long.

Le batelier parlait français, étant de Neuchâtel.

« Y a-t-il une grande profondeur ici? demanda Jacques, trempant sa main dans l'eau, qu'il trouva très froide.

— Guère moins de quatre cents pieds, mon jeune monsieur.

— Vous avez parfois des tempêtes?

— Moins souvent que sur le Léman, mais, par contre, elles sont très mauvaises, à cause de l'étroitesse du lac. Il faut le voir en colère, quand souffle le *fohn*!

— Qu'est-ce que ce vent-là? Je n'en ai jamais entendu parler.

— Les savants disent qu'il nous arrive du Sahara, et, de fait, il souffle du sud. C'est un vent chaud, qui franchit la barrière des Alpes sans se refroidir beaucoup et, en quelques minutes, des eaux calmes que vous voyez, soulève des vagues assez hautes pour chavirer un vapeur de deux cents tonnes... »

Chemin faisant, M. Ambert et son fils feuilletaient le prospectus de l'École cantonale. C'était une brochure allemande de cinquante-quatre pages in-quarto, publiée chaque année chez Zürcher et Furrer. Sans la lire très couramment, Jacques en eut bientôt extrait divers renseignements pratiques et statistiques, constatant, par exemple, que les auteurs latins prescrits au Grand Gymnase étaient Tite-Live, Virgile, Horace, Cicéron, Salluste, Lucrèce, Tacite et Plaute; les auteurs grecs : Hérodote, Homère, Lysias, Platon, Sophocle et Thucydide; les auteurs français : Molière, Racine, Corneille, Voltaire, Fénelon, Alfred de Vigny, Mérimée; en anglais, Clive et Macaulay! Les études mathématiques comprenaient l'algèbre, la trigonométrie et la géométrie analytique; à l'École industrielle, l'étude des langues vivantes s'étendait au *russe*, à l'*italien* et à l'*espagnol;* la sténographie faisait partie du programme avec les éléments des divers métiers et les manipulations chimiques. Partout le dessin, l'histoire et la géographie, l'anthropologie, la géologie et la minéralogie tenaient une

place importante. Le conseil de l'École cantonale disposait pour les sujets méritants d'une vingtaine de bourses *semestrielles* dans chaque établissement. Des souscriptions anonymes, s'élevant à douze mille francs environ, s'ajoutaient à ses ressources annuelles. Le nombre des élèves était de trois cent quatre-vingt-neuf au Gymnase et de trois cent soixante-quinze à l'École industrielle. Sur le total général de sept cent soixante-quatre, sept cent neuf élèves résidaient dans leur famille et cinquante-cinq seulement dans une pension particulière. Le corps des maîtres comprenait, pour les deux écoles, soixante-huit professeurs, et la dernière feuille de la brochure donnait leurs noms et adresses.

Cependant, le bateau était revenu à son point de départ, et, la promenade achevée, il se trouva qu'on avait à peu près atteint l'heure du dîner. Les deux voyageurs regagnèrent l'hôtel Bellevue.

« Si ces messieurs aiment la musique, leur dit le gérant, dans le vestibule, il y a ce soir un bon concert à la *Tonhalle*, sur le quai Utto, et je puis leur fournir des billets.

— A moins de nous coucher plus tôt qu'à l'ordinaire, opina M. Ambert, c'est encore le meilleur moyen d'occuper notre soirée.

— D'autant plus, ajouta Jacques, qu'une fois au Gymnase, je n'aurai peut-être pas souvent le temps ni l'occasion d'aller au concert.

— De quel prix sont les billets?

— Soixante centimes par fauteuil, monsieur.

— Ce n'est vraiment pas la peine de s'en priver, si la musique est bonne.

— Excellente, vous en jugerez. »

La *Tonhalle* est un luxueux casino municipal, qui a la prétention d'être de style oriental et qui s'ouvre sur un beau jardin. La salle de concert, très spacieuse, est décorée avec un luxe sobre, et l'on y est bien assis, condition essentielle pour entendre de la musique.

Le programme comprenait exclusivement des morceaux de Wagner exécutés avec la précision qui distingue les orchestres allemands et écoutés avec une religieuse attention par les auditeurs, dont la plupart suivaient le développement lyrique sur une partition.

Les deux Français n'avaient pas pris ce soin et ils étaient un peu las. Vers la fin du concert, M. Ambert s'apercevant que la tête de Jacques retombait involontairement sur sa poitrine, et éprouvant, lui aussi, un besoin de repos de plus en plus malaisé à vaincre, il poussa son fils du coude pour le réveiller; puis ils s'éclipsèrent tous deux, au moment où l'orchestre allait attaquer la première mesure du prélude de *Parsifal*.

CHAPITRE II

CHEZ LE VICE-RECTEUR

Le lendemain matin, Jacques fut sur pied de bonne heure. Il s'agissait, avant de se rendre à l'école, d'assister à ce spectacle si justement vanté d'un lever de soleil sur les montagnes couvertes de neige.

L'aube blanchissait à peine le faîte des toits, que déjà le sommet de Uetliberg s'entourait d'une teinte pourprée. Puis, soudain, les premiers rayons du soleil s'élancèrent comme des flèches d'or qui valurent son surnom au divin archer, colorant de rose tendre les neiges du Pilate et du Rigi, qui s'embrasèrent bientôt, lorsque surgit le disque flamboyant, balayant les vapeurs, gaze diaphane qui flottait sur les vallées.

Jacques fut tenté d'applaudir l'astre-roi, qui, depuis des milliers de siècles, remplit avec la même conscience et le même éclat son grand premier rôle.

« C'est splendide, déclara M. Ambert; mais, mon cher enfant, il ne faut pas oublier que nous devons nous trouver à neuf heures chez le vice-recteur, et qu'avant tout il faut te lester de ton déjeuner matinal : ta mère ne te pardonnerait pas de le négliger.

— Je l'oublierai d'autant moins, répondit le lycéen, dont s'éveillait déjà le juvénile appétit, qu'en passant devant la porte de la salle à manger, un arome *sui generis*, comme disent les chimistes, m'a prévenu que le café au lait était prêt.

— J'espère bien, reprit l'excellent père, lorsqu'ils furent tous deux attablés devant leur bol fumant, que tu ne vas pas te laisser intimider, en présence du pro-recteur.

— Tu seras là, cela me donnera de l'aplomb.

— Puis, continua M. Ambert, il faut faire honneur à ton lycée, et montrer que tu as profité des leçons que tu y reçois.

— Est-ce que tu crois que, de but en blanc, il va me pousser une *colle*?

— D'abord, renonce pour le moment à cet argot scolaire qui n'a probablement pas cours ici; puis, il est vraisemblable, d'après ce que nous a dit hier le vieux professeur, que le pro-recteur t'examinera assez à fond pour savoir dans quelle classe il devra te placer.

— Enfin, reprit l'élève de Condorcet, je répondrai le mieux possible.

— C'est tout ce que je te demande. Maintenant, comme nous aurons peut-être à marcher dans la journée, nous prendrons le tramway électrique qui longe la Ramistrasse, afin de ne pas nous fatiguer et d'arriver à l'heure.

— La station est près de la Tonhalle; je l'ai vue hier soir sur l'Uto-Kuai.

— Toi qui es fort en allemand, qu'est-ce que cela veut dire, *Uto*?

— Je ne veux pas me donner pour plus savant que je ne suis; j'ai lu dans le Guide que c'est un diminutif d'Uetliberg.

— C'est juste, au fait; le quai se trouve au pied de cette montagne. »

Quelques instants après, les deux voyageurs montaient dans le tramway électrique qui, après avoir dépassé la grande brasserie Kroneneballe et le monument de Nageli, le compositeur zurichois, les déposait au coude que fait la rue, précisément en face de l'École cantonale.

Jacques remarqua que deux jeunes gens à peu près de son âge descendaient du tramway au même instant, et, les voyant s'acheminer vers l'édifice où ils se rendaient eux-mêmes, regarda avec une certaine curiosité ceux qui allaient vraisemblablement être ses camarades.

Ils marchaient très vite et disparurent dans l'atrium comme neuf heures sonnaient.

M. Ambert et son fils, pénétrant à leur tour dans l'école, demandèrent au portier où ils pourraient trouver le pro-recteur.

« Ces messieurs veulent parler à M. le professeur docteur Otto Schurli? M. le pro-recteur se tient salle n° 6, au fond du couloir.

— Merci, » répondit Jacques qui, toujours accompagné de son père, le cœur lui battant un peu, se dirigea vers le sanctuaire.

Le bureau du docteur Schurli est d'une extrême simplicité. On y chercherait vainement ces tentures, ces meubles d'une sévère élégance qui ornent les cabinets des proviseurs parisiens. Un bureau modeste, des chaises, c'est tout l'ameublement de la pièce où le vice-recteur de l'École cantonale passe, chaque jour, trois ou quatre heures.

« Monsieur le pro-recteur, dit M. Ambert en prenant la parole, j'ai tenu à vous présenter moi-même mon fils,

Jacques Ambert, élève de troisième au lycée Condorcet, à Paris. »

Le docteur Schurli s'inclina poliment.

« ... Je désire, poursuivit le père de Jacques, que cet enfant se perfectionne dans la pratique de la langue allemande, dont on n'enseigne guère que la théorie au lycée.

— C'est très sagement raisonné.

— Mais, continua M. Ambert, comme je le laisserai seulement un semestre à Zurich, je voudrais qu'il pût également poursuivre le cours de ses études classiques au Gymnase. On m'a affirmé que cela est possible.

— Certainement, monsieur. Les méthodes peuvent différer, et, dans les premiers jours, le jeune homme sera peut-être un peu dépaysé, mais il s'y fera vite.

« ... Je vais lui adresser quelques questions, et, suivant les réponses qu'il y fera, je verrai à quelle classe il convient que je le destine...

« Voyons, mon ami, continua M. Schurli, en prenant la main de Jacques, qui devint très rouge, puis-je vous interroger en allemand?

— Je craindrais de ne pas beaucoup vous satisfaire...

— Le manque d'habitude, intervint le père.

— Oui, je comprends, reprit le vice-recteur, on ne sait pas assez chez vous que le meilleur moyen d'apprendre à nager, c'est de se jeter à l'eau, quitte à patauger un peu. Eh bien, monsieur Jacques Ambert, nous allons, pour aujourd'hui, parler français. »

Alors commença entre le docteur et le candidat une série de demandes et de réponses auxquelles Jacques, un peu remis de son émotion, répondit d'une façon qui parut donner pleine satisfaction à l'examinateur.

« Votre fils, dit-il à M. Ambert, est un garçon intelligent, et je suis sûr qu'il doit être un bon élève.

— En effet, monsieur, s'empressa de répondre M. Ambert, chatouillé dans son amour-propre paternel, il a toujours de bonnes notes.

— Cela facilitera singulièrement l'accomplissement de votre désir. D'après ce que je viens de constater, votre fils peut entrer tout de suite dans la première division de seconde. Il y retrouvera à peu près les auteurs qu'il était en train d'expliquer à son lycée.

— Vous ne pensez pas que la nécessité d'écouter une leçon faite en allemand soit pour lui une cause d'infériorité trop marquée?

— Si, les premiers jours, mais il s'y fera très vite; d'ailleurs, on l'aidera. Qu'il vienne cet après-midi; M. Grüter, son professeur, sera averti.

— N'aura-t-il que celui-là?

— Il en aura d'autres pour les sciences; mais M. Grüter est le plus important. Dans notre système suisse, chaque classe a un maître principal enseignant toutes les matières littéraires, et ce maître suit généralement ses élèves pendant plusieurs semestres de suite, en changeant de classe avec eux... On peut discuter les avantages et les inconvénients de ce régime; nous le trouvons bon et nous nous y tenons. Dans le cas particulier de votre fils, il n'aura que des avantages, puisque son but spécial est de bien apprendre l'allemand, en utilisant son séjour ici de manière à ne pas interrompre ses autres études.

— Je n'ai qu'à m'incliner devant votre compétence, monsieur le pro-recteur, et la réputation de votre Gymnase est pour moi une garantie que Jacques ne pourra que profiter

des leçons qu'il va y recevoir... Avant de prendre congé de vous, j'aurais pourtant un autre renseignement à vous demander.

— Parlez, monsieur, je suis à votre disposition.

— Voici : l'école étant un externat, il faut que je choisisse une pension pour mon fils. Il est très raisonnable, mais encore bien jeune, et si vous vouliez bien me guider dans ce choix...

— Très volontiers. Il y a deux systèmes en vigueur : vous pouvez le placer chez un professeur ou un répétiteur ; il y en a plusieurs à Zurich qui prennent des pensionnaires. Mais, étant donné votre objectif particulier, qui est la pratique de la langue allemande, je crois qu'il vaudrait mieux confier ce jeune homme à quelque famille respectable où il puisse vivre de la vie courante.

— Effectivement, il s'y familiarisera plus aisément avec beaucoup d'expressions pratiques qui ne sont pas d'usage dans les leçons.

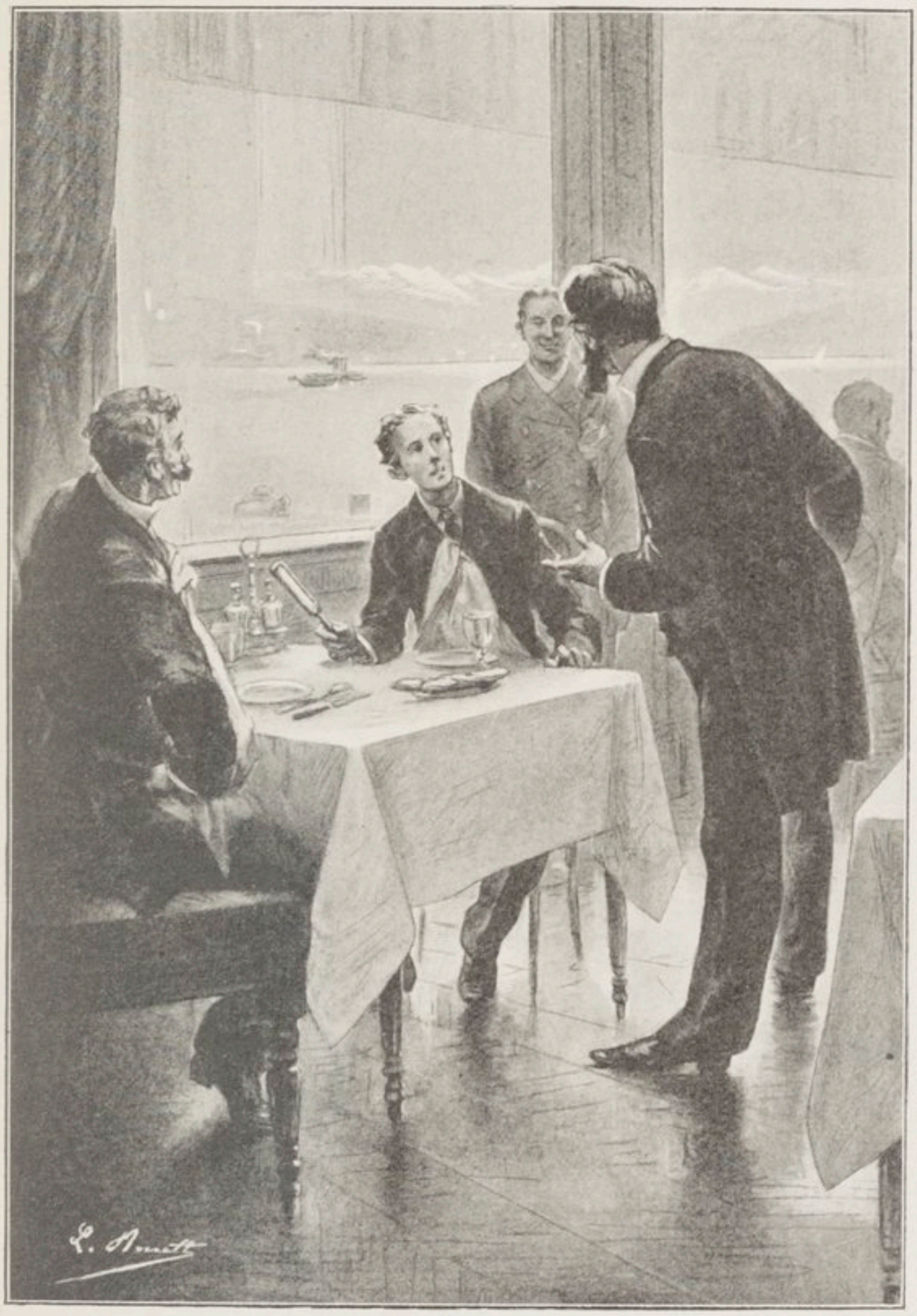
— C'est cela même; vous m'avez parfaitement compris.

— Et, demanda M. Ambert, vous pourriez m'indiquer quelqu'une de ces familles?

— Immédiatement, » répondit le docteur Schurli, en mettant la main sur un des casiers de son bureau.

« Tenez, reprit-il en tendant un papier au père de Jacques, voici les adresses de deux familles également recommandables, vous n'aurez que l'embarras du choix. »

Le docteur Schurli s'était levé. M. Ambert comprit que l'audience était terminée; il se retira en adressant ses remerciements au pro-recteur, qui reconduisit les deux visiteurs jusqu'à la porte de son cabinet, sans se départir de l'air bienveillant qui lui était habituel.



LE GÉRANT EXPLIQUA A JACQUES... (PAGE 31.)

Une fois dans la Ramistrasse, le père et le fils s'empressèrent de lire les adresses, que M. Schurli avait eu la précaution d'écrire en caractères français.

La première était celle de M. Schmid, employé du chemin de fer, 7, Freiestrasse.

« Où cela peut-il être? demanda Jacques.

— Informons-nous. »

Un passant arrivait près d'eux. Jacques s'avança vers lui en levant son chapeau, et, tant bien que mal, demanda en allemand le renseignement désiré.

« Rien de plus facile, répondit en français le passant interpellé. C'est à deux pas d'ici. Vous n'avez qu'à prendre la Zurichbergstrasse, qui monte en face de vous, puis la première rue à droite.

— Commençons donc par la famille Schmid, — opina M. Ambert, après avoir remercié l'obligeant Zurichois, — puisque nous sommes dans son voisinage. »

C'était une des premières maisons de la Freiestrasse, dont la façade regardait le lac et les montagnes. On y fut bientôt. Un petit jardin très bien tenu précédait l'entrée. Les deux Ambert durent le traverser et trouvèrent, à la porte du rez-de-chaussée, une femme, jeune encore, d'apparence robuste, et dont le visage assez coloré était animé par un air de bonne humeur.

« M. Schmid? demanda Jacques.

— C'est ici, messieurs, mais il n'est pas chez lui.

— Nous le regrettons, reprit le lycéen; mon père aurait voulu s'entendre avec lui.

— Vous êtes peut-être envoyés par le docteur Schurli?

— Précisément, madame, c'est M. le vice-recteur qui nous a donné son adresse.

— Et vous venez sans doute pour nous confier ce jeune monsieur? questionna la brave femme en se tournant vers M. Ambert.

— Vous êtes madame Schmid, alors?

— Pour vous servir, messieurs. Mon mari, qui est employé de chemin de fer, fait son service en ce moment. Il part de bonne heure et rentre tard, aussi est-ce moi qui m'occupe de ces questions.

— Est-ce que vous avez d'autres pensionnaires? demanda le père de Jacques.

— Un seul, monsieur, un jeune Anglais, qui suit les cours du Gymnase, et qui sera bien content, j'en suis sûre, d'avoir un camarade. Mais, entrez, je vous en prie, messieurs; ne restez pas à la porte. »

L'intérieur de la maison, bien que modeste, répondait pour la propreté à l'extérieur. Mme Schmid fit visiter la chambre qu'elle destinait à son futur pensionnaire, et Jacques, séduit par les manières engageantes de la ménagère, déclara tout de suite que la maison était à son goût.

« Il ne reste plus alors, reprit son père, qu'à nous entendre sur les conditions.

— Ce seront les mêmes que celles faites à mon premier pensionnaire, » répondit la femme de l'employé, et elle tira d'un coffret un papier qu'elle tendit à M. Ambert.

Celui-ci le parcourut et parut satisfait.

« Alors, dit-il en s'adressant à Jacques, tu te plairas ici? la chambre te convient?

— Oui, père.

— Je dois ajouter, monsieur, dit Mme Schmid, que nos pensionnaires sont traités comme les enfants de la maison, et que mon devoir est de leur rendre agréable le séjour

de notre modeste intérieur. Mon mari, qu'on ne voit guère qu'à ses jours de repos, est la bonté même, un brave homme, très rangé, que tout le monde aime et respecte.

— Allons, fit M. Ambert, en ouvrant son portefeuille, veuillez me donner un reçu du premier trimestre de la pension de mon fils; je vois à qui j'ai affaire, et n'ai pas besoin d'autre garantie.

— Monsieur votre fils peut venir quand il voudra, répondit Mme Schmid, après avoir libellé la quittance; il trouvera place à notre table et sa chambre sera prête.

— C'est entendu, madame; je crois superflu de vous le recommander, je suis sûr que vous serez pour lui une maman. Je vais vous envoyer ses bagages.

— Quand il vous fera plaisir, monsieur, je ne quitte pas la maison.

— Ma foi, dit M. Ambert à son fils, lorsqu'ils se retrouvèrent dans la rue, je suis sûr que Mme Schmid est une excellente femme, et je suis content de te laisser chez elle.

— Je partage ton sentiment. Je l'examinais pendant qu'elle te parlait; sa figure respire la franchise.

— Déjà physionomiste! répliqua le bon père en riant; on voit que tu es dans le pays de Lavater.

— Tu peux rire, répliqua Jacques avec un petit air important, mais je me trompe rarement sur le caractère de mes nouveaux camarades.

— Tant mieux, cher ami, c'est un don qui te servira dans la vie. Mais l'heure s'avance; il faut que nous déjeunions, que je fasse transporter tes malles chez Mme Schmid, et n'oublie pas que la classe du Gymnase est à une heure et demie.

— Eh bien, père, rentrons à l'hôtel; je ne crois pas nécessaire d'attendre le tramway électrique; c'est si près, que nous serons arrivés avant un quart d'heure. »

La Ramistrasse est une large rue bordée de belles maisons, le type des rues modernes à Zurich.

En passant devant la grande brasserie Kronenhalle, M. Ambert s'arrêta :

« Je vais te faire une proposition, dit-il à son fils.

— Je t'écoute.

— Au lieu d'aller tout de suite à l'hôtel, entrons dans cette brasserie et déjeunons à l'allemande. Ce sera une occasion pour toi de déployer tes talents.

— Entrons, » dit Jacques.

Lorsqu'ils furent assis à une table de marbre où traînait le menu :

« *Kellner!* » appela le nouvel élève du Gymnase d'une voix retentissante.

Un garçon vint prendre les ordres des deux Français.

« Père, dit Jacques à demi-voix, après avoir parcouru des yeux le menu, il y a là des plats que je ne connais pas du tout; si nous demandions tout simplement du poulet rôti?

— Comme tu voudras. »

Jacques s'empressa de commander.

Mais, au lieu de transmettre son ordre, le garçon se mit à rire.

« Nous n'en avons pas, répondit-il.

— J'en vois pourtant sur la carte!

— Non, monsieur, bien sûr, » ricana de nouveau le *Kellner*.

Par bonheur, le gérant de la brasserie passait entre les

tables, inspectant le service et souhaitant à chaque convive le « bon appétit » (*gut speis*) traditionnel.

Le garçon le mit au courant du litige et la figure du gérant, à son tour, s'éclaira d'un sourire.

« Messieurs, dit-il en français aux deux Parisiens, il y a sûrement un malentendu. Le garçon a compris que vous demandiez... du *chien* rôti.

— Comment, s'écria Jacques, en devenant très rouge, j'ai bien demandé du poulet ! »

Et le jeune homme répéta sa phrase en allemand, ce qui provoqua de nouveau l'hilarité de ses deux interlocuteurs.

Alors, au grand amusement de M. Ambert, le gérant expliqua à Jacques la confusion qui peut se produire entre les deux mots, lorsqu'ils sont prononcés par un étranger peu familiarisé avec l'allemand usuel.

L'incident vidé et le poulet apporté :

« Tu vois, dit le père à son fils, combien j'avais raison d'entrer ici ; tu viens de recevoir gratis une excellente leçon de prononciation.

— C'est vrai, répondit Jacques, et cela confirme le précepte du docteur Schurli : se jeter en pleine eau pour apprendre à nager. Au surplus, j'ai moins de confusion en pensant que pareille mésaventure est arrivée, précisément dans la Suisse allemande, à Alexandre Dumas. Désirant manger des champignons, il s'avisa d'en dessiner un sur un papier, ne sachant comment demander ce cryptogame en allemand.

— Et alors?

— Le garçon considéra le dessin, fit un signe d'intelligence, accompagné d'un *sehr gut*, et revint... avec un parapluie ouvert !...

— Si l'histoire n'est pas vraie, fit en riant M. Ambert, elle est au moins bien imaginée. Maintenant, occupons-nous des choses sérieuses. »

CHAPITRE III

L'AUTRE PENSIONNAIRE

Au moment où l'horloge du Gymnase allait sonner la demie, M. Ambert laissa son fils à la porte intérieure du vestibule après avoir reçu du portier cette indication :

« La classe de seconde, professeur M. Heinrich Grüter, numéro 4 du couloir, à droite ».

Le père et le fils étaient entrés au Gymnase comme dans un moulin, parmi le flot pressé des élèves arrivant de tous les points de la ville, les uns sur leur bicyclette, les autres à pied, la plupart par petits groupes sympathiques.

Tous étaient simplement vêtus, sans uniforme ni insigne d'aucune sorte, en externes qu'ils étaient, et coiffés d'une casquette.

Ainsi que son père le lui avait recommandé, Jacques avait inscrit son nom sur une feuille de papier. La première chose qu'il fit en entrant dans la classe fut, après avoir salué, de présenter ce papier au professeur, un homme de haute taille et fortement charpenté, qui était assis devant une petite table.

M. Grüter jeta un coup d'œil sur le nom, et, du geste, désigna une place vide à son nouvel élève.

Jacques s'assit sans trop d'embarras, sous les regards curieux, non malveillants toutefois, de ses camarades.

La classe commençait. On expliquait un texte latin, la *Guerre de Jugurtha*, et tous les élèves suivaient sur leur Salluste.

Naturellement, le maître parlait allemand et donnait ses explications dans cette langue, ce qui d'abord troubla Jacques.

Il n'avait pas encore le livre sur lequel lisaient ses camarades. D'autre part, la prononciation du latin, où les Allemands marquent les longues et les brèves, était une difficulté de plus pour lui.

C'était donc passivement, pour ainsi dire, qu'il assistait à la récitation et aux explications dont elle était accompagnée, sans y comprendre grand' chose, et partant sans y prendre beaucoup d'intérêt.

Cependant, peu à peu et plus vite qu'il ne l'aurait pensé, son oreille s'habituait à ces intonations nouvelles pour lui.

A force d'attention, il put même reconnaître un passage de l'auteur latin, qu'il avait déjà traduit à Condorcet, et en saisir le sens.

C'était un paragraphe relatif aux habitants des îles Baléares : *Genus hominum salubri corpore, velox, patiens laborum*[1], dont les mots, lui revenant à la mémoire, lui permirent, avec un peu d'effort, de saisir le sens de la phrase.

D'autre part, la physionomie du maître, celle de ses camarades l'intéressaient. Lorsque le professeur nommait l'un d'eux, il remarquait celui dont il s'agissait. Il avait

1. C'est une race d'hommes sains, agiles, durs au travail (*Guerre de Jugurtha*, ch. XVII).

ainsi déjà retenu le nom de Rudolf Disler, un grand blond, qui paraissait un des meilleurs élèves de la classe, à en juger par les hochements de tête approbatifs de M. Grüter; puis Ludwig Wick, garçon épais, dont l'intelligence semblait moins développée; Benvenuto Ferrari, un petit Italien à la mine éveillée; un Anglais aux cheveux roux, Archibald Forbes; enfin un nègre beaucoup plus âgé que ses condisciples, paraissant vingt-quatre ou vingt-cinq ans, Spartacus Livart, de mise presque recherchée, qui prononçait *ou* la lettre *r* dans tous les mots où elle se rencontrait, défaut commun à ses congénères, et excitait parfois les rires de la classe; de même que Forbes, qui, prononçant le latin à l'anglaise, avait aussi le don d'égayer ses camarades, en dépit des efforts du maître pour réprimer cette hilarité intempestive.

M. Grüter, au surplus, ne paraissait pas indulgent. Ses observations, brèves et dures, étaient faites d'un ton rogue, qui ne rappelait en rien l'urbanité des professeurs de Condorcet.

Ces réflexions se succédaient dans l'esprit du jeune Parisien, lorsque, brusquement, se tournant vers lui, M. Grüter l'interpella :

« Ambert!... Continuez... »

Jacques n'avait pas le livre; son voisin, Disler, lui passa le sien, en soulignant du doigt le passage.

Très rouge, Jacques commença de lire le texte latin avec son accent habituel.

« Vous prononcez toutes les syllabes comme des brèves ! » rugit le professeur.

Les élèves se mirent à rire, ce qui acheva de déconte-nancer le débutant.

« Reprenez le paragraphe et traduisez, intima le maître.

— Voulez-vous me permettre de le faire en français, monsieur? demanda Jacques.

— Vous ne parlez donc pas l'allemand?

— C'est pour l'apprendre que je suis venu ici.

— Eh bien, soit, en français alors! »

Jacques commença donc de traduire comme il eût fait au lycée, et se tira assez bien de l'épreuve, car M. Grüter ne releva aucune faute de sens. En revanche, il lui fit des observations sur certaines locutions françaises employées par le jeune Parisien, et qu'à tort ou à raison il jugeait incorrectes.

Jacques les accepta avec soumission et continua le paragraphe commencé.

Il en était arrivé à l'endroit où Salluste dit que les habitants des Baléares meurent généralement de vieillesse quand ils ne succombent pas dans les combats ou victimes des bêtes malfaisantes; le maître l'interrompit.

« D'après ce passage de Salluste, messieurs, nous devons conclure qu'à l'époque de Jugurtha les fauves désolaient les îles Baléares; mais vous ne vous doutez peut-être pas de l'animal qui causait le plus de ravages dans ce pays? »

Ici M. Grüter s'arrêta comme pour laisser le temps à ses élèves de nommer ce fléau des Baléares. N'ayant recueilli qu'un silence interrogateur :

« Messieurs, reprit-il, c'était le lapin, le vulgaire lapin sauvage, *cuniculum*, dont les déprédations furent telles, que, au dire de Pline, les habitants réclamèrent d'Auguste une garnison pour s'opposer à leur effrayante multiplication.

« ... Vous n'êtes pas sans avoir entendu dire que l'Aus-

tralie s'est trouvée naguère dans un cas identique. Effectivement, après le rat, le lapin semble être l'animal le plus prolifique.

« ... Mais d'où vient que, dans la lutte pour l'existence, le lapin, moins bien armé que le lièvre, que la nature a doué de puissantes incisives, plus petit, et qui n'a pas comme lui des pattes aux ressorts puissants, chasse pourtant le lièvre des cantons où il élit domicile? C'est un fait connu des forestiers.

« ... Cela tient, messieurs, à ce que le lapin est supérieur au lièvre en courage et en sagacité. Le langage populaire, qui contient tant de vérités observées, ne dit-il pas d'un lâche qu'il a un cœur de lièvre, d'un brave que c'est un lapin?...

« C'est l'habitude de fuir jusqu'à l'apparence du danger qui a développé chez le lièvre, non seulement certains organes, mais encore l'esprit de ruse. Cependant, son intelligence rudimentaire ne lui inspire même pas l'idée de se créer un abri; il est nomade, état d'une race incomplètement évoluée. Le lapin est sédentaire, lui, il combat pour la défense de son foyer et pour gagner la nourriture de sa famille, d'où sa prépondérance et sa place supérieure dans l'échelle des êtres. »

Longtemps, brodant sur ce thème, citant Aristote, Pline, et leurs scoliastes, M. Grüter, grâce à son érudition variée, fit, à propos d'un passage de Salluste, une véritable leçon d'histoire naturelle sur le lapin, depuis le jour où il envahit à la suite des Carthaginois l'Espagne, qui lui doit son nom[1], jusqu'à notre temps où, domestiquée, dans les cla-

1. *Spanim*, mot carthaginois, signifierait *lapin*.

piers, la terreur des Baléares est devenue l'une des plus précieuses conquêtes alimentaires de l'homme civilisé.

Après la leçon de latin, qui dura plus d'une heure, ce fut le tour de la numération romaine, sur laquelle le professeur insista à loisir.

A propos du nombre 7, de ses propriétés et de l'importance que lui accordaient les anciens, le maître fit encore une de ces digressions auxqueiles il semblait se plaire, passant des Égyptiens à la cosmogonie hébraïque, des sept cordes de la lyre d'Apollon aux sept notes de Guy d'Arezzo, jusqu'au moment où la classe se termina.

En sortant, Jacques aperçut son père qui l'attendait à la porte du Gymnase.

« Eh bien, mon garçon, lui demanda-t-il, cela a-t-il marché? Quelle impression te laisse cette première leçon?

— Ce n'est pas commode; les commencements seront durs, mais on s'y fera, même assez vite!

— A la bonne heure. J'aime à te voir cette confiance. Au moins, en te quittant, je n'aurai pas la crainte que tu perdes ton temps.

— Est-ce que tu pars aujourd'hui, père? demanda l'enfant, dont le visage s'assombrit.

— Oui, mon cher petit. J'ai reçu de Paris une dépêche qui m'oblige à te quitter ce soir. Je vais prendre l'express de cinq heures.

— Si tôt? Moi qui espérais passer cette soirée avec toi!

— Il le faut, mon Jacques : cela te semble dur, pour la première fois.

— Oui, je l'avoue. »

Silencieusement, Jacques suivit son père jusqu'à l'hôtel,

l'aida à faire ses préparatifs de départ, et ne le quitta que sur le quai de la gare, au moment où le train s'ébranlait, après une longue et dernière étreinte.

Ses malles l'ayant devancé au logis de son hôtesse, le jeune écolier reprit le chemin qu'il avait parcouru le matin avec M. Ambert, et, en arrivant à la maison de Mme Schmid, trouva sur le pas de la porte son commensal, Archibald Forbes, qui s'effaça pour le laisser passer, et se contenta de le saluer, sans lui adresser la parole.

Jacques ne fit pas autrement attention à cette réserve toute britannique.

D'ailleurs il n'était pas en train de causer, et, comme l'heure du dîner n'avait pas sonné, il monta dans sa chambre dans l'intention de vider ses malles et de procéder à l'aménagement de son nouveau domicile.

Il était certes moins coquet que son petit nid de la rue Tholozé, mais d'une scrupuleuse propreté, et Jacques trouva sous sa main tout ce qui pouvait lui être nécessaire.

A mesure qu'il tirait de ses malles, pour les ranger, les effets et objets à son usage, il reconnaissait la vigilante sollicitude de sa mère, qui s'était ingéniée à ce que rien ne lui manquât lorsqu'il allait vivre loin d'elle.

Jacques en fut attendri; les larmes qui ne demandaient qu'à couler lui montèrent aux yeux; il s'interrompit dans sa besogne domestique. Assis sur le rebord de sa plus grande malle, il évoquait le souvenir des douces heures passées au foyer paternel.

Il se ressaisit enfin, essuya ses yeux, et, avec un gros soupir, reprit son travail interrompu.

Au fond d'une caisse étaient ses livres favoris et ceux qui

lui servaient au lycée. Un à un, il les rangea méthodiquement sur des rayons disposés à cet effet.

Il mit seulement de côté son Salluste et le dictionnaire latin-français de Quicherat, afin de repasser la leçon du lendemain, de façon à être moins embarrassé qu'il ne l'avait été cet après-midi.

Il était tout entier à cette occupation, lorsqu'on frappa à la porte de sa chambre.

« Entrez », dit-il.

C'était l'hôtesse, qui apportait de l'eau fraîche et des serviettes de toilette.

« Une autre fois, lui recommanda-t-elle avec un bon sourire, il ne faudra pas dire « entrez » en français. Vous êtes chez nous pour parler allemand!

– Vous avez raison, madame, je m'observerai.

— S'il vous manque quelque chose, reprit la brave dame, vous ne devez pas craindre de le demander. Je ne connais pas vos habitudes et je tiens à ce que vous ayez tout ce qui vous est nécessaire.

— Je vous remercie, mais je n'ai besoin de rien jusqu'à présent. Aurai-je le plaisir de dîner avec M. Schmid ce soir?

— Oh! non, le cher homme rentre trop tard. Nous ne mangeons ensemble que ses jours de congé.

— Vous devez vous trouver bien seule?

— Oui, quelquefois. C'est pour cela que j'ai décidé Schmid à prendre des pensionnaires plutôt que pour le gain.

« Cela me donne un peu plus d'occupation, mais, quand on travaille, on ne s'ennuie pas.

« ... A propos, je voulais vous demander si vous voulez prendre votre café au lait le matin avec M. Archibald et

GARE DE ZURICH. (REPRODUITE D'APRÈS LEVER ORIGINAL DE LA PHOTOGLOB C°, ZURICH.)

moi, ou si vous préférez que je vous le monte dans votre chambre?

— Je le prendrai avec vous, madame Schmid, bien que mon camarade Archibald paraisse un peu cérémonieux.

— Ne le jugez pas sur l'apparence, monsieur Jacques. Il semble fier, mais c'est de la timidité. Ainsi, en arrivant chez nous, il avait demandé à prendre son café seul. Il m'a avoué depuis que, parlant mal allemand, il avait peur que je me moquasse de lui. Il n'y pense plus aujourd'hui, et il est aussi familier avec nous que s'il avait toujours habité ici; mais, dès qu'il voit un nouveau visage, il commence par s'éclipser...

— Je l'apprivoiserai.

— Oh! vous serez vite de bons camarades.

— Je l'espère bien, madame Schmid, et je ferai volontiers les premiers pas.

— Je vous en serai obligée. On se trompe beaucoup sur le caractère des Anglais; ils gagnent à être connus dans l'intimité. Ainsi, lorsque les parents de M. Archibald nous l'ont amené, — ce sont de gros fabricants de drap d'Huddersfield — ils me parlaient avec une hauteur qui ne me plaisait guère; mais, lorsqu'ils sont revenus le voir, — sans doute le jeune homme leur avait écrit qu'on avait bien soin de lui — vous ne sauriez vous imaginer quel changement dans leurs manières, comme ils se sont montrés aimables, affectueux même; j'en étais surprise et touchée, et j'ai bien vu alors que ce sont d'excellentes gens.

— Il est fort probable que leur fils tient d'eux.

— Absolument. C'est un garçon enjoué, actif, très amateur de tous les sports, comme ses compatriotes, de natation, d'excursions, de chasse. Si vous aimez pêcher à la

ligne, c'est sa passion. Il possède une collection de cannes à pêche vraiment superbe. Bref, il est toujours en mouvement, organisant des parties pour les jours de congé, avec quelques jeunes gens du Gymnase.

— Un véritable boute-en-train?

— Tout à fait.

— Eh bien, au premier abord, je ne m'en serais pas douté.

— Mais, reprit Mme Schmid en jetant les yeux sur un cartel en forme de chalet suisse, l'heure s'avance, je bavarde et mon dîner n'est pas commencé. Pour le premier repas que vous prendrez ici, je ne veux pas qu'il soit manqué. Au revoir, monsieur Jacques!

— A bientôt, madame. Vous dînez à sept heures, je crois?

— Précises.

— Soyez tranquille, je descendrai à l'heure.

— Vous n'allez pas faire une promenade auparavant?

— Non, pas aujourd'hui. Je veux achever de ranger mes affaires.

— Eh bien, je vous laisse. »

Sur ces derniers mots, l'hôtesse sortit, et Jacques reprit sa lecture; mais bientôt la folle du logis l'entraîna bien loin du théâtre de la *Guerre de Jugurtha*. Un regard jeté sur le chalet de bois découpé, dont le tic tac rompait seul le silence de sa solitude, le ramena à son père, qui roulait en ce moment vers Bâle. Il le voyait déjà arrivant le matin à Paris, rentrant chez lui, et devinait au regard interrogateur que Mme Ambert jetait sur son mari les questions qui se pressaient sur ses lèvres...

Bonne mère! six mois sans la voir; il aurait de la peine à s'y faire! Mais il se promettait dans ses lettres de

ne lui pas laisser trop voir la nostalgie qui l'accablait en ce moment.

La voix de Mme Schmid, qui l'invitait à descendre, vint le rappeler à la réalité.

CHAPITRE IV

SURTOUT, PAS DE CHICORÉE!

Jacques s'était couché, partagé entre les regrets de la maison paternelle et le sentiment tout nouveau pour lui d'une indépendance complète dans une maison et dans un pays étrangers.

Il dormait encore du profond sommeil de son âge, lorsque deux coups frappés à sa porte le réveillèrent.

« Entrez, » dit-il machinalement, puis, la mémoire lui revenant, il réitéra son invitation en allemand.

Il vit alors pénétrer dans sa chambre un homme de trente et quelques années, vêtu de la tenue des employés de chemin de fer.

« Monsieur Schmid, sans doute?

— Oui, monsieur, répondit très simplement son hôte. Vous m'excuserez de vous avoir dérangé, continua-t-il en excellent français, mais je pars à six heures dix pour la gare et je ne reviens que tard. J'ai pensé que je serais trop longtemps à faire votre connaissance, si j'attendais un de mes jours de congé, c'est pourquoi je me suis permis de venir vous présenter le bonjour. »

Touché de cette cordialité, Jacques s'excusa à son tour

de recevoir son visiteur au lit, et se déclara heureux de faire sa connaissance.

Ici, le brave Schmid clignant de l'œil :

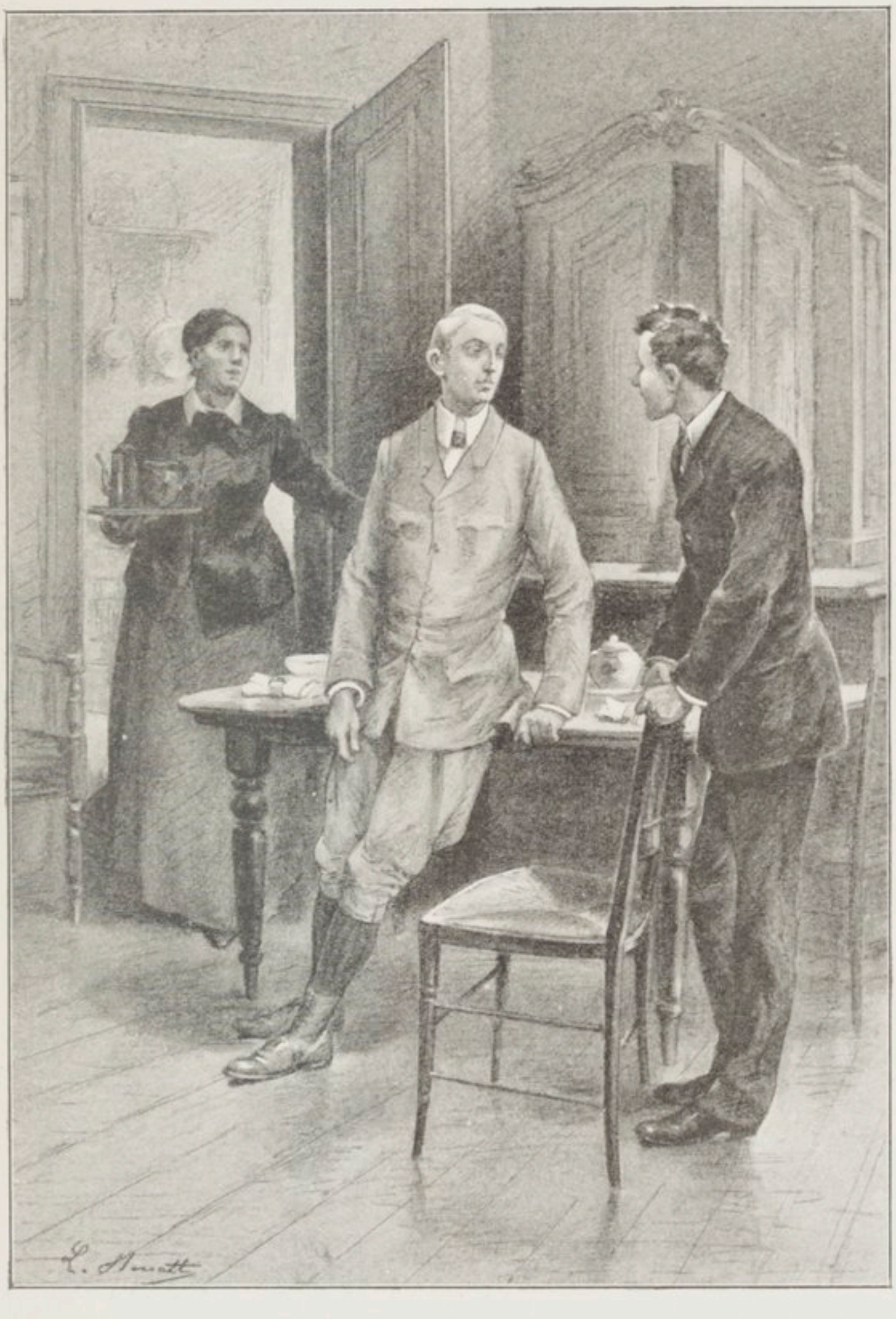
« Je vais vous dire, reprit-il. Mon grand-père, Frantz Schmid, a servi la France du temps que notre pays lui fournissait des soldats, et j'ai gardé très vivant le souvenir des récits qu'il aimait nous faire à la veillée. Aussi, est-ce un véritable plaisir pour moi d'avoir un Français dans ma maison. »

Puis avec une sorte d'hésitation :

« ... Il faut que je vous avertisse. La bourgeoise — Mme Schmid — est une brave et digne femme, certes. Elle est de Fribourg, et un peu entêtée comme ceux de son pays. Il faut la mettre au pas, en douceur, vous m'entendez?...

— Pas du tout, pour le moment, répondit Jacques, ne sachant où son hôte voulait en venir.

— Voici : elle a des idées à elle, qu'il faut tout de suite lui faire passer. Je vous dis cela entre nous, bien entendu... Vous pensez que je la connais, puisqu'il y a déjà huit ans que nous sommes mariés... Par exemple, pour le déjeuner, elle a dans la tête que le café n'est pas bon à moins qu'on n'y ajoute de la chicorée!... Oh! oui. Mais il faut prendre le dessus dès le premier moment. Il faut lui dire : « Madame Schmid, je n'aime pas la chicorée dans le café; » là, nettement!... Elle résistera. Oh! c'est sûr; mais, après trois ou quatre matins que vous lui aurez répété la même chose, elle comprendra : c'est des idées de Paris; ils n'aiment pas la chicorée dans ce pays-là, et elle fera ce que vous voulez... Voilà! C'est comme cela qu'elle a besoin d'être menée, la bourgeoise. »



« VOUS ÊTES ICI POUR PARLER ALLEMAND. » (PAGE 51.)

M. Schmid accompagna ces dernières paroles d'un rire silencieux et diplomatique, convaincu qu'il venait d'articuler quelque chose de très profond.

Sur quoi, il prit congé de son pensionnaire, après avoir échangé avec lui une solide poignée de main.

Jacques, complètement réveillé par la singulière confidence de son hôte, se leva et s'habilla.

Son premier soin fut d'aller à la fenêtre, d'où il put constater avec plaisir qu'il jouissait d'une vue splendide sur les montagnes de dernier plan et les sommets du Rigi.

Après un moment donné à cette contemplation, il s'occupa de mettre dans sa serviette d'écolier les livres dont il supposait avoir besoin en classe, un cahier de notes et tous les accessoires habituels.

Il terminait lorsque Mme Schmid entra, à son tour, pour le prévenir que le café était servi dans la salle à manger.

Jacques y trouva son camarade anglais, descendu avant lui, et qui, le voyant entrer, s'avança, le visage souriant et la main ouverte, en lui souhaitant le bonjour en anglais.

Et comme Jacques s'empressait de lui répondre dans sa langue maternelle, Mme Schmid intervint, les morigénant gaiement :

« Qu'est-ce que c'est que cela? De l'anglais à présent?... Sachez, messieurs, que vous êtes ici pour parler allemand!... »

Les deux écoliers se prirent à rire et recommencèrent leurs compliments respectifs dans le pur idiome germanique, que chacun prononçait avec son accent particulier.

Ces préliminaires les ayant mis mutuellement à l'aise, Archibald et Jacques échangèrent quelques questions touchant leurs études et les usages des établissements d'enseignement de leurs pays respectifs, avec un peu d'embarras néanmoins et la gaucherie des garçons de leur âge.

Jacques remarqua bientôt que son nouveau camarade s'efforçait de vaincre sa timidité afin de mettre toute la cordialité possible dans leur premier entretien. Il lui en sut gré et attribua, à juste titre d'ailleurs, cet effort de bienveillance aux exhortations de Mme Schmid.

A Paris, au lycée, dès la présentation, le tutoiement est de rigueur, aussi fut-il un peu surpris qu'Archibald lui dît « vous », oubliant qu'en le saluant d'un bonjour anglais il en avait fait autant par habitude.

Lorsqu'il y pensa, cette réflexion amena le rire sur ses lèvres. On a le rire si facile à quinze ans!

Le jeune Anglais lui en demanda la cause. Il ne crut pas devoir en faire un mystère, et ce fut pour les deux écoliers un sujet de s'égayer, avec force barbarismes allemands que Mme Schmid corrigeait au passage, leur donnant la véritable prononciation de Fribourg, — la meilleure de toute la Suisse, prétendait-elle.

Entre temps, Jacques avait commencé à boire son café, qu'il jugeait des meilleurs. Était-ce l'effet d'un lait crémeux, dont on n'a pas l'équivalent à Paris, ou le talent de celle qui l'avait préparé?... toujours est-il que le jeune Ambert trouvait son café excellent et était fort empêché de le critiquer.

Néanmoins, pour se conformer aux prescriptions de Schmid, il déclara à la digne femme, aussi stupéfaite qu'indignée, qu'il n'aimait pas la chicorée dans le café.

« De la chicorée! s'écria l'hôtesse en levant les bras au ciel, mais il n'en est jamais entré ici, monsieur Jacques! C'est encore une idée de mon mari, qui se figure que j'en mets en cachette...

— Je n'en doute pas, puisque vous le dites, madame Schmid, s'empressa de répondre le jeune Parisien. Aussi, n'était-ce pas une critique que je formulais, car je trouve votre café délicieux...

— *Sehr gut*, confirma l'Anglais avec le plus grand flegme.

— Vous dites cela pour me faire plaisir, objecta leur hôtesse.

— Non, madame, et la meilleure preuve que je vous puisse donner, c'est d'en reprendre.

— S'il en reste, dit Archibald, qui avait remarqué que la cafetière était vide.

— Ah! mon Dieu! s'écria Mme Schmid, je n'ai pas l'habitude d'en faire pour trois personnes, voilà ce qui m'a trompée; mais si vous voulez attendre un instant...

— Non, mille fois merci, répondit Jacques, en forçant à s'asseoir l'excellente femme, qui s'était déjà levée. Je n'aurais repris du café que pour vous ôter de l'idée qu'il ne m'avait pas plu.

— Autrement, ce serait bien vite fait...

— Non, répéta le jeune lycéen. D'ailleurs, ajouta-t-il en consultant sa montre, voici l'heure d'aller au Gymnase.

— Nous ne sommes pas en retard, dit Archibald, mais il est temps de partir. »

L'instant d'après les deux écoliers descendaient côte à côte la Zurichbergstrasse en causant familièrement... en français.

« Est-ce qu'il y a longtemps que vous êtes à Zurich? demanda Jacques à son compagnon.

— Un an bientôt.

— Vous parlez très bien allemand, si j'en juge par ce que j'ai entendu hier à l'École.

— Je le parlais un peu avant de venir ici. Puis l'allemand est plus facile à apprendre pour nous, Anglais, que pour vous. Il y a beaucoup de mots qui sont communs aux deux langues, ou qui ont au moins beaucoup de ressemblance.

— Tant mieux, car je parle un peu l'anglais.

— Oui, je m'en suis aperçu à votre prononciation dans les quelques mots que nous avons échangés; cela vous sera très utile.

— Vous plaisez-vous ici?

— Assez; n'était le système d'enseignement que je trouve monotone, parce qu'on a trop affaire au même professeur; et aussi parce qu'ils ont la manie de parler tout le temps de la même chose.

— Est-ce possible?

— A coup sûr. N'avez-vous pas remarqué, durant la leçon d'hier, qu'après quelques minutes d'explication il n'a été tout le temps question que de lapins?

— Il est certain qu'il en a été parlé longuement.

— A propos des habitants des Baléares, M. Grüter a été jusqu'à demander à un de nos camarades si les Romains mangeaient du lapin!

— Oui, je me le rappelle, c'était à Disler, il a répondu qu'il n'en savait rien.

— Et le professeur en a profité pour faire une dissertation sur l'alimentation ancienne et moderne.

— C'est vrai. Encore qu'il ait dit des choses intéres-

santes, et qui prouvent une grande lecture, je trouve comme vous que c'est donner beaucoup de temps aux lapins. Je me demande pourquoi tant insister sur cet animal ?

— C'est un principe de pédagogie helvétique, dont je trouve qu'on abuse, reprit Archibald. Il s'agit de fixer l'attention des élèves pendant toute une journée sur un sujet déterminé, en le tournant et le retournant sous tous ses aspects. Car, hier, vous n'avez *avalé* que la moitié du lapin, nous en avions eu déjà le matin à une autre sauce... Donc, pour atteindre le but qu'on se propose, on prend un sujet pour thème pendant tout un jour. C'est un régime qui peut avoir de bons effets à l'École primaire, mais qui me semble puéril au Gymnase. D'autant qu'on n'approfondit guère le sujet du jour, on se contente de l'effleurer à tout propos et même hors de propos.

— A part cela, l'enseignement est sérieux?

— Eh! sans doute, mais il manque de variété. Heureusement, ajouta le jeune Anglais, que le sport est bon, ici.

— Quel sport? demanda Jacques.

— Tous les genres de sport : l'aviron, la pêche, la chasse, la marche... Il n'y a que le cricket auquel ces gaillards-là n'entendent rien. Est-ce que vous y jouez, vous?

— Non, répondit Jacques; ce jeu n'est guère pratiqué à Paris. A mon lycée, Condorcet, nous avions quatre ou cinq équipes de ballon au pied, un assez grand nombre de coureurs, mais nous nous adonnions surtout à l'escrime.

— L'escrime de l'épée? demanda Forbes très intéressé.

— Naturellement; nous laissons le sabre aux Allemands. L'épée est une tradition chez nous.

— C'est un genre d'escrime que j'aimerais bien pratiquer!... Si vous voulez, nous pourrons à cet égard faire l'échange de notre acquis?

— Bien volontiers, répondit Jacques. Mais voici le Gymnase. Nous reprendrons plus tard cet entretien.

— Oh! oui, avec plaisir!... »

CHAPITRE V

UNE HABITATION LACUSTRE

En pénétrant dans la cour où les élèves de M. Grüter causaient par groupes, attendant l'ouverture de la classe, Jacques se dirigea tout de suite vers Disler, son voisin de la veille, qu'il remercia de son assistance.

Puis, allant de groupe en groupe, il serra la main à plusieurs de ses nouveaux camarades, avec lesquels il échangea quelques paroles, interrompues par l'arrivée du professeur, derrière lequel ses élèves entrèrent tumultueusement ; puis, chacun alla prendre sa place accoutumée.

C'était le tour de la leçon de français, qui, selon l'usage, avait lieu dans cette langue. Le mot *chêne* en devait être le thème et le point de départ de digressions sur la botanique, les arts du bois, toutes les connaissances qui, de près ou de loin, peuvent se rattacher au géant des forêts.

La leçon promettait d'être plus substantielle que celle qui avait roulé sur le genre *lepus*.

Après quelques brèves considérations sur l'étymologie douteuse du mot chêne que l'on veut dériver de *quercus*, appellation employée par Pline, et sur la classification de l'arbre dans la famille des amentacées, M. Grüter, selon sa

coutume, passa tout de suite à un ordre d'idées plus générales.

« Notre chêne national, dit-il avec une certaine emphase, le *drys* des Grecs, d'où le nom des dryades, le *robur* des Latins, d'où le vieux mot français *rouvre*, est un arbre suisse par excellence, son habitat originaire s'étendant de la Gaule à la Germanie, entre lesquelles nous sommes un trait d'union. La poésie, l'histoire, la science ont exalté à l'envi la grandeur, la force et la majesté de ce beau végétal, l'ornement des forêts, qui joue un si grand rôle dans l'ordre économique... »

A l'appui de cette affirmation, le professeur cita la fable célèbre de La Fontaine et la belle apostrophe du poète Ronsard aux bûcherons de la forêt de Gastine. Il montra la vénération des peuples primitifs pour l'arbre qui les abritait de son ombre et les nourrissait de ses fruits, devenant un culte qui s'est transmis jusqu'à nous, par l'usage d'orner nos demeures d'une branche de gui.

« Pourquoi le gui, excroissance parasitaire, plutôt que le feuillage? demanda M. Grüter. C'est que, bien qu'ignorants des lois de la physiologie végétale, les prêtres de ce culte savaient pourtant que le gui absorbe une partie de la sève nourricière au détriment de l'arbre sacré. Quel symbole plus poétique que ces dryades ou hamadryades, gracieuses divinités placées par les Grecs sous l'écorce du chêne et dont le sang coulait si l'on frappait le tronc d'un fer meurtrier! La science a dépouillé le chêne de son auréole fabuleuse sans l'amoindrir, comme aux temps antiques où son feuillage couronnait les guerriers; il est l'emblème de la force, et, ce qui vaut mieux, le plus bel arbre de nos forêts; c'est l'essence type, le modèle préféré des peintres, entre

autres de notre grand Calame, qui a vécu dans son intimité si l'on peut ainsi dire; de Constable, le peintre anglais; de Théodore Rousseau, le chef de cette belle école de Fontainebleau, qui jeta un si vif éclat dans la première moitié du XIX^e^ siècle... »

Saisi d'une sorte d'enthousiasme pour l'arbre national, le maître le voyait dans les pilotis soutenant les cités lacustres du lac de Zurich, dans la charpente du *Rathaus*[1] et les parquets de la classe, sous les rails de l'*Eisenbahn*, dans le cuir de ses bottes, tanné par son écorce, et jusque dans son écritoire, dont l'encre était noircie par la galle du chêne. Il le retrouvait dans les boiseries des églises et dans les œuvres de sculpture du moyen âge.

Et, à chaque instant, revenait ce mot *chêne*, frappant l'oreille des écoliers et s'enfonçant en leur jeune cervelle comme le clou sous les coups répétés du marteau. Archibald Forbes, toutes les fois que M. Grüter reprenait son *leit motiv*, poussait à l'intention de Jacques une sorte de gloussement significatif; mais, le maître ayant paru s'apercevoir de ce manège, il se borna à jeter sur son camarade des regards d'intelligence.

M. Grüter mit cependant un terme à son éloquence pour interroger ses élèves; Disler fut le premier appelé.

Lourd d'aspect, lent de parole, pesant ses mots, l'élève préféré fut interrogé par le maître sur l'époque probable de l'apparition du chêne.

« Je crois, répondit lentement Disler, que l'apparition du chêne est postérieure à la période carbonifère.

— En quoi vous ne vous avancez pas beaucoup, fit

1. Salle du Conseil cantonal.

observer le professeur, car vous avez appris précédemment que ces couches végétales, déposées par la prévoyante nature en vue des besoins futurs de l'industrie humaine, ne renferment que des végétaux inférieurs : des fougères, des palmiers, des conifères, etc.

— Aussi, monsieur, allais-je ajouter que le chêne a dû faire une première apparition durant la période intermédiaire.

— Très bien. Et sur quoi appuyez-vous cette opinion?

— Sur les pilotis qui supportaient les habitations lacustres des hommes de cette époque, et dont les vestiges ont été trouvés notamment dans notre lac.

— Ainsi, selon vous, le chêne serait à peu près contemporain de l'homme primitif?

— Je le crois, monsieur, et cela devient certain pour l'époque tertiaire.

— Je suis de votre avis, et j'irai plus loin, en plaçant l'apparition du chêne à la fin de la période quaternaire. »

M. Grüter appela ensuite Jacques Ambert.

« Voyons, Ambert, en votre qualité de Français, vous connaissez certainement la fable à laquelle j'ai fait allusion : *Le chêne et le roseau*?

— Je puis la réciter.

— Faites. »

Lorsque Jacques eut terminé :

« C'est singulier, remarqua le maître, comme vous autres Parisiens marquez peu la prosodie dans les vers, comme vous les accentuez peu!... Pourriez-vous me dire si La Fontaine a tiré de son imagination le sujet de cette fable, ou s'il l'a emprunté?

— La Fontaine pourrait bien l'avoir tiré de Bidpai, le

fabuliste indien, qu'il cite quelquefois. Je me souviens d'un passage qui nous a été lu à Condorcet par notre professeur, et où il est dit que le vent, inoffensif pour l'herbe qui plie, arrache néanmoins les arbres les plus puissants.

— Votre supposition n'a rien d'insoutenable; mais il y a bien d'autres sources où La Fontaine a pu puiser, et en première ligne la fable d'Ésope qui porte le même titre. Avianus, Aphtonius ont traité le même sujet, et Virgile, que le fabuliste connaissait si bien, lui a fourni son dernier vers.

— Oui, monsieur, dans le quatrième livre de l'*Énéide* :

... Quantum vertice ad auras
Aethereas, tantum radice in Tartara tendit[1].

— Ce serait parfait, dit M. Grüter, si vous faisiez sentir les longues et les brèves :

... Tārtărā tēndĭt.

« ... Comment ne sentez-vous pas cela? »

Puis ce fut le tour d'Archibald Forbes, qui dut citer les principales espèces du genre chêne, espèces à feuilles caduques et à feuilles persistantes, comme l'yeuse de Virgile, dont il dut citer le vers fameux dans la première églogue :

Sæpe sinistra cava prædixit ab ilice cornix

avec cet accent britannique qui faisait la joie de ses camarades.

« Soyez donc sérieux, messieurs », s'écria le maître, qui, après quelques appréciations littéraires sur La Fontaine, qu'il montra prenant l'idée de ses fables et la repensant de

1. *Énéide*, Livre IV, vers 445-446.

façon à la rendre sienne par sa compréhension de la nature, passa à la leçon de géographie.

Dans l'enseignement très méthodique de la géographie, M. Grüter procédait pour ainsi dire, excentriquement, partant de la ville de Zurich pour passer au canton, puis à la Confédération, à sa situation en Europe, et à l'Europe elle-même, appliquant la géographie physique à l'histoire de l'humanité, et, selon la méthode d'Arnold Guyot, son compatriote, montrant les rapports constants de la première avec la seconde, résultante des conditions physiques des États.

Cette façon d'envisager l'étude de la géographie, nouvelle pour Jacques, l'intéressait beaucoup, bien que faite en allemand, et il se penchait souvent vers son voisin Disler, pour lui demander l'explication des mots qu'il ne comprenait pas.

On atteignit ainsi la fin de la classe, et Forbes ayant rejoint son co-pensionnaire, tous deux, les coudes au corps, partirent au pas gymnastique vers la Freiestrasse, où les attendaient Mme Schmid et le déjeuner.

A l'issue de la leçon du soir, après une courte conversation avec Disler et Benvenuto Ferrari, dont la vivacité méridionale l'amusait, Jacques demanda à Forbes, devenu son ami, comment il passait son dimanche.

« Ce jour-là, répondit le jeune Anglais, je m'interdis tout jeu actif, — c'est une habitude de mon pays, — mais, si vous voulez vous contenter d'une simple promenade, je vous proposerai de suivre la rive droite de la Limmat, au-dessus de la ville, c'est une excursion très agréable.

— Volontiers, déclara Jacques ; je n'ai aucun projet et je serai très content de passer la journée avec vous. »

Effectivement, le lendemain, après le déjeuner que Mme Schmid s'était évertuée à rendre plus délicat, les deux jeunes gens, chaussés de gros souliers, un bâton à la main, après avoir parcouru la Stamfenbachstrasse et longé une grande fabrique de machines, se trouvèrent sur le chemin qui borde la Limmat en dehors de la ville, dominé par des hauteurs contrastant avec la rive gauche, où s'étend une plaine d'alluvions, comprise entre la rivière et les derniers contreforts des monts Albis.

Après une heure de marche, au pas de promenade, ils aperçurent à leur droite, dans une échancrure de la colline, un village entouré de verdure.

« C'est Gisikon », dit Forbes, qui connaissait l'endroit.

La Limmat forme presque en face du village une boucle assez prononcée qui en ralentit le cours. Les deux amis s'approchèrent de la rive, et, ramassant des pierres plates, usées par le frottement, s'amusèrent, en vrais écoliers, à faire des ricochets sur une sorte de petit lac formé par un arrêt des eaux.

A ce jeu, Archibald Forbes surpassait Jacques qui, se piquant d'honneur, déployait pourtant toute son adresse. En se livrant à cet exercice, ils aperçurent, dans la presqu'île formée par la rivière, une hutte, sorte de gourbi assez artistement établi, et grand fut leur étonnement d'en voir sortir leur camarade du Gymnase, Spartacus Livart, dont la noire figure exprima un embarras assez comique.

« Tiens, vous êtes venus jusqu'ici! leur dit-il.

— Oui, en nous promenant, répondit Archibald; mais vous, que faites-vous en cet endroit désert? Est-ce que vous voulez recommencer Robinson Crusoé?

— Pas tout à fait, répondit Spartacus, qui commençait à se remettre. Cependant l'habitation que vous voyez est la mienne, et si vous voulez entrer...

— Nous ne demandons pas mieux, répondit Jacques, curieux de visiter l'installation de Spartacus.

— C'est très primitif, comme vous voyez, reprit leur noir camarade, mais c'est tout ce qu'il me faut. Dans mon pays, vous savez, on aime l'indépendance, la liberté; je les trouve ici. Tous les jours je descends à la ville pour l'heure des classes, et, le reste du temps, je viens ici vivre à ma guise. »

Spartacus Livart était originaire de la Martinique et n'avait plus ses parents; c'est tout ce qu'on savait de lui. Son rêve, disait-il en ses heures d'expansion, était d'aller, le plus tôt possible, faire ses études médicales à Paris, « la capitale du monde », ajoutait-il avec emphase. Une fois reçu docteur, il irait exercer à la Guyane, qu'il avait habitée déjà. Dans ce but, presque illettré encore, il était venu faire ses études primaires, puis secondaires en Suisse, afin de n'être pas vu à Paris — lui, un homme de son âge — comme simple écolier.

« J'ai eu le bonheur, reprit-il après avoir fait ces confidences à ses deux condisciples, d'être aidé dans cette tâche ardue par un homme vraiment admirable, M. Hermann Muller, l'instituteur de Gisikon, un apôtre de l'enseignement populaire... Si cela peut vous être agréable, vous le verrez tout à l'heure; il doit venir, je l'attends.

— Mais certainement, dit aussitôt le jeune Anglais.

— On aperçoit l'école d'ici, déclara Spartacus en désignant le haut du village. Cette maison, au milieu d'un jardin, qui domine toutes les autres. Il y habite seul. Et

ILS RENCONTRÈRENT UNE JEUNE PAYSANNE. (PAGE 69.)

tenez, je le vois qui ouvre la porte de son jardin, nous ne l'attendrons pas longtemps. »

Quelques minutes plus tard, en effet, M. Muller entrait dans le gourbi, et Spartacus Livart faisait les présentations.

« Ah! messieurs, dit l'instituteur aux jeunes étrangers, vous êtes les élèves de M. Grüter? Je vous en fais mes compliments, c'est un professeur de grand mérite et pour qui j'ai beaucoup d'estime, quoiqu'il y ait entre nous deux une profonde divergence d'opinion sur les questions pédagogiques. Je dois précisément le recevoir dans une conférence de professeurs et d'instituteurs, qui se tiendra, chez moi, le dernier dimanche de ce mois, et dans laquelle nous discuterons une fois de plus les systèmes de Herbart et de Pestalozzi. Or, votre professeur tient pour le premier et moi pour le second. Nous romprons de rudes lances !...

— J'avoue, dit Jacques, bien que j'aie beaucoup entendu parler de Pestalozzi, que je ne sais pas très bien en quoi son système diffère de celui que suit notre maître.

— Vous allez le comprendre en quelques mots. La différence essentielle entre le système de Pestalozzi, qui est le mien, et celui de Herbart, qui est appliqué au Gymnase, c'est que le premier a pour but le développement progressif des facultés humaines. Pestalozzi exerce successivement les principaux sens : le coup d'œil, la main, la voix, puis l'intelligence; il fait succéder les mathématiques au dessin et au chant; c'est la mise en action du vieil adage : « Il « n'est rien dans l'entendement qui n'ait été auparavant « recueilli par les sens », et la marche tracée par la nature elle-même. A ces éléments vient s'ajouter logiquement l'instruction agricole et professionnelle... Au contraire, Herbart s'occupe surtout de développer la mémoire. Il

donne pour pivot à la leçon quotidienne un fait, une notion générale qu'on tourne et retourne de cent façons...

— Le lapin! remarqua Forbes, en regardant Jacques.

— ... Vous l'avez constaté au Gymnase, poursuivit M. Muller. Si je puis cependant prendre un exemple : l'histoire de Robinson Crusoé, dont notre ami Livart semble suivre les traces, servira de thème fondamental à toutes les leçons d'une journée : géographie, en parlant de l'île de Juan Fernandez où le héros de Daniel de Foë a passé tant d'années, et du comté de Fife, habité par la famille; histoire, en rappelant les faits principaux du règne de Jacques II, sous lequel naquit le matelot Selkirk, prototype de Robinson, ou de la reine Anne, sous laquelle il mourut; histoire naturelle, en décrivant la formation géologique, la faune et la flore de cette île du Pacifique, située à l'ouest du Chili; origine du langage, analogies et différences de la syntaxe des divers idiomes, à propos des dialectes primitifs, etc... La question est de savoir si cette méthode exerce mieux l'intelligence et apprend mieux à raisonner que celle de Pestalozzi. Je ne le crois pas, parce qu'elle est artificielle, tandis que celle de notre illustre pédagogue zurichois se conforme à la loi naturelle de l'évolution chez tous les êtres vivants. J'ajoute que Pestalozzi n'était pas seulement un théoricien : c'était un apôtre, qui a constamment mis sa thèse en pratique. Il aimait les enfants du plus fervent amour et jusqu'à la plus complète abnégation, — particulièrement les enfants pauvres. Il assignait un but social à l'éducation, où il voyait le véritable remède de la misère, et se donnait tout entier à cette œuvre de rénovation humaine. Malheureusement, il manquait de ressources pour appliquer ses idées, qui restent

admirables, et l'instruction pour tous semblait encore une utopie, il y a cent ans. Mais les principes posés par Pestalozzi sont toujours vrais et l'expérience les justifie de jour en jour. J'espère m'être fait comprendre?...

— Parfaitement, dirent Jacques et Archibald.

— Montrez-nous donc votre école, mon cher maître, suggéra Spartacus.

— Volontiers, répondit l'instituteur, bien qu'il eût été plus intéressant de la voir fonctionner; mais vous n'êtes libres que le dimanche et le jeudi, messieurs...

— Nous verrons toujours vos roses, reprit le Martiniquois.

— Vous voulez dire mes rosiers, car c'est à peine si les boutons commencent à poindre, mais j'ai des plantes alpestres qui vous intéresseront, si vous aimez la botanique.

— Les Parisiens en font peu de cas, je crois, dit Archibald, en se tournant du côté de Jacques.

— Ah! monsieur est Parisien, fit l'instituteur. Admirable centre intellectuel, le cerveau de la France. Eh bien, à quelques pas de ma maison je vous montrerai quelque chose qui fera vibrer votre fibre patriotique. »

Sur ces derniers mots, M. Muller sortit du gourbi, et, suivi des trois amis, s'engagea dans un sentier qui s'élève en contournant le village.

Chemin faisant, ils rencontrèrent une jeune paysanne qui descendait avec un harmonieux balancement de sa jupe courte, laissant voir ses bas rouges, portant le corsage lacé et le bonnet des Zurichoises.

« C'est une de mes élèves et des meilleures, fit remarquer l'instituteur, ce qui ne l'empêche pas de traire ses vaches

et d'aller vendre son lait... Bonjour, Maria, » ajouta-t-il en passant.

L'école de M. Muller, exposée au levant, est entourée d'un jardin, l'orgueil et la passion de l'instituteur qui en a fait trois parts : l'une consacrée aux fleurs d'agrément; la seconde plantée d'herbes potagères, et la troisième, qui constitue un jardin botanique, spécialement consacrée aux plantes alpestres, soigneusement étiquetées et classées.

« J'ai là, dit-il en les désignant, des espèces assez rares et toutes recueillies par moi, non sans fatigue; la plupart des environs de Zermatt. Tenez, voici l'*anémone baldensis*, la renoncule glaciale, le *trifolium saxatile*, la rose cinnamone; plusieurs variétés d'astragales et de saxifrages qu'on rencontre rarement; le géranium à feuilles d'aconit, etc.; mais, poursuivit M. Muller, entrons dans la salle d'études, nous y verrons au moins nos instruments de travail. »

Précédant ses hôtes dans la classe, qui était vaste et bien aérée, mais aménagée avec la plus grande simplicité, le digne instituteur leur montra toute une collection de modèles géométriques rangés sur des étagères, des flacons de produits variés, un violon, des cartons aux couleurs vives.

« Ces cartons, dit-il, me servent à exercer la vue des enfants en les familiarisant non seulement avec les couleurs fondamentales, mais avec la loi du contraste simultané des couleurs établie par votre grand Chevreul, c'est-à-dire des modalités que le voisinage détermine entre les diverses teintes... Par ces modèles de plâtre et de bois, je les habitue à ramener toutes les formes à leur type géométrique... Ces flacons de substances odorantes m'aident à cultiver chez eux le sens de l'odorat... Mon violon leur apprend à distin-

guer nettement les sons, à reconnaître chaque note distincte dans les mille bruits de la nature, avec laquelle je les tiens en communication constante. Dès leur début dans la vie ils apprennent ainsi à donner leur véritable sens aux phénomènes extérieurs et à les traduire exactement. Le crayon en main, il faut alors qu'ils expriment spontanément, par des lignes et des ombres, les solides que je leur soumets; gauches et malhabiles d'abord, ces essais deviennent promptement plus heureux. Et c'est seulement après avoir ainsi appris à chaque enfant à se servir de ses sens, à voir, à toucher, à entendre juste, que je passe au développement graduel de ses muscles, par des exercices d'ensemble et des jeux actifs, puis au développement graduel de ses facultés intellectuelles, par des leçons et des devoirs qui sont toujours l'application d'une notion acquise par l'observation. Je ne fais d'ailleurs, en tout ceci, que me conformer aux préceptes de Pestalozzi, et je puis dire qu'en vingt ans d'expérience je n'ai pas eu une fois le chagrin de voir sa doctrine démentie par les faits. Tout le monde convient que mes élèves abordent les études secondaires et supérieures, ou bien suivent modestement la voie pratique d'une profession manuelle, avec quelque chose qui manque trop souvent aux autres, la maîtrise de leurs organes personnels, c'est-à-dire des instruments mêmes de la vie de relation.

— Ce système d'éducation primaire est-il répandu dans toute la Suisse? demanda Jacques, vivement intéressé par ces indications.

— D'une manière générale, je puis vous répondre affirmativement, répliqua M. Muller. Mais je dois dire que les résultats dépendent beaucoup des aptitudes du maître...

— Et de son dévouement, ajouta Spartacus. Pour mon compte, je ne connais pas d'école aussi bien dirigée que celle-ci, et je déclare qu'en y arrivant, dès mes débuts chez M. Muller, j'ai pu m'apercevoir que j'avais passé vingt-deux ans de ma vie sans voir ni entendre.

— Encore aviez-vous vécu au désert, où les sens s'exercent, par la force des choses, beaucoup mieux que dans le vieux monde... Si vous le voulez bien, reprit M. Muller, nous allons, maintenant, monter derrière la maison jusqu'au sommet du coteau. »

De ce petit plateau, les quatre promeneurs découvraient le cours sinueux de la Limmat, la plaine qui s'étend au delà de la rivière et les hauteurs qui bornent l'horizon.

« Savez-vous où nous sommes ici? demanda l'instituteur au jeune Français.

— Forbes a nommé tout à l'heure le village.

— Il n'en est pas question. C'est à cette place même que Masséna, obligé d'évacuer Zurich, craignant que le fameux général russe Souvarow, qui s'avançait vers le Saint-Gothard pour traverser la Suisse, n'envahît la France par la Franche-Comté, — comme c'était réellement son intention — c'est à cette place que Masséna conçut, avec le commandant Foy, plus tard votre grand orateur, le plan général qui devait lui permettre de sauver — au moins alors — la France de l'invasion et faire dire à juste titre par le conventionnel Garat : « Masséna, qui parle si peu et « qui se bat si bien, vient de sauver la France à Zurich! »

« Or, ajouta l'instituteur, c'est dans cette anse de la rivière où notre ami Spartacus s'est établi que, trompant le général Korsakow, Masséna traversa la rivière, battit séparément les corps ennemis, et, par la prise de Zurich,

mit Souvarow dans l'impossibilité de continuer la guerre...

— C'est un beau fait d'armes! s'écria le Martiniquois.

— Malheureusement, répliqua M. Muller, la France ne sut pas se contenter de défendre ses frontières.

— Si vous voulez, proposa Spartacus, revoir de plus près le théâtre de l'exploit de Masséna, je vous offre de partager mon dîner à l'ombre de mon gourbi.

— Adopté, répliqua Forbes.

— Vous devrez vous contenter de ma cuisine, reprit Livart, et je dois vous déclarer qu'elle est à la mode martiniquoise.

— Je suis sûr qu'elle est excellente, dit Jacques.

— Un peu relevée, remarqua M. Muller, qui en avait goûté, mais point méprisable, je vous assure!

— Vous êtes toujours indulgent pour votre élève, répliqua le jeune nègre avec un sourire reconnaissant, car, je n'ai pas honte de l'avouer, mes amis, quand mon ami Muller... Vous voulez bien que je dise ainsi?

— Oui, pardieu!

— Quand mon ami Muller a entrepris de me dégrossir, j'épelais encore mes lettres; c'est lui qui m'a mis en état de suivre les cours du Gymnase et qui m'aide encore à en profiter. Aussi ma reconnaissance...

— Laissez donc, interrompit l'instituteur, vous savez bien que je le fais par plaisir.

— Ah! cela est vrai, vous y mettez une passion telle que l'on croirait que cela vous amuse d'instruire un pauvre noir...

— Et on aurait raison. Allons, ne parlez pas tant et donnez-nous une idée de la cuisine martiniquoise. »

Tout le monde se mit à l'œuvre pour aider Spartacus qui

s'était improvisé cuisinier en chef, et, après des préparatifs assez longs, les quatre amis purent s'asseoir autour d'une table rustique, chargée d'un poulet au poivre de Cayenne, de piments doux nageant dans une sauce épicée et d'une salade d'oranges assaisonnée de cassonade et de rhum.

« Et Mme Schmid que je n'ai pas prévenue ! » s'écria Jacques sa fourchette en l'air.

Forbes éclata de rire.

« Heureusement que j'y avais pensé, répondit-il, rassurez-vous. D'ailleurs, notre hôtesse est habituée à nous voir rarement rentrer pour dîner le dimanche : c'est pourquoi elle nous a fait faire un si bon déjeuner. »

Le repas s'acheva à la lumière de deux lanternes suspendues aux branches du gourbi, et l'on reprit ensuite le chemin de Zurich, après avoir échangé de chaleureuses poignées de main avec l'amphitryon improvisé et l'excellent M. Muller.

CHAPITRE VI

A LA TURNHALLE

« Vous savez, dit Archibald à Jacques, pendant qu'ils dégustaient le café au lait de Mme Schmid, toujours préparé par leur hôtesse avec un soin scrupuleux, ce matin, lundi, c'est la leçon de gymnastique! Vous n'êtes pas trop fatigué de notre excursion d'hier?

— Aucunement. J'ai dormi tout d'une traite jusqu'à six heures du matin, et je me sens parfaitement dispos.

— Faisiez-vous de la gymnastique à Paris?

— Oui; j'allais à un gymnase qui n'est pas trop éloigné de notre maison.

— Vous y alliez par plaisir? vous n'y étiez pas obligé?

— Non. Je faisais de la gymnastique un peu par hygiène, et aussi pour m'amuser.

— A l'École cantonale c'est obligatoire, à moins de dispense médicale. Le cours a lieu deux fois par semaine. Il est divisé en deux parties : les exercices militaires...

— Comment, l'école du soldat?

— Pas toute. Seulement les mouvements d'ensemble, les exercices d'assouplissement, de marche, mais sans armes. En Angleterre, nous trouvons tout cela assez inu-

tile, et nous n'avons guère d'autre gymnastique que celle des jeux de plein air, sans nous en trouver plus mal; mais ici il faut manœuvrer comme les autres.

— Naturellement. Où a lieu le cours?

— A la Turnhalle, tout près de l'école. Nous allons même nous y rendre, si vous voulez, car il est l'heure de partir.

— Déjà?

— Le temps passe en causant. Vous avez un costume approprié?

— Oui, je monte le chercher et je vous suis. »

Quelques instants après, les deux camarades prenaient le pas allongé dans la Ramistrasse et arrivaient à la Turnhalle au moment où les élèves des classes supérieures du Gymnase y faisaient leur entrée.

« Je vais vous présenter au maître, proposa Forbes à son compagnon.

— Vous me ferez plaisir. »

Tous deux s'approchèrent du gymnasiarque.

M. Siegfried Keller, le maître de gymnastique, était instructeur de l'armée suisse et fort réputé dans son art. C'était un homme d'une quarantaine d'années, à qui l'habitude des exercices gymnastiques avait conservé la sveltesse et la souplesse du corps, tout en développant des muscles qui se dessinaient sous ses vêtements collants.

D'aspect quelque peu rébarbatif, avec des cheveux coupés courts et ses moustaches taillées en brosse, il avait le parler bref des hommes habitués au commandement, joint à une sorte de brusquerie naturelle; mais, si, pour la moindre faute, il rabrouait durement ses élèves, il leur témoignait une sollicitude de tous les instants, veillant à leur épargner

le moindre accident, au cours des épreuves qui présentaient quelque danger; non cependant de façon à les rendre timides, car il cherchait à développer en eux la confiance, voire l'audace.

Lorsque Jacques, après s'être habillé, vint se présenter à lui, tout en inscrivant son nom sur un carnet, il lui demanda s'il avait déjà fait de la gymnastique. Le lycéen lui ayant fait la même réponse qu'à Forbes, il se contenta de répondre :

« Nous verrons bien, allez prendre votre rang de taille ».

Presque aussitôt, au commandement du maître, commencèrent les mouvements d'ensemble. Jacques s'attachait à les suivre en observant son voisin.

C'était chose nouvelle pour lui. En France, ces exercices militaires qui étaient inscrits dans les anciens manuels, et qui ont eu un instant de vogue au temps des bataillons scolaires, ne figurent plus sur les programmes, les commissions spéciales ayant pensé qu'il suffit de donner à l'armée des jeunes gens alertes et vigoureux, sans les familiariser d'avance avec les mouvements qu'ils apprendront au régiment.

En Suisse, il en va autrement, et le fait s'explique du reste par la brièveté du service imposé aux milices : ce furent donc d'abord des marches, des doublements et dédoublements de files, des ruptures et des rassemblements, des formations en spirales, en chaînes gymnastiques, en cercle, en un mot l'école des recrues, dans les parties qui peuvent s'apprendre sans armes, avant l'incorporation.

Jacques put constater la régularité avec laquelle manœuvraient les élèves du Gymnase au commandement de

M. Keller, qui suivait attentivement leurs évolutions, relevant la moindre faute, faisant recommencer un mouvement mal exécuté, minutieux jusqu'à l'exagération.

Le professeur de la Turnhalle aurait voulu obtenir de ses élèves la régularité des grenadiers du grand Frédéric, et, en somme, ils manœuvraient très bien.

Ce fut le tour, ensuite, des exercices aux agrès dans lesquels, grâce à son agilité, Jacques put se distinguer. Il s'élança sur une corde lisse et grimpa jusqu'à la voûte aussi lestement qu'un gabier.

« Hurrah! lui cria Archibald, perché sur une échelle; les Français sont toujours les plus vites. »

Mais, aux haltères, ce fut l'Anglais qui triompha. Plus robuste, plus musculeux que son camarade, il tenait à bras tendu des haltères que Jacques avait peine à soulever.

Dans le saut sans tremplin, Jacques retrouva sa supériorité. Les sauts en hauteur de pied ferme, en longueur, en profondeur, lui attirèrent un compliment de M. Keller, ainsi que la voltige sur le cheval rembourré et les exercices aux barres parallèles.

Il brilla moins devant la planche à rétablissements, qui demande à la fois de la force et de l'agilité. Ici les muscles d'Archibald eurent beau jeu, lorsqu'il s'agit de s'établir sur la plate-forme au moyen des avant-bras, ou d'y monter en s'y accrochant par une jambe et de s'y établir de même avec les avant-bras.

Après un essai infructueux, il allait recommencer, lorsque le professeur, dont la patience n'était pas dominante, l'écartant d'une main, lui fit la démonstration par l'exemple.

Cette fois, Jacques, dont l'amour-propre était en jeu, et qui avait suivi tous les mouvements du gymnasiarque,

s'élança résolument et parvint à exécuter le mouvement avec une certaine correction.

« Ce n'est pas encore cela, lui dit M. Keller, vous engagez trop les avant-bras. Et de même, tout à l'heure, à la corde lisse, vous êtes très mal descendu. Vous aviez trop serré les genoux, qui n'ont rien à faire, et vous teniez la tête renversée, alors qu'il faut la baisser sur la poitrine. Vous avez beaucoup à apprendre!

— Je compte sur vos bonnes leçons pour cela, monsieur.

— Très bien, répondit le maître, qui n'était pas insensible au compliment, mais il faut y mettre aussi du vôtre, et ne pas croire, parce que vous êtes leste, que vous êtes un gymnaste.

— Oh! je n'ai pas cette vanité, monsieur.

— Voyez-vous, reprit M. Keller, le défaut des élèves c'est de vouloir aller trop vite, sans avoir suffisamment décomposé les phases d'un exercice. Il n'y a pas d'à peu près en gymnastique; ce qui n'est pas parfait est mauvais. En revanche, l'élève le moins doué l'emportera toujours sur un plus agile, s'il exécute ses exercices avec une correction parfaite. Tout est là, tout est là, répéta le maître.

— Je le crois, affirma Jacques.

— Et vous avez raison! Je vous le répète, vouloir se passer des règles parce qu'on se sent leste, c'est comme si l'on voulait lire avant d'avoir appris ses lettres. Moi, je suis un partisan convaincu de la méthode classique, au moyen de mouvements réglés et d'exercices méthodiques aux appareils. Tous vos jeux libres, vos exercices de plein air, tant vantés aujourd'hui, ne valent pas des leçons de gymnastique bien conduites. »

Et comme Archibald hochait la tête :

« Oh! je sais bien que vous ne pensez pas ainsi, en Angleterre, monsieur Forbes, mais vous y viendrez, voyez-vous. Déjà, si vous êtes sincère, vous devez reconnaître ce que vous avez gagné depuis l'année dernière.

— Je le reconnais, répondit Archibald, qui tout bas glissa dans l'oreille de Jacques : « mais j'en aurais fait « tout autant en Angleterre en jouant au cricket ».

— D'abord, messieurs, reprit M. Keller, autour duquel un certain nombre d'élèves faisaient le cercle, on ne peut pas être un bon élève en classe, si l'on n'est pas un bon élève de gymnastique.

— Oh! oh! grogna Forbes.

— Vous avez bien entendu, l'autre jour, M. Grüter, le professeur de seconde, qui vous a dit la même chose en latin. Je n'entends pas cette langue, mais il m'a expliqué que cela voulait dire que, pour être savant, il faut être un bon gymnaste.

— Il vaut mieux comprendre ainsi que pas du tout! murmura Jacques à son camarade.

— Allons, messieurs, reprit le maître, l'heure s'avance, il est temps de reprendre vos vêtements.

— Au revoir, monsieur Keller, dirent les élèves.

— Au revoir, mes amis.

— Il a beau dire et beau faire, grommelait Forbes au vestiaire, la vigueur et l'adresse peuvent se développer tout aussi bien, sinon mieux, par les exercices libres que par les exercices réglés. La méthode de M. Keller peut être bonne pour préparer des rustauds à la discipline militaire : elle ne vaudra jamais les sports et les grands jeux pour développer l'initiative individuelle, le sang-froid, la justesse de coup d'œil qui sont les qualités essentielles du soldat d'élite.

PANORAMA DE ZURICH. (REPRODUIT D'APRÈS LEVER ORIGINAL DE LA PHOTOGLOB C°, ZURICH.)

— Peut-être la vérité est-elle dans la combinaison des deux systèmes, répondit Jacques conciliant. Demandons à chaque méthode ce qu'elle peut donner : le résultat ne saurait manquer d'être satisfaisant.

— D'accord. Mais ne trouvez-vous pas insupportable cette prétention des maîtres gymnastes, de ne croire qu'à leur enseignement? Comme si les Anglo-Saxons, qui n'en ont cure, ne valaient pas, en fait de force et d'adresse, tous les virtuoses du trapèze!...

— Ceux qui ont pratiqué les grands jeux, peut-être. Mais les autres?...

— Les autres ne sont pas dignes de vivre!... De simples mazettes!...

— Eh bien, c'est pour ces mazettes que la corde lisse et les barres obligatoires ont du bon. Ils apprennent au moins à dérouiller leurs muscles une ou deux fois par semaine.

— C'est vrai! Je n'avais jamais pensé à cela! Vous êtes un bon esprit, Ambert, avec votre air calme. Si vous voulez, nous dirons que les exercices réglés sont les travaux forcés des capons.

— Et pour les autres un adjuvant précieux à l'exercice libre. »

Après midi, Jacques et Archibald, devenus inséparables, partirent de bonne heure pour l'école.

Plusieurs élèves de seconde formaient groupe dans l'atrium. On parlait de la leçon de grec, qui allait avoir lieu. Porterait-elle sur le *Discours de la couronne* ou sur l'*Odyssée*?

« A quel livre en est-on? demanda Jacques.

— Nous avons commencé le sixième, répondit Benvenuto Ferrari. Vous êtes fort en grec?

— J'ai obtenu l'an dernier un second prix de version grecque : cela ne veut pas dire que je sois de première force.

— Vous trouverez peut-être quelques difficultés en commençant; M. Grüter a des idées particulières sur l'enseignement du grec, et notamment sur la prononciation.

— Oh! oui, intervint Archibald, il a un « dada », comme l'oncle Tobie... »

Et comme Jacques le regardait d'un air interrogateur :

« Cela ne vous dit rien « l'oncle Tobie »; c'est vrai, en France, vous ne connaissez guère de Sterne que le *Voyage sentimental* et vous ne lisez pas *Tristram Shandy*. Vous avez tort. C'est très amusant. »

Le jeune Ambert se disposait à demander à son camarade quelques explications supplémentaires sur l'oncle Tobie, lorsque, le professeur traversant l'atrium, les élèves marchèrent à sa suite.

Tout le monde ayant pris place, le silence s'établit :

« Messieurs, dit M. Grüter, à la dernière leçon de grec nous avons expliqué Démosthènes, nous continuerons aujourd'hui le sixième livre de l'*Odyssée*, je devrais dire la rapsodie Z. Nous en étions restés, je crois, au départ de la princesse Nausicaa pour le bain, escortée par ses servantes.

— Oui, monsieur, confirma Disler, au vers 85; je l'ai marqué.

— Eh bien, lisez la première phrase, Disler. »

Au cinquième vers, le professeur l'arrêta.

« Expliquez, maintenant. »

Disler traduisit : « Quand elles furent arrivées au cours superbe du fleuve où étaient des lavoirs, ne manquant pas d'eau de l'année, une eau limpide et abondante, elles dételèrent d'abord les mules du char...

— Je vous ferai remarquer, interrompit M. Grüter, l'exactitude géographique de l'auteur de l'*Odyssée*. Nul doute qu'il ne connût l'île des Phéaciens que l'on a crue longtemps fabuleuse, mais que l'on a depuis identifiée avec l'île de Corfou, l'ancienne Corcyre. Le témoignage de Thucydide confirmerait déjà cette hypothèse, si de savants voyageurs n'avaient, en ces dernières années, tracé une carte de la Phéacie homérique, qui concorde avec tous les détails que vous avez sous les yeux. Le fleuve-dieu que vous avez vu Odysseus se concilier par ses prières, celui-là même où Nausicaa vient laver ses tuniques, c'est ce cours d'eau qui ne tarit point et qu'on retrouve près de Potamo — nom significatif — non loin du cap Séderi, où aborda le roi d'Ithaque, et à une assez grande distance de l'emplacement présumé du palais d'Alcinoüs pour que les jeunes filles se fissent conduire dans un char. Continuez, Disler... »

Lorsque l'élève préféré du maître eut terminé le paragraphe, Jacques fut appelé. Il commença de lire le texte où son camarade s'était arrêté.

La phrase se terminait par le mot ὕδωρ.

« Pourquoi prononcez-vous *udor?* demanda M. Grüter.

— Parce qu'on nous fait prononcer ainsi au lycée.

— Ah! alors pourquoi ne dites-vous pas que vous êtes allé ce matin prendre une leçon de *jumnastique*? »

Jacques ne trouva rien à répondre à cette question quelque peu ironique.

« Je voudrais vous faire comprendre, poursuivit le maître, quelle inconséquence il y a à donner le son de l'*u* à l'*upsilon* grec. Est-ce que, dans votre propre langue, vous ne remplacez pas cette lettre par *y?* Vous dites *Odyssée* et

non *odussée*, *hydre*, *hydrophobie*, encore que les chiens enragés soient loin de craindre l'eau.

— C'est un usage, répondit l'élève de Condorcet.

— Sans doute, mais un usage déplorable, et contre lequel on devrait avoir l'énergie de réagir. Il n'y a aucun doute que les Grecs prononçaient l'*upsilon* comme un i, un i long, si vous voulez, et la preuve en est que les Hellènes modernes ont conservé cette tradition, qui s'est également perpétuée dans tous les mots français où l'étymologie fait entrer cette lettre : *Cycle*, *Érymanthe*, *polythéisme*, etc. C'est une observation que je ne manque jamais de faire à mes nouveaux élèves. Peut-être, à force d'enfoncer ce clou, finira-t-il par pénétrer... Poursuivez... »

Quand Jacques fut arrivé au passage où les suivantes de Nausicaa, ayant ôté leurs voiles, jouent à la balle, le professeur l'arrêta de nouveau.

« Pourquoi traduisez-vous *sphairè* par balle et non par le mot *paume*, que j'ai trouvé dans une traduction française?

— Parce que ce mot m'a paru le plus convenable.

— En effet, vous avez eu raison, mais vous ne savez pas pourquoi. Eh bien, c'est parce que le mot *paume* a pour origine la paume de la main, avec laquelle on renvoyait la balle avant qu'on se servît de raquettes ou de tambours; et cela est si vrai, qu'un peu plus loin vous voyez la balle lancée par Nausicaa s'égarer et tomber dans l'eau, et c'est encore du mot *sphairè* que se sert l'auteur. On ne doit donc pas traduire par paume, qui ne veut pas dire balle et indique un mode particulier de lancement. Je prendrai texte de cette interruption, continua M. Grüter, pour vous faire remarquer combien les enfants sont conservateurs. La

plupart des jeux auxquels se livraient les petits Grecs sont encore en usage chez les peuples modernes.

— Le jeu de l'oie? insinua Jacques.

— Oh! fit le maître en souriant, il est douteux qu'il soit renouvelé des Grecs. Mais il y en a bien d'autres. Si vous étiez des petites filles, je vous parlerais des exquises poupées de terre cuite trouvées dans les tombeaux d'enfants à Thespies et à Tanagra; ce qui prouve que les Béotiens n'étaient pas aussi lourds que le prétendaient les Athéniens. Jalousie de voisins... Mais il y a les *osselets*, dont parlent les fables ésopiques. Les Grecs jouaient au *palet*, témoin le trépas fatal du jeune ami d'Apollon. Ils jouaient aux *dés*, dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Parfois les enfants grecs bandaient les yeux de l'un d'eux qui cherchait alors à saisir un de ses camarades. Ils appelaient ce jeu *apodidrasconda*, dispersion, action de se sauver en courant. C'est ce que les Français appellent le jeu de *Colin-Maillard*.

« Ils avaient aussi une foule de jeux comme les petites maisons, les animaux, les minuscules chariots, tels que Dyonisios, le tyran de Syracuse, s'amusait à en fabriquer dans ses moments de loisir. Il est fâcheux qu'il n'ait pas consacré uniquement à cette innocente distraction ses heures de liberté. Quant à la *balle*, dont nous parlions à propos de la partie organisée par Nausicaa avec ses suivantes, c'était un jeu très en honneur chez les Grecs de tout âge. Mais ils n'en étaient pas les inventeurs, car on a trouvé dans un tombeau égyptien, contemporain de la XII[e] dynastie, — c'est-à-dire plus de deux mille ans avant notre ère — une balle de peau comme les nôtres, en assez mauvais état, mais encore bourrée de sciure de bois...

Vous voyez que les enfants de l'Hellade n'avaient rien à vous envier sous ce rapport.

— Ils avaient même un avantage sur nous, remarqua Benvenuto Ferrari, c'est de ne pas être obligés d'apprendre le grec!

— Voilà bien l'affirmation d'un jeune étourdi, Ferrari. Pensez-vous qu'un poète sublime comme Pindare, qu'un prosateur accompli tel qu'Isocrate, aient reçu au berceau le don d'écrire des chefs-d'œuvre? Ils ne l'avaient acquis qu'au prix de longues et patientes études, de même qu'il vous faudrait beaucoup travailler pour égaler, si vous aviez leur génie, les grands écrivains de votre nation. »

Benvenuto baissa la tête sous cette petite mercuriale.

Ce fut au tour de Spartacus Livart d'expliquer un passage de l'*Odyssée*, et, lorsqu'il fut arrivé à l'endroit où le sage Ulysse se trouve fort embarrassé de sa nudité, M. Grüter, à propos du mot γυμνός, étymologie du mot gymnase et qui veut dire nu, se lança dans une longue digression sur les trois gymnastiques enseignées chez les Grecs : la gymnastique athlétique, la gymnastique médicale et la gymnastique militaire.

Et, le mot *jeu* paraissant être le thème de la journée, il passa par extension aux jeux gymniques d'Olympie, aux jeux isthmiques, séculaires, et aux vases peints qui étaient la récompense des vainqueurs et retraçaient le plus souvent quelque scène de ces jeux célèbres.

« C'est à vous ôter l'envie de jouer, dit en sortant Archibald, toujours hostile au système d'Herbart. Je trouve que c'est tourner trop longtemps autour d'une idée.

— Il a dit cependant des choses fort intéressantes, fit observer Jacques.

— Je ne le conteste pas. C'est à la méthode que je m'en prends et non au professeur... Allons-nous jusqu'au lac?

— Prendre un bain?

— Non, il est trop tard, mais, un autre jour, si vous voulez. Je vous ferai boire un coup.

— C'est ce que nous verrons! »

CHAPITRE VII

LE CHORAL SCOLAIRE

Le jeudi suivant, Jacques et Archibald avaient résolu d'aller retrouver Spartacus dans son ermitage et d'utiliser les engins perfectionnés du jeune Anglais pour pêcher dans la Limmat.

La veille, Jacques avait pris sa première leçon de chant avec toutes les autres classes du Gymnase, grands et petits. Le Parisien avait eu un maître de piano, mais ses leçons, très espacées en raison de ses études au lycée, lui avaient peu profité, et, lecteur médiocre, il déchiffrait péniblement. Aussi fut-il surpris, et un peu humilié, de voir des petits garçons de dix à douze ans lire à livre ouvert leur partie.

Toutes les classes réunies formaient un choral, sous la direction du professeur, M. Max Ackermann. C'était un musicien consommé, apportant dans l'exercice de son art ou, pour mieux dire, de son apostolat toute la passion que mettent les artistes de race allemande à ce qui touche à la musique.

Il recommençait son cours et l'avait fait précéder de quelques considérations générales qui parurent nouvelles à Jacques et l'intéressèrent.

« Sans vouloir faire de vous des chanteurs de profession, avait dit le maître, je crois qu'il est bon de vous donner des notions élémentaires sur la façon de conduire l'organe dont la nature vous a doués et qu'on appelle le larynx.

« On apprend à jouer des instruments à vent ou à cordes, et le premier soin du professeur est d'enseigner à ses élèves comment on en tire des sons agréables; pourquoi n'en serait-il pas de même de la voix?

« Lors même que cet art ne serait pour vous qu'une simple distraction, il n'en serait pas moins utile de vous apprendre *à jouer* de votre voix. On pardonne à un virtuose du pavé d'écorcher nos oreilles pour gagner les quelques sous qui le feront subsister; mais je ne vois pas pourquoi on aurait la même indulgence pour les chanteurs amateurs que rien n'oblige à nous assourdir.

« D'ailleurs, messieurs, dans notre pays où les exercices militaires, et singulièrement la marche en troupe, sont enseignés de bonne heure aux jeunes gens, on a dû vous dire combien il est favorable à la marche de rythmer sa respiration; or, le chant est le meilleur des exercices respiratoires.

« C'est donc par l'émission du son vocal que doivent commencer les leçons que je suis chargé de vous donner. Bien respirer, bien articuler, telles sont les bases de l'art du chant, soit individuel, soit en chœur.

« Ceux de vous qui ont passé la frontière d'Allemagne ont pu rencontrer des soldats en troupe et les entendre accompagner leur marche de chœurs souvent très bien exécutés et qui la facilitent. Il vous sera facile, si vous le voulez, de suivre leur exemple. »

Après avoir montré à ses élèves une sorte de *schéma* des

voies respiratoires, dessiné sur un tableau noir, M. Ackermann expliqua la nécessité de choisir, pour émettre un son vocal, la respiration « abdominale », respiration qui s'effectue naturellement dans la position couchée, et qui a l'avantage de ne pas fatiguer le chanteur. En effet, c'est à la base des poumons, dans leur partie la plus ample, que la provision d'air recueillie par l'inspiration est la plus considérable, tandis que la respiration « claviculaire » oblige à hausser les épaules et ne fournit qu'une quantité d'air insuffisante. Il faut la renouveler plus souvent, d'où fatigue pour celui qui chante.

Le professeur s'étendit ensuite sur la position verticale, qui est la plus favorable au chanteur, et sur la nécessité de redoubler certaines consonnes pour donner plus d'énergie à l'articulation, et faciliter le rythme.

Ensuite on passa au solfège.

Dans les écoles suisses, on ignore les solfèges à changements de clef, utiles seulement aux compositeurs ; on étudie généralement la clef de *sol*, qui est la clef naturelle des enfants et des jeunes gens; exceptionnellement la clef de *fa*, pour ceux des élèves dont la voix a mué et qui peuvent être classés dans les basses.

A propos de la mue, cette maladie, ou plus proprement cette transformation de la voix, qui s'opère chez l'homme vers la fin de l'adolescence, M. Ackermann recommanda à son jeune auditoire de s'abstenir de chanter durant la période critique.

Il fit même remarquer cette curieuse particularité, que les jeunes gens dont la voix devient rauque et grave pendant la mue sont généralement doués ensuite d'une voix élevée, tandis que ceux dont la voix est grêle et aiguë

durant cette même période auront probablement une voix de basse ou de baryton.

Quand ce fut au tour de Jacques de solfier sur le livre, il se trouva fort embarrassé, n'ayant pas l'habitude de prendre l'intonation. Comme il paraissait chagrin de son ignorance :

— Lisez beaucoup de musique à haute voix, lui conseilla le professeur, et, dans quelques semaines, vous déchiffrerez aussi facilement que vos camarades.

— A quoi me servent les leçons de chant? lui confia en sortant Archibald ; j'ai la voix fausse, et j'ai beau me servir du diapason, j'attaque toujours à côté de la note.

— Vous devriez vous faire dispenser.

— J'y ai pensé, mais cela m'amuse d'entendre chanter les autres. J'en suis quitte pour feindre d'émettre des sons, lorsque je fais ma partie, et M. Ackermann a l'obligeance de ne pas s'en apercevoir.

— Il paraît pourtant s'occuper beaucoup de ses élèves.

— Oui, c'est vrai, mais il a compris qu'avec moi il n'y avait rien à espérer.

Le lendemain, donc, Jacques et Archibald partaient, chargés de cannes à pêche, de lignes, d'épuisettes, de boîtes remplies d'appât et d'un panier destiné à rapporter le poisson que l'on avait promis à Mme Schmid, et dont la capture était d'ailleurs problématique.

Spartacus les attendait dans son gourbi. Ils le trouvèrent occupé à empiler des hameçons sur des crins blancs qu'il était allé arracher à la queue d'un cheval, au vert dans une prairie voisine.

Au fond d'un pot de terre, à côté de lui, grouillait une

provision de vers de terre et d'insectes, recueillis en vue de la pêche projetée.

Archibald dut donner à Jacques, très novice à ce sport, quelques notions indispensables sur la façon de monter sa ligne, d'y accrocher un hameçon de Limerick, un flotteur, fait d'une tige de plume, et le menu plomb nécessaire pour que le crin plonge perpendiculairement.

Il fallut ensuite choisir un endroit favorable.

On convint que Jacques, trop peu expérimenté pour pêcher la truite, se tiendrait vers la partie de l'anse où le courant moins rapide pouvait lui faire espérer de prendre quelques chevesnes, voire, si le sort le favorisait, une carpe ou un barbillon, parmi les remous que faisait la rivière.

Spartacus devait se tenir assez près de lui pour l'assister au besoin, pendant que l'Anglais, armé de sa longue canne de rotin japonais, marcherait le long de la berge, là où le cours de l'eau devient plus rapide, lançant à la truite rusée l'appât d'une mouche artificielle.

La place de Jacques était heureusement choisie : un chêne gigantesque, dont la croissance avait été favorisée par l'humidité du sol, l'abriterait contre le soleil, et le lit de la rivière, profonde au plus de trois mètres, était là à peu près plan, avec un fond de sable.

Tandis que Forbes l'initiait à la manière de *ferrer* d'un mouvement sec du poignet, lorsqu'il verrait son flotteur s'agiter d'une façon anormale, et lui enseignait à accrocher l'appât à l'hameçon, il considérait du coin de l'œil Spartacus faisant ses préparatifs.

« Regardez donc Livart, » dit-il tout bas à Jacques en lui touchant l'épaule.

L'attitude du Martiniquois était en effet assez étrange.

Penché vers l'eau qui fuyait à ses pieds, il psalmodiait à demi-voix, et dans une langue inconnue des deux amis, une bizarre mélopée, qui paraissait être une incantation aux muets habitants de la Limmat.

Fut-ce son mystérieux procédé, ou les pelotes de terre grasse bourrées de lombrics qu'il jeta en amont de sa ligne?... Toujours est-il qu'avant peu de temps, alors que ses camarades n'avaient encore fait aucune prise, il avait déjà tiré de l'eau plusieurs poissons qu'il jetait derrière lui, les laissant frétiller sur l'herbe.

— Qu'est-ce que vous leur chantez donc aux poissons, lui demanda Archibald, que vous les prenez si facilement?

— Oh! rien, répondit Spartacus avec un peu d'embarras, c'est une habitude que j'ai, de chantonner en pêchant, quand je suis seul... »

Le jeune Anglais se contenta de cette réponse. Il allait s'éloigner pour continuer sa pêche, lorsque Jacques l'appela d'une voix que l'émotion faisait trembler.

— Archibald! Archibald! Je crois que j'en ai un!...

— Eh bien, amenez-le.

— Mais comment?

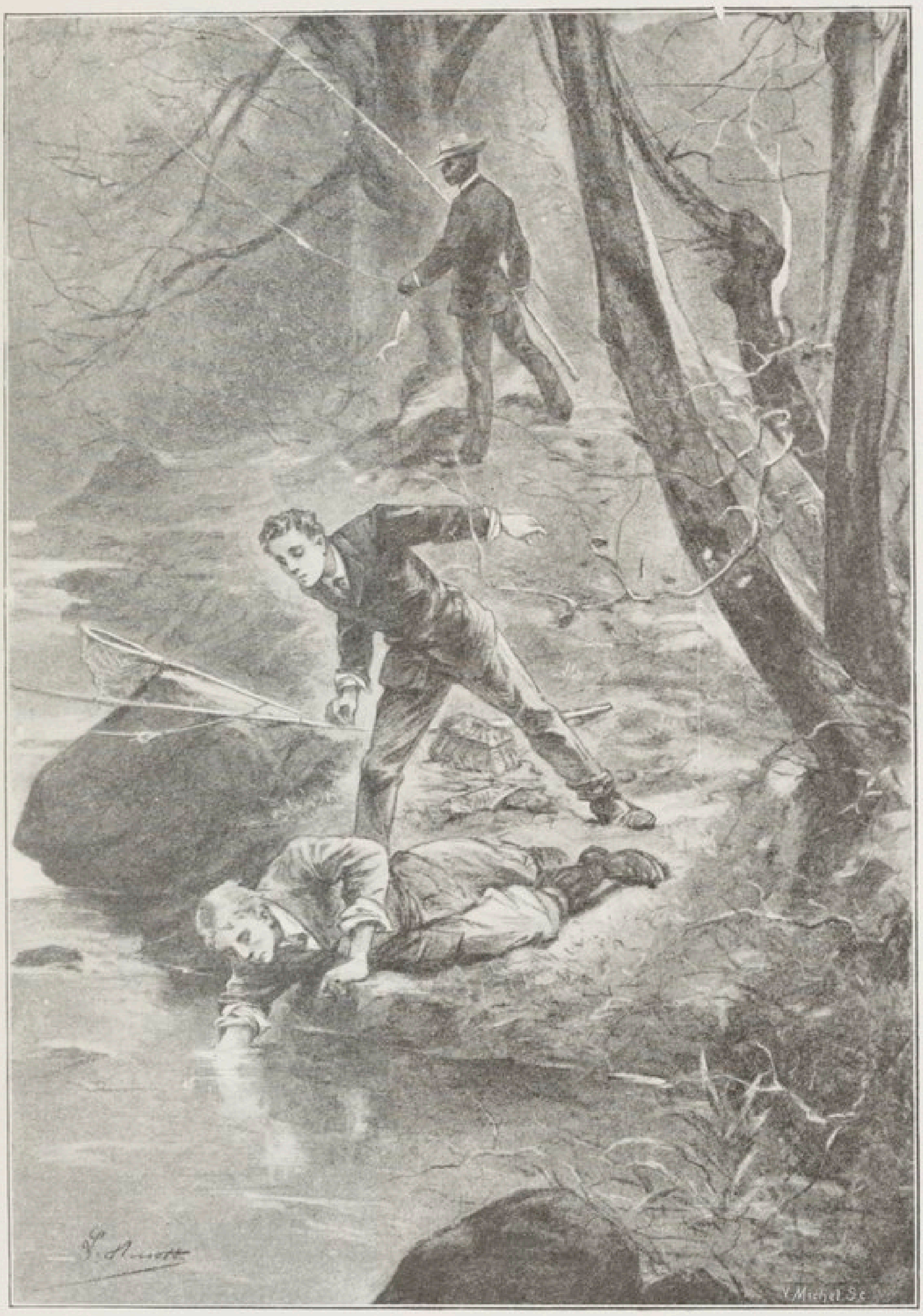
— Avez-vous ferré, comme je vous ai montré?

— Je pense bien que oui.

— Alors ramenez lentement votre canne à la perpendiculaire, de façon à sortir seulement la tête de votre poisson.

Jacques exécuta assez adroitement la manœuvre indiquée.

— C'est cela; oh! oh! pour votre début, vous avez pris une jolie pièce!... Amenez-le à vous doucement, de façon à le noyer dans l'air!... C'est parfait... Attendez : je vais tendre l'épuisette, au cas où, une fois hors de l'eau, il



LE LYCÉEN VIT BRILLER DES ÉCAILLES. (PAGE 100.)

casserait votre ligne!... Sortez-le, maintenant, en relevant votre canne et ramenant à vous... Très bien... c'est un barbillon!... Il pèse au moins une livre anglaise... »

Tout en disant ces mots, Archibald avait passé le filet de l'épuisette sous la capture de Jacques et l'aidait à la ramener à terre.

« C'est rare d'en prendre d'aussi gros! dit Livart en s'approchant du Parisien, rouge de plaisir.

— Ambert, ajouta Forbes en riant, vous avez sauvé l'honneur du pavillon; car, si nous n'avons pour dîner que les truites que je pêcherai...

— Descendez un peu plus bas, conseilla le Martiniquois, il y a des herbes où, à cette heure, elles s'abritent du soleil.

— En ce cas, répondit l'Anglais très sérieusement, je les prendrai à la main, si Spartacus veut bien leur chanter sa bamboula... »

Mais le nègre, feignant de ne pas entendre, s'était remis à pêcher, pendant que Jacques accrochait un nouvel appât à l'hameçon retiré des lèvres du barbillon, reposant maintenant dans le panier sur un lit d'herbes fraîches.

La pêche se poursuivit sans trop de succès pour Jacques, qui prit encore un chevesne et une perche goujonneuse, tandis que le Martiniquois, plus habile, avait déjà plusieurs poissons de moyenne grandeur.

En se retournant, le jeune Parisien s'aperçut que l'Anglais avait déposé sa canne à pêche au pied du chêne.

« Est-ce que réellement il va prendre des truites à la main? » se demanda-t-il très intrigué.

Se levant alors sans bruit, il se dirigea du côté vers lequel Archibald s'était porté.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS
75005

De loin, il l'aperçut à plat ventre, penché sur la rivière, et en apparence immobile.

Une de ses mains trempait dans l'eau; de l'autre, il fit signe à Jacques de se tenir coi.

Celui-ci avançait à pas de loup.

« Regardez et taisez-vous, » lui dit tout bas Archibald quand il fut près de lui.

A travers les herbes qui couvraient la surface de l'eau, le lycéen vit briller des écailles.

Le poisson était immobile, endormi sans doute, ou alangui par la chaleur. D'un mouvement lent et continu, la main ouverte de Forbes se glissait un peu plus bas.

Brusquement, il la retira de l'eau, serrant une truite qui se tordait sous son étreinte; il la prit alors par les ouïes et la montra à son camarade, qui, aux taches qui parsemaient sa robe d'un vert doré, reconnut la truite, chère aux gourmets.

« A la main, à la main, mon cher! répétait Forbes en sautant sur un pied. C'est ainsi qu'on les prend dans le comté d'York!... »

A la vue de cette capture, Spartacus plongea ses gros yeux noirs dans ceux de l'Anglais, comme s'il eût craint que son camarade possédât, lui aussi, quelque secret pour s'emparer des plus beaux poissons.

Il ne put s'empêcher de le complimenter sur son adresse.

« Ce n'est que de la patience, répondit modestement Archibald.

— Pour le coup, s'écria Jacques, Mme Schmid n'osera plus se moquer de nous; comment mangerons-nous cette truite?... Que je suis bête! Sauce genevoise; c'est tout ndiqué, en Suisse.

— Oh! répliqua Forbes, il n'est pas sûr qu'on sache la faire dans la canton de Zurich. »

Après cet événement, la pêche ne présenta plus aucun fait remarquable, et, le soleil s'abaissant sur l'horizon, Jacques opina pour le retour.

Chemin faisant, on reparla des singulières pratiques de Spartacus, qui avait évité de s'expliquer sur ce point.

« Avez-vous vu? demanda Jacques, cette bague d'argent qu'il porte à la main droite et qui figure assez grossièrement un serpent se mordant la queue?

— Oui, je l'ai remarquée.

— J'ai lu, dans un journal de voyages, que le culte du serpent, d'origine africaine, subsiste encore parmi les noirs de la Martinique et des autres Antilles. Il ne serait pas impossible que, par atavisme, notre ami Spartacus partageât ces superstitions, même qu'il fût un prêtre de ce culte secret...

— Croyez-vous?

— Je n'en serais pas étonné. Tout en s'initiant à la science des civilisés, vous voyez qu'il se tient à l'écart, vivant presque en sauvage, nourrissant l'ardent désir de retourner au milieu de ses congénères. Jusqu'à son intention d'entreprendre des études médicales, qui indiquerait chez lui une préoccupation de faire le thérapeute, comme les prêtres ou sorciers nègres, mais avec la science en plus.

« Notre ami doit avoir des ambitions cachées!

— Cela se pourrait, répondit Archibald pensif; il faudra que j'en aie le cœur net.

— Oh! mon cher, objecta Jacques, vous n'allez pas, je suppose, soumettre Spartacus à une sorte d'inquisition?

C'est un excellent camarade, et, pour quelques étrangetés, cela me semblerait excessif!... »

— Oui, mais vous avez éveillé ma curiosité, et je n'aime pas rester dans le doute. Tout mystère m'attire.

— Je le veux; c'est tout de même dépasser les droits de l'amitié que de nous immiscer dans les pensées intimes de ce brave garçon. Il est bien libre de ses opinions et de ses croyances!... »

Archibald ne répondit que par une sorte de grognement qui pouvait s'interpréter de n'importe quelle façon.

On approchait de la Freiestrasse, et Jacques, qui portait le panier, en soulevait de temps en temps le couvercle pour s'assurer que le barbillon et la truite, qui reposaient côte à côte, ne s'étaient pas échappés de leur prison d'osier.

Mme Schmid les avait vus venir du seuil de sa porte.

Par plaisanterie, les deux écoliers avaient pris un air contrit qui devait faire préjuger de leur insuccès; la bonne dame en fut dupe.

« Vous n'avez rien pris, n'est-ce pas? dit-elle d'un ton de commisération; vous serez plus heureux une autre fois! Par bonheur, ajouta-t-elle avec un soupçon de malice, je n'ai pas compté sur vous pour le dîner.

— Vous avez eu tort, madame Schmid, répondit victorieusement Jacques, en ouvrant tout à coup son panier.

— *Jesus! mein Gott!* s'écria l'hôtesse émerveillée, une truite, un barbillon!

— C'est Archibald qui a pris la truite!

— Et Jacques le barbillon! ajouta Forbes.

— Vous n'allez pas manger deux poissons ce soir? interrogea Mme Schmid. Voici ce que je propose : je vais vous

faire, à dîner, la truite à la mode de mon pays, grillée à la crème, et mettre le barbillon dans le court-bouillon, pour votre déjeuner de demain.

— Adopté, répondit Jacques, avec la gravité d'un sénateur de Tibère.

— A l'unanimité, » ajouta l'Anglais parlementaire.

Puis, se retournant vers Jacques :

« Que faisons-nous ce soir? Allons-nous au concert pour finir la journée?

— Je croyais que vous n'aimiez pas la musique.

— Au contraire, je l'adore, comme tous les Anglais; malheureusement, j'ai l'oreille fausse.

— N'oubliez pas, reprit Jacques, que nous sommes invités pour dimanche à assister à la fameuse conférence pédagogique qui doit avoir lieu chez M. Muller.

— Cela vous intéresse? demanda Forbes avec une moue significative.

— Mais oui. Il se dira certainement des choses dont nous pourrons profiter; et, dans tous les cas, ce sera pour moi une excellente leçon d'allemand.

— Alors je vous accompagnerai. Seulement, si la conférence tourne en longueur, ajouta l'Anglais qui avait son idée, je vous demanderai la permission d'aller voir du côté de la Limmat, si je ne trouve pas quelque personne de la famille de ma truite.

— A votre aise, pêcheur endurci, » répondit Jacques en riant.

CHAPITRE VIII

LA CACHETTE DE SPARTACUS

Le dimanche qui suivit, Jacques expédia rapidement son petit déjeuner pour remonter ensuite dans sa chambre.

« Vous voici bien pressé! lui dit Archibald, il n'est pas l'heure de nous rendre à Gisikon.

— C'est que j'ai reçu une lettre de ma sœur, et, comme je ne lui ai pas encore écrit, je ne veux pas mettre de retard à lui répondre.

— Vous êtes heureux de n'avoir qu'une sœur; j'en ai trois, moi, et si vous saviez quelle correspondance! jamais moins de quatre pages, sans compter les lignes en travers! Tout cela, pour m'apprendre que Dora a confectionné un pudding, ou d'autres nouvelles de cette importance. C'est égal, cela fait toujours plaisir.

— Je ne serai pas longtemps, affirma Jacques.

— Prenez votre temps : j'ai à visiter mes lignes.

— Ne viendrez-vous pas à la conférence?

— Je ne crois pas; la Limmat m'attire. »

Sur ces derniers mots, le jeune lycéen monta lestement l'escalier qui conduisait à sa chambre et alla s'asseoir de-

vant la table où il avait préparé ce qui lui était nécessaire pour écrire la lettre suivante :

Zurich, dimanche.

« Chère grande sœur,

« Tu me dis que tu vas à la montagne puisqu'elle ne veut pas venir à toi. Je reconnais mon tort, encore que je puisse plaider les circonstances atténuantes. Mais comme on voit bien que le prophète habitait un pays plat, pour se faire une idée si fausse de la stabilité des montagnes!

« Tu me fais remarquer qu'étant mon aînée, ce n'était pas à toi d'écrire la première; je parie bien que, dans quelques années, tu ne te prévaudras pas si haut de ce droit d'aînesse.

« Quoi qu'il en soit, je m'exécute, et c'est avec plaisir, ma grande, que je vais causer avec toi; mais ce que je sais le moins, c'est mon commencement, j'ai tant de choses à te dire, à te demander!

« Notre père a dû te conter l'impression que m'a causée Zurich. Elle a été tout de suite favorable. Si heureusement assise à l'issue du lac, en vue de ces sommets neigeux dont les pentes sont couvertes de verdure, la ville, pleine d'animation, même en dehors de la saison des touristes, est excessivement riante et les aspects y sont variés.

« La population en est active et bienveillante, plutôt gaie; et en dehors du monde spécial qui a pour principale occupation d'exploiter plus ou moins l'étranger, pendant un trimestre, je puis t'assurer qu'il en est un autre, vivant de la vie normale, dont le caractère franc et cordial attire la sympathie des nouveaux venus tels que moi.

« Te parlerai-je de mon intérieur? Il est certes moins

élégant que le vôtre, mais ma chambre d'étudiant est d'une propreté hollandaise, et, de ma fenêtre, je jouis d'un panorama superbe sur la ville et les montagnes ; l'air très vif a développé mon appétit, et je crois, sur ma parole, que j'engraisse.

« Tout le temps qui n'est pas employé à faire mes devoirs ou à suivre les classes, je l'emploie en promenades ou à prendre les distractions que peut offrir le pays, et je suis loin de les avoir épuisées.

« J'ai pour compagnons quelques élèves du Gymnase, dont un nègre, beaucoup plus âgé que nous, mais excellent garçon, et un jeune Anglais, Archibald Forbes, comme moi pensionnaire du ménage Schmid, et dont le premier abord assez froid s'est rapidement changé en une amicale camaraderie.

« C'est ainsi qu'il m'a initié aux arcanes de la pêche à la ligne, un sport un peu déprisé chez nous, mais très pratiqué en Angleterre, et qui a ses charmes lorsqu'on est initié. Pour mes débuts, j'ai pris un gros barbillon, et, par l'émotion que m'a causée cette capture, j'ai compris que la pêche ait ses fervents.

« Le détail de mes études t'intéresserait peu, et père a dû, dès son retour, vous faire part des particularités de la méthode suisse d'enseignement, qui astreint nos maîtres à marcher sur les traces de Pic de la Mirandole. Et même ce fameux Pic serait-il sans doute assez embarrassé aujourd'hui pour parler pertinemment de tout notre programme.

« Nous avons des professeurs spéciaux pour la physique, l'arithmétique, la gymnastique et la musique : chacun d'eux est un type. Ils ont un point commun, c'est de placer modestement l'art qu'ils enseignent au-dessus de

tous les autres; cela se comprend, ils n'ont approfondi que celui-là. Au demeurant les meilleurs gens du monde et faisant de bons élèves.

« Lorsque tu me reverras, je serai capable d'exécuter un rétablissement comme un professionnel et je lirai la musique à livre ouvert. Il y a à la classe de chant des gamins de onze à douze ans qui sont des musiciens accomplis; cela m'a un peu humilié.

« Et toi, es-tu venue à bout de la *Sonate pathétique* qui t'a valu tant de reproches de Mlle Estève?

« On aime beaucoup la musique à Zurich; papa a dû te dire qu'on en faisait d'excellente à la Tonhalle, bien que nous fussions très fatigués ce soir-là. Je dormais debout. J'y suis retourné et j'ai été très content de l'orchestre. On exécute beaucoup le Wagner et le Schumann. C'est une musique à laquelle il faut s'habituer pour y trouver des charmes.

« Je n'ai naturellement fait encore que des promenades, mais aucune ascension — ce n'est pas la saison à cause des avalanches — sauf celle de l'Uetliberg, la montagne qui domine Zurich au sud-ouest, et où l'on monte d'abord en tramway; on arrive au sommet en funiculaire; il en coûte quatre francs, aller et retour. Je ne les ai pas regrettés. Après avoir traversé la ligne de Zurich à Coire, on longe la Sihl, un affluent de la Limmat, puis on s'élève sur la pente boisée de la montagne jusqu'à la station Uetliberg.

« Là tout le monde descend, et l'on gravit à pied, pendant dix minutes environ, un sentier qui mène au point culminant.

« De ce point, la vue est admirable. On n'est pourtant qu'à environ quatre cent soixante mètres au-dessus du lac,

une fois et demie la hauteur de la tour Eiffel. Mais quel panorama ! J'aurais voulu que vous fussiez tous à côté de moi pour jouir du coup d'œil des Alpes : le Rigi — ne t'offense pas si je ne mets pas d'*h* après le *g*, ce n'est pas l'usage ici, — puis le Pilate, avec ses trois sommets, plus hauts que le Rigi, tous deux couverts de neige.

« Le Pilate sert de baromètre à Zurich. Lorsque son faîte est environné de nuages, c'est signe de beau temps ; d'où le proverbe :

Quand Pilate aura mis son chapeau
Le temps sera serein et beau.

« La vérité est qu'il était coiffé ce jour-là et que nous avons joui d'un temps superbe.

« Pendant que nous prenions un verre d'excellente bière au restaurant de l'Uto-Kulm, un Zuricois nous a raconté une légende assez embrouillée, d'après laquelle Ponce-Pilate serait enseveli sous la montagne qui porte son nom. Nous avons déjà, tu t'en souviens, visité son tombeau à Vienne : cela lui fait deux sépultures, une en Suisse, une en Dauphiné ; c'est pour les pauvres gens qui n'en ont pas. Comme je sais que tu es une fervente de la botanique, j'ai cueilli à ton intention, et j'insère dans ma lettre, une brindille de *gentiana purpurea*. Suis-je assez calé !

« Mais je bavarde et je vais finir par t'ennuyer. Je ressemble au tambourinaire de Cassis : il faut un sou pour le mettre en train, il en faut dix pour le faire taire. D'ailleurs le régent du Parnasse nous apprend que qui ne sut se borner ne sut jamais écrire. Soyons classique. Il me reste assez de place pour t'embrasser et pour te prier de distribuer de bons baisers à nos chers parents. Ne me tiens pas

rigueur, ma grande, et réponds vite à ton cadet qui t'aime.

JACQUES AMBERT. »

Sa lettre terminée, Jacques tomba dans une sorte de rêverie. Son imagination le transportait rue Tholozé, dans ce milieu familial si tendre, qui lui manquait, et ses yeux commençaient à s'humecter, lorsqu'il entendit la voix d'Archibald qui l'appelait d'en bas.

Rapidement il s'essuya les yeux, inséra sans la relire sa lettre dans l'enveloppe et descendit à la salle où était déjà son camarade.

« Eh bien! lui dit celui-ci, j'espère que Mademoiselle votre sœur ne se plaindra pas, si vous avez passé tout ce temps à lui écrire!... Le déjeuner refroidit et Mme Schmid s'impatiente.

— Oh! pas précisément, s'écria l'excellente femme, mais la viande grillée ne doit pas attendre!

— Comme Louis XIV, répliqua Jacques, en reprenant sa bonne humeur.

— Et cependant, fit observer l'hôtesse, les rois peuvent bien perdre un quart d'heure, ils n'ont rien à faire. M. Schmid non plus n'aime pas attendre, mais le cher homme a son service qui le réclame; il est à l'heure, comme vous, Messieurs, quand vous vous mettez à courir pour vous rendre au Gymnase. »

Jacques aurait pu entamer avec Mme Schmid une discussion fort intéressante sur les devoirs multiples des chefs d'État; mais les grillades de l'hôtesse exhalaient une odeur appétissante, et Archibald lui donnait l'exemple en dévorant, avec une vélocité toute britannique, le contenu de son assiette; aussi ne crut-il pas opportun de combattre les préjugés de l'honnête Fribourgeoise.

Le jeune Anglais accompagna Jacques jusqu'à l'école de M. Muller. Plusieurs instituteurs s'y trouvaient déjà, précédant de quelques minutes l'arrivée de M. Heinrich Grüter.

— Je ne vois pas Spartacus, remarqua Jacques.

— Si j'allais le chercher? proposa Forbes.

— Oh! il est assez grand pour venir tout seul.

— Je suis sûr qu'il oublie l'heure à charmer les poissons de la Limmat. D'ailleurs cet attirail de pêche me gêne et je vais le déposer dans son gourbi. »

Prévenant la réponse de son camarade, Archibald s'élança dehors. Mais, au lieu de suivre la ligne droite pour se rendre à la hutte du Martiniquois, il décrivit une courbe, qui le conduisit jusqu'au gros chêne, derrière lequel, en se dissimulant, il pouvait voir tout ce qui se passait chez Spartacus.

Le jeune nègre était assis à l'entrée de son ermitage, sur un siège rustique, confectionné par lui-même. Il paraissait songeur, regardant couler la Limmat.

« Je gage, se dit Archibald, que sa pensée voyage loin de Zurich. C'est un nostalgique : il rêve à ses cocotiers! »

Effectivement, Spartacus Livart était loin de penser à la conférence pédagogique à laquelle il avait promis de se rendre. Celui qui l'épiait le vit bientôt se lever, et, lentement, hausser les bras. Ses lèvres qui s'agitaient semblaient indiquer qu'il marmottait des paroles qui ne venaient pas jusqu'au spectateur. Puis, il fit plusieurs fois le tour de son gourbi, jetant à droite et à gauche des regards inquisiteurs, comme s'il eût craint d'être surpris en flagrant délit de mystérieuse pratique.

Sept fois il décrivit autour de sa cabane un cercle qui

allait toujours se rétrécissant. Enfin il entra et ressortit tenant une bêche à la main, ses yeux sondèrent encore les environs de sa demeure, et alors, se croyant bien seul, il se mit à bêcher la terre, s'arrêtant parfois pour s'essuyer le front avec un de ces mouchoirs à carreaux, en usage dans les colonies, qui faisaient la joie de ses condisciples.

Lorsqu'il eut creusé le sol assez profondément, Archibald le vit s'agenouiller au bord du trou sur lequel il se pencha à trois reprises avec des gestes bizarres, et dont il finit par retirer un coffret de bois cerclé de fer.

Très intéressé par ce qu'il voyait, Forbes ne perdait pas un de ces mouvements.

Le Martiniquois parut chercher dans la poche de son gilet. C'était une clef avec laquelle il ouvrit la cassette, devant laquelle il resta quelques instants en contemplation. Ensuite, après des mouvements dont Archibald ne comprit pas la signification, il y plongea les deux mains et en retira des boules, qui, à la distance, semblaient de terre glaise et qu'il avait l'air de compter. Il en plaça une dans sa poche, referma le coffret avec les mêmes simagrées, le replaça dans le trou qu'il combla avec soin et sur lequel il jeta du sable et des cailloux, de façon à ce qu'on ne pût voir que la terre avait été remuée.

Cette opération avait occupé un certain temps. Sans doute Spartacus en eut conscience, car Forbes le vit tirer de sa poche une montre ancienne à laquelle il tenait beaucoup, et qu'il disait avoir appartenu à Toussaint Louverture. Il y regarda l'heure, se frappa le front et rentra précipitamment dans son gourbi, où, à travers les interstices, il fut facile de constater qu'il mettait ordre à sa toilette.

IL RESSORTIT TENANT UNE BÈCHE A LA MAIN. (PAGE 112.)

« Sans doute, se dit l'Anglais, il s'aperçoit qu'il est en retard et va se dépêcher de se rendre à l'école de M. Muller; devançons-le... »

Et, après avoir dissimulé sa canne à pêche dans un taillis, Archibald prit sa course, gravit le sentier à toute vitesse, ouvrit la porte de l'école, et se glissa parmi les auditeurs, trop occupés de la discussion pour faire attention à lui.

La conférence menaçait de ne pas aboutir, car le talent des principaux orateurs, les divergences profondes qui les séparaient avaient divisé les assistants en deux camps à peu près égaux.

Jacques était tout entier au débat qui avait lieu en allemand et dont il ne voulait pas perdre un mot; il ne s'aperçut pas du retour de son camarade, non plus que de l'arrivée de Spartacus, qui entra quelques minutes après Forbes.

La conférence finit lorsque les adversaires eurent constaté qu'ils ne parviendraient ni les uns ni les autres à ébranler leurs convictions respectives, et l'on sortit de la maison d'école sans que M. Muller ni M. Grüter eussent gagné un auditeur à leur cause, chacun ayant son siège fait.

Seul, Jacques, qui n'était pas intéressé dans la discussion et, partant, n'avait pas voix au chapitre, était intérieurement gagné aux arguments que M. Muller avait fait valoir, avec une éloquence communicative, en faveur du système de Pestalozzi.

Il n'aurait pas cru trouver tant d'intérêt dans ces questions pédagogiques, traitées dans une langue qui ne lui était pas encore familière, bien qu'il y fît de rapides progrès.

A la sortie il rejoignit ses deux camarades.

« Tiens, leur dit-il, vous n'étiez pas ensemble?

— Non, répondit Archibald Forbes, je ne suis pas allé jusque chez Livart. Je me suis contenté de me débarrasser de mon attirail de pêche et je suis revenu tout de suite.

— En effet, remarqua Spartacus, vous étiez là lorsque je suis arrivé. »

La conversation roula ensuite sur la réunion qui venait de se terminer, et l'on s'achemina vers la rivière, afin de mettre le temps à profit pour pêcher.

En passant près du gourbi, Archibald s'était laissé devancer par ses deux compagnons, et avait jeté un coup d'œil sur la place où il avait vu Spartacus remettre le coffret.

Tel soin qu'eût pris le Martiniquois d'effacer les traces de son mystérieux travail, le jeune Anglais, très observateur, eut tôt fait de reconnaître l'endroit de la cachette, et, afin d'être sûr de ne pas l'oublier, il marqua des points de repère, et compta ses pas en ayant soin de les faire aussi égaux que possible.

Après quoi, il alla chercher sa canne à pêche dans le buisson où il l'avait déposée, et courut rejoindre ses amis qui l'appelaient.

« Disposez de ma ligne si vous voulez, dit Archibald à Jacques en lui tendant l'engin. Je ne me sens pas en train de pêcher aujourd'hui, je ne prendrais rien. »

Le jeune Parisien, qui n'avait pas apporté de canne à pêche, fut très satisfait de la proposition et jeta sa ligne à l'eau à quelque distance de Spartacus.

Archibald se promenait de long en large, étudiant les entours du gourbi, et probablement, méditant quelque projet.

« Vous n'êtes pas bavard, aujourd'hui, lui dit Jacques, sans quitter son flotteur de l'œil.

— C'est afin de ne pas effrayer les barbillons. »

Au même instant le Martiniquois en ramenait un de taille respectable.

On ne s'occupa plus que d'admirer sa capture, d'en évaluer le poids et l'âge, et Archibald put tout à son aise s'abîmer dans ses réflexions.

Au retour il se garda bien de faire part à Jacques Ambert de sa découverte, ni du projet qu'elle avait fait naître dans son esprit, piqué par l'aiguillon de la curiosité.

« Oh! se disait-il en lui-même, il faudra pourtant que je sache ce que renferme ce coffret qu'il cache avec tant de soin! Que peut-il contenir? Peut-être des objets qui servent au culte du serpent!.. Décidément, j'en aurai le cœur net!... »

Pendant tout le trajet, le jeune Anglais laissa Jacques entretenir la conversation, lui répondant par monosyllabes, souvent à contre-sens.

Jacques finit par s'apercevoir que son compagnon de route ne l'écoutait pas et pensait à autre chose qu'à ce qu'il lui disait. Un peu piqué, il se tut, et ils marchèrent en silence jusqu'à l'entrée de la ville, où, constatant que l'heure était plus avancée qu'ils ne le supposaient, ils doublèrent le pas pour gagner la Freiestrasse, afin de ne pas encourir les reproches de leur hôtesse.

CHAPITRE IX

PENDANT LE CONCERT

A partir du jour où Archibald eut vu Spartacus déterrer la mystérieuse cassette, le désir d'en connaître le contenu, de pénétrer les secrets étranges qu'elle devait renfermer, devint une véritable obsession.

Son imagination s'exaltant, il en arriva à se persuader que, s'il pouvait examiner à l'aise les objets que son camarade cachait avec tant de soin, il deviendrait peut-être le maître des secrets du culte du serpent et de la puissance occulte des sorciers noirs, parmi lesquels il rangeait Spartacus.

Dès lors et sans s'en ouvrir à personne, pas même à Jacques, dont il prévoyait les objections, il n'eut plus qu'une idée : s'emparer du coffret, l'avoir en sa possession ne fût-ce qu'une heure.

La tâche était malaisée, l'entreprise hérissée de difficultés. Comment éloigner Spartacus de son gourbi? Comment déterrer le coffret et l'emporter pour quelques heures? Il ne pouvait l'inventorier sur place, sans courir le risque d'être surpris. Il fallait le transporter dans sa chambre. Il y avait peut-être des papiers, des grimoires, des hiéroglyphes,

dont il lui faudrait, comme Champollion en Égypte, ou Layard à Ninive, pénétrer le sens.

Mais il devait d'abord se rendre maître du coffret, c'était le plus pressé; et ce fut vers les moyens d'y parvenir qu'il tendit toutes ses facultés.

L'expédition ne pouvait avoir lieu, en dehors des jours de congé, aux heures où Spartacus assistait à la classe de M. Grüter : toute absence serait forcément remarquée.

Le dimanche, les beaux jours étant venus, il y avait trop de monde dans la campagne. L'entreprise ne pourrait passer inaperçue.

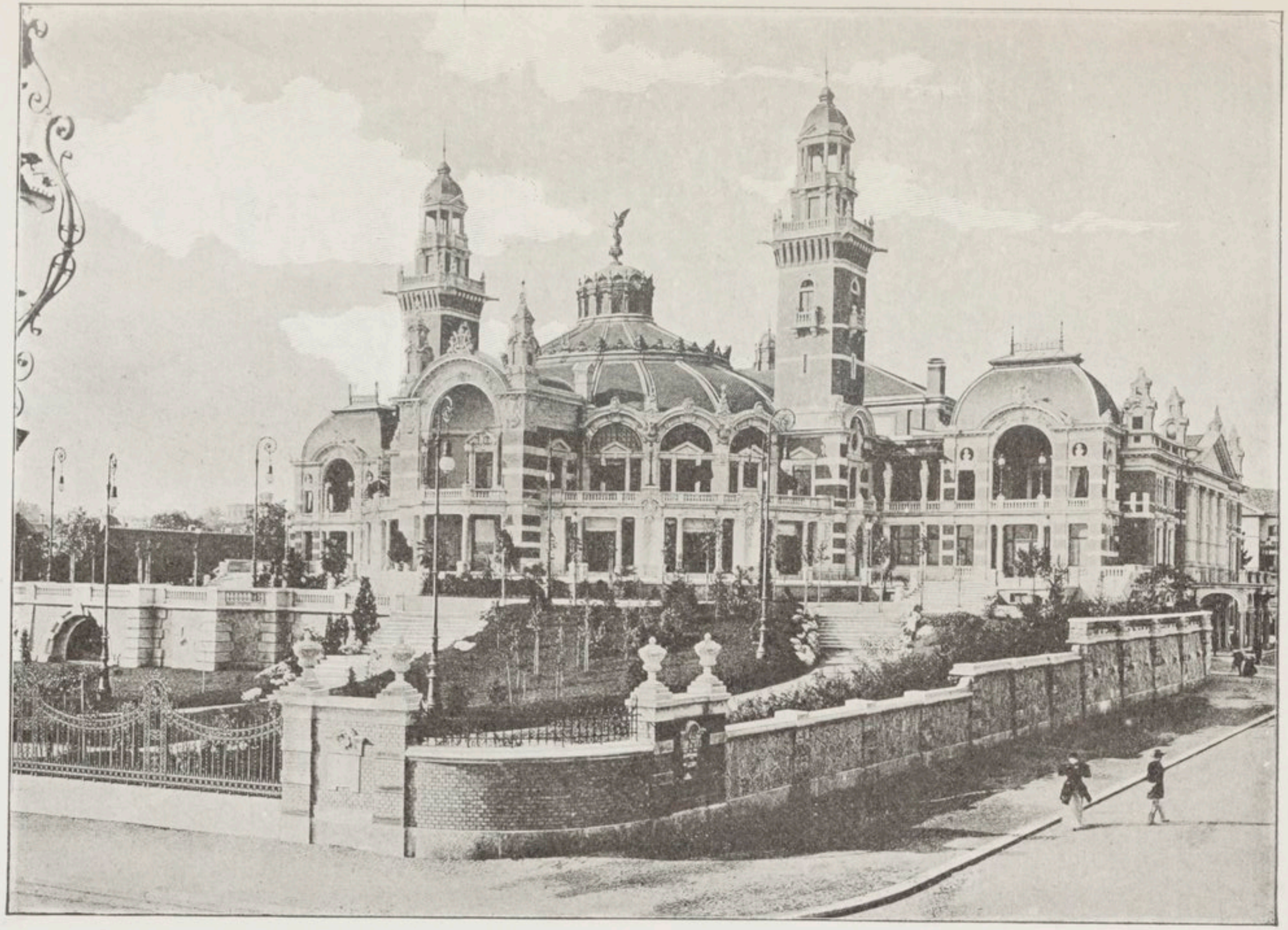
Restait le jeudi. C'était le jour le plus favorable; le difficile serait d'éloigner le Martiniquois, sans éveiller ses soupçons, avant ou après. Forbes avait bien l'intention de rapporter la cassette dès qu'il l'aurait visitée; mais il devait prendre les mêmes précautions que pour l'emporter, et, dans l'intervalle, si court qu'il fût, Spartacus pouvait avoir la fantaisie de s'assurer de la présence du coffret...

Archibald se torturait l'esprit sans découvrir un moyen sûr d'arriver à son but, lorsque le hasard vint le lui fournir.

Un jeudi, le vent ayant contrarié la partie de pêche hebdomadaire, Jacques proposa à ses deux camarades d'en rester là, et de retourner à Zurich, où l'on aviserait aux moyens de terminer agréablement la journée.

Au grand étonnement d'Archibald Forbes, Spartacus, d'ordinaire assez casanier, mais qui, ce jour-là, semblait d'humeur vagabonde, accepta d'emblée la proposition du jeune Parisien.

Immédiatement, l'imagination d'Archibald se mit à travailler. Spartacus s'éloignant de lui-même, la principale difficulté disparaissait. Il ne s'agissait que d'inventer un



LA TONHALL, ZURICH. (REPRODUITE D'APRÈS LE LEVER ORIGINAL DE LA PHOTOGLOB C°, ZURICH.)

prétexte plausible pour se séparer, à un moment donné, de ses camarades, de courir à la cachette, de déterrer le coffret et de l'apporter à la Freiestrasse, sans être vu de Mme Schmid.

Pour cela, il attendrait l'heure où, occupée de la vaisselle du jour, la bonne dame serait dans sa cuisine. Le temps de l'hôtesse étant réglé d'avance avec une parfaite régularité, il savait qu'à une telle heure il pourrait traverser la salle du rez-de-chaussée sans qu'elle s'y trouvât.

Son plan arrêté, Archibald se montra d'une joie exubérante et proposa d'aller dîner dans une *Restauration* où l'on trouverait d'excellent vin de Neftenbach. L'astucieux Anglais avait remarqué le goût prononcé de Spartacus pour le vin et les liqueurs, et comptait, en exploitant cette faiblesse, détourner le cours de ses idées.

Sans s'en douter, Jacques vint encore à son secours.

« Nous pourrions ensuite, proposa-t-il, passer notre soirée au concert de la Tonhalle. Aimez-vous la musique, Livart?

— Avec passion, répondit le Martiniquois.

— Justement, reprit Archibald, qui par hasard avait lu l'affiche, on doit donner le *Désert*, une symphonie de Félicien David que l'on dit très originale. On commence par l'ouverture d'*Euryanthe*, que je connais; j'en profiterai pour rentrer écrire quelques lettres, puis j'irai vous rejoindre. »

Tout se passa suivant ce programme. Après le dîner, au cours duquel il avait versé à Spartacus, qui se laissait faire, de fréquentes rasades, le jeune Anglais, sous couleur des lettres à écrire, avait quitté les deux amis comme ils entraient à la Tonhalle, puis il avait pris une voiture qui l'avait conduit rapidement à la limite de la ville.

La nuit tombait lorsqu'il s'engagea dans le chemin qui

borde la Limmat; il allongea le pas et put encore distinguer la colline où s'étage Gisikon.

Obliquant à gauche, il eut bientôt atteint le grand chêne qui avoisinait le gourbi. Caché derrière le tronc de l'arbre, il observa, et constata avec une secrète satisfaction la solitude qui régnait aux abords de l'ermitage du Martiniquois.

Sans perdre un instant, il s'élança vers la porte simplement fermée au loquet, particularité qu'il n'ignorait pas, pénétra dans le gourbi et s'empara de la bêche de Spartacus.

Sortant alors, et après avoir regardé autour de lui, il reconnut ses points de repère, et se mit à fouiller avec ardeur la terre plus meuble à cet endroit parce qu'elle était fréquemment remuée.

Un bruit sourd lui apprit que le fer de la bêche venait de heurter un des cercles du coffret; il se baissa, le débarrassa avec ses mains de la terre qui l'entourait, et le retira du trou qu'il venait de creuser, non sans être surpris du poids de l'objet.

Il s'agissait maintenant de dissimuler le larcin, au moins provisoirement. Pour cela, il dut d'abord remplacer le volume du coffret par un volume égal de terre qu'il alla chercher un peu plus loin; puis, le trou comblé, couvrir au moyen de sable, de cailloux et d'herbes sèches le défoncement qu'il venait d'opérer.

Si activement qu'il eût travaillé, le temps s'était écoulé. Il lui fallait faire hâte s'il ne voulait pas que la longue durée de son absence fût remarquée par ses deux camarades.

Ramassant donc la précieuse cassette, qu'il enveloppa

dans des journaux apportés à cet effet, il reprit en courant le chemin de Zurich. Une seconde voiture qu'il héla sur le quai le transporta à quelque distance de son domicile, dans lequel il rentra sur la pointe du pied sans avoir été aperçu par Mme Schmid; se croyant seule, elle chantait un air de son pays en rangeant avec fracas les assiettes et les plats dans une armoire monumentale.

Archibald glissa provisoirement le coffret sous son lit, se lava la figure et les mains, brossa ses vêtements pour effacer toute trace du travail de terrassier auquel il venait de se livrer, et, après avoir refermé la porte de sa chambre dont il plaça la clef dans sa poche, tenant dans une main des lettres préparées d'avance, il descendit l'escalier de façon à se faire remarquer de l'hôtesse.

« Tiens, dit celle-ci, je ne vous avais pas entendu rentrer.

— Il y a longtemps que je suis en haut, répondit-il du ton le plus naturel qu'il put prendre; j'écrivais des lettres, je vais les jeter à la boîte et retrouver Jacques.

— Vous avez dîné ensemble?

— Oui, avec Spartacus. Ils sont maintenant à la Tonhalle. »

Archibald, reprenant sa course, sauta dans le tramway en marche et rentra au concert comme la symphonie de Félicien David était près de finir.

Il vit de loin ses deux amis. Une place était libre à côté d'eux. Il se garda bien d'aller la prendre tout de suite. Lorsque l'orchestre eut exécuté les dernières mesures du *Désert*, mais seulement alors, il se dirigea vers eux.

« Eh bien, vous y avez mis le temps à écrire vos lettres remarqua Jacques, c'est à présent que vous arrivez? »

Archibald qui avait repris haleine après sa course forcée, et qui avait préparé sa réponse, se mit à rire.

« Que dites-vous, Jacques? On commençait à peine la symphonie, lorsque je suis entré dans la salle. Tout d'abord je ne vous ai pas aperçus, et, pour ne pas faire de bruit, je me suis assis à la première place libre.

— Comment trouvez-vous l'œuvre de Félicien David? demanda le jeune Français.

— Fort belle.

— Vous dites cela comme par complaisance.

— Non, je vous assure, affirma l'Anglais, et Spartacus, qu'en dit-il?

— Admirable! mon cher, clama le Martiniquois, je me croyais dans le Sahara!

— N'est-ce pas que cette musique est colorée, remplie de pittoresque? demanda Jacques, en se tournant de nouveau vers Archibald.

— Oui, surtout, » répondit celui-ci avec aplomb.

Un nouveau morceau vint interrompre cette conversation au grand soulagement de Forbes, qui, à la fin du concert, insista pour offrir de la bière à ses camarades, mourant de soif lui-même.

Lorsqu'ils se séparèrent, il sembla aux deux pensionnaires de Mme Schmid que Spartacus Livart qu'ils regardaient s'éloigner avait la démarche moins assurée que d'habitude.

Cette constatation, qui fit rire Jacques, rassura Forbes.

« Ce soir, se dit-il, il ne pensera qu'à dormir. Il se lèvera tard demain matin et n'aura d'autre idée que de se rendre au Gymnase. »

Revenu chez lui, Archibald attendit que Mme Schmid

fût rentrée et que tout le monde dormît dans la maison pour visiter le contenu de la précieuse cassette. Tout fatigué qu'il fût, la curiosité le tenait éveillé.

Après avoir étalé de vieux numéros du *Daily News* sur son lit pour que le contact du coffret n'y laissât pas de traces, il songea aux moyens de l'ouvrir.

Une serrure assez grossière le fermait, dont la clef était dans la poche de Spartacus ; il s'agissait d'abord de chercher si, parmi celles qu'il possédait, il ne s'en trouverait pas une qui ouvrît.

Infructueusement, il essaya les clefs de ces malles, de ces valises, de ces nécessaires que tout bon Anglais traîne après lui. Aucune ne s'adaptait à la serrure du coffret. Il fallut donc recourir à un autre moyen.

Avec un crochet, il essaya vainement d'ouvrir le pène maudit, sans doute fermé à double tour. Il n'osait casser le couvercle ; comment, après une effraction violente, aurait-il pu tout remettre en place?

A force de tourner et retourner la cassette, il eut à la fin l'idée de soulever les charnières, qui ne paraissaient pas solidement fixées au bois.

Dans ce but, il glissa dans l'interstice, entre la boîte et le couvercle, la forte lame d'un couteau de Sheffield, et eut la satisfaction de voir ce couvercle se soulever. Lorsqu'il put y introduire les doigts, par des pesées successives, il sentit peu à peu les clous se détacher et finalement céder.

Saisissant alors sa lampe, il l'approcha, et, à sa grande stupéfaction, constata que la cassette était remplie de boules de terre glaise, comme celles dont Spartacus se servait pour pêcher.

Il en prit une et l'examina avec curiosité. C'était une petite balle grossièrement façonnée avec les mains, qui y avaient laissé leur empreinte. Archibald n'y découvrit aucun caractère mystérieux ni rien qui la distinguât d'une boule de terre ordinaire. Il constata seulement la lourdeur de la glaise, sans attacher plus d'attention à cette circonstance.

« Sans doute, c'est de la terre de son pays, pensa-t-il; s'il ne l'a pas emportée à la semelle de ses souliers, il l'a conservée avec soin, lui attribuant peut-être une vertu secrète pour attirer le poisson.... »

Un peu déçu par le piètre résultat de son expédition, Archibald replaça la boule dans le coffret, et passa plus d'une heure à en consolider les charnières; après quoi, il l'enveloppa et le plaça sur son armoire, fort désappointé, et se promettant néanmoins de rapporter à la première occasion l'objet de son indiscret larcin où il l'avait pris.

Cela fait, il se déshabilla sans bruit, se glissa dans son lit, souffla sa lampe et attendit le sommeil, qui fut long à venir.

Le lendemain, à la classe de M. Grüter, son premier regard fut pour Livart, dont la physionomie ne lui présenta rien d'extraordinaire. Il ne s'était pas aperçu de la disparition de la cassette. En tout cas, il ne le soupçonnait pas. Il n'y avait plus qu'à remettre les choses en l'état, afin de ne pas priver plus longtemps le brave garçon de sa terre natale.

Mais il y a loin de la coupe aux lèvres. Les circonstances qui avaient favorisé le rapt du coffret ne se représentaient pas, à présent qu'il s'agissait de le restituer.

Le vendredi et le samedi se passèrent sans que Forbes

LE THÉATRE MUNICIPAL ET L'UTOQUAI, ZURICH.
(REPRODUIT D'APRÈS LEVER ORIGINAL DE LA PHOTOGLOB C°, ZURICH.)

découvrit l'occasion de reporter l'objet qui l'embarrassait fort.

En vain, le dimanche qui suivit, rompant avec ses habitudes anglaises, il émit l'idée d'une nouvelle partie à la ville. Jacques, un peu surpris, déclara que c'était bon une fois par hasard, mais qu'on ne pouvait pas en faire une habitude. Quant à Spartacus, il refusa de s'éloigner de Gisikon.

« J'ai été presque honteux l'autre soir, répondit-il au jeune Anglais; je m'étais laissé aller à boire un peu plus que d'habitude et je me suis senti étourdi en rentrant chez moi. Vous ne m'y reprendrez plus, à fêter le cru de Neftenbach; ce vin est excellent, j'en conviens, mais traître en diable. Puis, je n'ai pas comme vous des parents riches, je dois ménager mes ressources. »

Jacques approuva la sage résolution du Martiniquois, et Archibald n'insista pas.

Il fallait pourtant rendre cette cassette, et le plus tôt possible! Il n'osait pas avouer à Jacques son étourderie, encore moins faire savoir à Spartacus le tour qu'il lui avait joué. Si l'on arrivait au jeudi suivant sans que la restitution fût un fait accompli, le pauvre nègre, en allant fouiller dans sa cachette, la trouverait vide, et ses soupçons se porteraient peut-être sur le coupable.

Ces réflexions rendaient Archibald morose; ses camarades, remarquant son air préoccupé, lui en demandaient la cause.

« Est-ce que vous avez des nouvelles fâcheuses de chez vous? lui dit le jeune Parisien.

— Non, au contraire, répliqua Forbes avec embarras.

— C'est que vous n'êtes pas aussi gai que d'habitude.

— Parfois, j'ai des périodes d'ennui. »

Jacques, supposant qu'il regrettait sa famille, sentiment tout naturel et qu'il partageait lui-même, se contenta de cette réponse.

« Cela passera », pensa-t-il.

Le lendemain, l'homme qui apportait des journaux anglais à Forbes se rencontra avec lui sur le seuil du jardin.

« Tiens c'est vous, Mokrane! lui dit Archibald, en l'esprit duquel une idée venait de s'éveiller. Voulez-vous monter dans ma chambre? J'ai une commission à vous donner.

— A votre service, monsieur », répondit l'autre en mauvais anglais.

Et il suivit le jeune homme.

Ce Mokrane était un type assez étrange. Interprète, cicérone, guide au besoin, commissionnaire, vendeur de journaux étrangers, il était venu s'échouer à Zurich après des aventures dont il faisait complaisamment le récit, de façon à s'attirer l'intérêt.

Il se donnait pour Roumain, compromis dans une intrigue politique dirigée contre un ministre tout-puissant. Il avait été obligé de s'enfuir, avait gagné l'Italie, où il avait séjourné quelque temps. Puis ses ennemis, l'ayant mêlé à une affaire à laquelle il affirmait être resté étranger, avaient demandé son extradition, et il avait dû se sauver en Suisse.

Très loquace, il parlait des propriétés que son père possédait dans les Karpathes, affectait un patriotisme ardent, entremêlant son discours de dictons de son pays, tels que *Romanul nu pere*, « le Roumain ne périra point », racontant des chasses à l'ours dans ses montagnes natales, parlant

également mal une demi-douzaine de langues, d'où le titre d'interprète qu'il s'était donné.

Au physique, il n'offrait pas le type consacré du Roumain : son teint cuivré, ses yeux flamboyants, ses cheveux noirs et plats avec un reflet bleuâtre, ses membres grêles et nerveux l'auraient plutôt rapproché de la race tzigane, très répandue d'ailleurs en Roumanie.

M. Grüter, versé dans l'ethnographie, ayant eu la curiosité de le questionner, inclinait à penser qu'il appartenait à cette fraction des tziganes qui portent le nom de *netotzi* et qui vivent à peu près à l'état sauvage dans certains districts boisés des Karpathes, sans demeures fixes, couchant en plein air, à demi vêtus d'un costume primitif, ou se réfugiant sous des tentes grossières durant l'hiver.

Quoi qu'il en fût, très délié, d'une obséquiosité que rien ne rebutait, flatteur au besoin, et le visage éclairé d'un perpétuel sourire qui laissait voir ses dents de jeune chien, Mokrane déployait pour gagner sa vie les ressources d'un esprit fertile et toujours éveillé.

Tel était à peu près l'individu avec lequel Archibald s'était enfermé dans sa chambre.

« Voulez-vous gagner une belle pièce d'or, Mokrane? demanda-t-il au Roumain.

— Très volontiers, répondit celui-ci, dont la figure s'éclaira du feu de la convoitise.

— Écoutez-moi. J'ai fait une mauvaise plaisanterie à l'un de mes camarades, Spartacus Livart.

— Ah! oui, le nègre qui s'est construit une hutte comme celles des bergers de mon pays.

— Précisément. Vous devez savoir alors où elle est située?

— Sur les bords de la Limmat, du côté de Gisikon.

— C'est cela même. Eh bien, Spartacus cachait une cassette dans un trou pratiqué en terre. Je vous en indiquerai tout à l'heure l'emplacement exact. La lui ayant vu déterrer avec des gestes singuliers, j'ai pensé qu'elle renfermait quelque chose de curieux, par exemple des amulettes, des objets servant aux pratiques mystérieuses des gens de couleur. Bref, j'ai été poursuivi par l'envie folle de savoir ce que contenait ce coffret. Un soir que, par hasard, il s'était absenté, — jeudi dernier, — je m'en suis emparé, je l'ai ouvert, et je n'y ai trouvé que des boules de terre glaise...

« Vous pensez bien quelle a été ma déception !... Il ne s'est pas encore aperçu de la disparition de cet objet, auquel il paraît tenir beaucoup, et je n'ai plus qu'une idée : le lui restituer avant qu'il ne s'aperçoive de cette plaisanterie que je regrette...

— Vous voulez que je m'en charge?

— Oui, vous me rendriez un grand service. Vous êtes toujours par voies et par chemins, on ne s'inquiète pas de vos allées et venues, cela vous sera plus facile qu'à moi. Vous êtes adroit, plein d'imagination, vous trouverez un moyen.

— Mais s'il me surprend en train de replacer ce coffret où vous l'avez pris, il pensera peut-être que je viens de m'en emparer, il me fera arrêter... Je ne suis qu'un pauvre proscrit... On ne fera pas de façons avec moi.

— En ce cas, je me déclarerais. Mais je compte sur votre adresse pour mener à bien cette entreprise.

— Elle est difficile !

— Je ne dis pas non. Mais, si vous réussissez sans attirer

l'attention, je double la récompense. Vous me connaissez.

— Sans doute, monsieur Archibald, et il faut que cela soit pour vous rendre service...

— Tenez, fit le jeune Anglais, en lui apportant la cassette soigneusement enveloppée, voici l'objet... Le trou était exactement à trois mètres en arrière du gourbi, au point d'intersection de deux lignes tirées, sur l'espace vide, des deux bouquets d'aubépine que vous remarquerez au bord de cet espace... Vous trouverez une pioche à la porte de la cabane...

— Comme c'est lourd! remarqua Mokrane.

— Oui, allez... Si Mme Schmid vous demande ce que vous portez là, vous répondrez que ce sont des effets que je vous ai donnés. D'ailleurs, prenez ce pardessus qu'on me connaît, posez-le sur le paquet, cela donnera plus de vraisemblance à votre visite... »

Mokrane s'empressa d'obéir et, ayant placé la cassette sous son bras, le paletot dessus, en évidence, il redescendit l'escalier, traversa la salle en saluant l'hôtesse de son éternel sourire et s'éloigna rapidement.

« Enfin! se dit Archibald en poussant un soupir de soulagement. Si celui-là ne réussit pas, j'en serai bien surpris!... »

Le soir, au dîner, le jeune Anglais semblait avoir retrouvé sa gaieté. Il apprit à Jacques qu'une grande partie de *golf* s'organisait au club anglais de l'Uetliberg; il avait une invitation et lui proposa d'en profiter, proposition qui fut acceptée avec enthousiasme.

Deux jours après, en apportant à Forbes son journal de sport, le *Bell's life in London*, Mokrane lui fit un joyeux

clignement d'œil, indiquant qu'il avait réussi dans son entreprise.

La présence de Mme Schmid l'empêcha d'entrer dans les détails de son expédition, mais non de recevoir prestement la pièce d'or que l'Anglais lui glissa dans la main. Qu'importait à celui-ci le mode de restitution, du moment que c'était chose faite? Il respirait, à présent, et, s'il eût osé, il eût sauté de joie.

CHAPITRE X

LE DÉSASTRE

Une crainte restait pourtant à Archibald, c'est que Mokrane, sa commission remplie, n'eût pas, comme il le lui avait recommandé, fait disparaître avec soin les traces de son travail de terrassement.

Même la cassette restituée, il lui aurait été pénible que Spartacus s'aperçût qu'elle avait été déplacée, et, si cette constatation avait lieu en sa présence, il redoutait que son trouble ne le dénonçât.

Aussi, le jeudi suivant, prévint-il Jacques Ambert qu'il le laisserait aller seul à Gisikon, ayant promis, disait-il, d'être présent au club anglais, où devaient être discutées les conditions de la grande partie de *golf*.

L'excuse étant tout à fait plausible, le jeune Parisien n'eut pas lieu de s'étonner et, nanti de son attirail de pêcheur, il se rendit isolément au gourbi de Spartacus.

En arrivant près de l'anse que forme en cet endroit la rivière, il l'aperçut de loin agenouillé à terre et paraissant chercher quelque objet égaré.

Le Martiniquois était tellement absorbé dans cette

recherche qu'il ne remarqua son camarade que lorsque celui-ci fut tout près de lui.

Seulement alors, Jacques constata l'extraordinaire expression de sa physionomie. Sa figure avait pris cette teinte grisâtre qui est la pâleur des nègres; ses yeux, démesurément ouverts, en laissaient voir la sclérotique et ses lèvres s'agitaient, mues par un tremblement nerveux.

Il releva brusquement la tête, et regardant Jacques d'un air égaré, ses deux mains tendues vers un trou béant devant lui :

« Volé! volé! répéta-t-il d'une voix étranglée.

— Volé? Quoi? que voulez-vous dire, Spartacus? demanda le jeune homme effrayé de la violence de son désespoir.

— Tout ce que je possédais, là, caché, enlevé, emporté... Je n'ai plus rien, rien au monde!...

— Expliquez-vous, mon ami. »

Le pauvre garçon se releva comme mû par un ressort, et prenant la main de Jacques :

« Venez, venez, je vais tout vous dire », fit-il en l'entraînant vers son gourbi, où il se laissa tomber sur un escabeau, terrassé par l'émotion.

« Dans ce trou, devant lequel vous m'avez surpris, reprit-il, comme entraîné à parler par une force irrésistible, était un petit coffre, qui contenait de l'or, le produit d'un travail accompli pendant des années, au péril de ma vie, dans le Grand Bois, une forêt vierge de la Guyane...

« Cet or que j'avais caché dans des boules de terre glaise, serré dans une cassette, enfoui dans la terre, avec des précautions inouïes, c'était tout mon avenir, c'était le moyen de terminer mes études, d'acquérir le droit d'exercer

la médecine parmi les hommes de ma race, de me constituer l'apôtre de mes frères déshérités, — le but de toute ma vie, depuis que j'ai l'âge de raison...

« Pour l'acquérir, j'ai quitté la Martinique, mon pays, je me suis rendu à la Guyane, sans me soucier de la fièvre jaune, des bêtes féroces, décidé à braver tous les dangers, à subir toutes les privations.

« Un affluent de l'Oyapok, le fleuve qui sépare la Guyane française du Brésil, roule des paillettes d'or. Je connaissais cette particularité par un vieux camarade que j'avais secouru et qui, dans sa reconnaissance, m'indiqua le moyen d'en recueillir suffisamment pour amasser en peu de temps une petite fortune, sachant l'usage que j'en voulais faire...

« Pendant des mois, j'ai vécu au milieu des Indiens sauvages, population abrutie, cruelle, défiante à l'excès. Je n'ai préservé ma vie qu'en me faisant passer pour un sorcier bienfaisant, en répétant, devant ces êtres primitifs, les rites singuliers qui viennent d'Afrique et qui se sont conservés chez quelques vieux noirs de la Martinique.

« Des guérisons opérées parmi eux, au moyen de remèdes populaires chez nous, m'avaient gagné, sinon leur amitié, au moins leur bienveillance. Je devais cependant cacher le véritable motif de ma présence en Guyane, et, ostensiblement, je récoltais des simples, des plantes médicinales, dont la flore de ce pays offre de si nombreux spécimens.

« C'est alors qu'il me fallut, aidé des indications un peu vagues de mon frère noir, retrouver, parmi les cours d'eau qui viennent alimenter l'Oyapok, celui qui charriait le précieux métal, auquel je devrais l'indépendance de la vie

et le moyen d'acquérir les connaissances qui me manquaient.

« C'est une région peu connue, celle qui sépare la Guyane française du Brésil. Elle est presque déserte et vous me croirez si je vous dis qu'il m'est arrivé d'y passer plus d'un mois sans apercevoir un être humain. Effectivement, j'ai appris, depuis, que sur cet immense territoire vivent quelques milliers d'Indiens à peine, environ un par trente kilomètres carrés.

« Malgré ces rares fréquentations, j'avais fini par être connu d'un certain nombre d'entre eux, qui me désignaient par l'appellation de *piaché*. C'est un mot qui veut dire à la fois médecin et sorcier, et qui sert à désigner les prêtres, des descendants des nègres marrons, devenus les *negro-bock*, nègres des bois, originaires des esclaves brésiliens, et dont le culte assez obscur consiste dans la vénération d'objets naturels, tels que l'arbre appelé *fromager*, ou encore le *hiari*, un végétal au suc vénéneux auquel ils attribuent des propriétés diaboliques.

« Je n'étais pas suffisamment versé dans leur langage pour les détromper, et d'ailleurs leur erreur m'était utile, en leur inspirant à mon endroit une crainte superstitieuse, qui pouvait me protéger.

« Ce fut ainsi qu'ils considérèrent avec étonnement les engins de pêche qui me servaient à varier la nourriture que me procuraient mes excursions dans la forêt, et les pratiques singulières des nègres de la Martinique, qui ont surpris Archibald et vous-même.

« Grâce également à la pêche, je pouvais, sans éveiller leurs soupçons, explorer les cours d'eau, dont l'un d'eux recélait peut-être ma fortune.

« Mes recherches furent longtemps vaines, et ce fut le hasard qui me fit enfin découvrir la rivière de l'or, comme l'appelait le vieux nègre.

« Un jour que mon hameçon s'était accroché à une pierre du fond, sans que je pusse le détacher, ne me souciant point de casser ma ligne, je me jetai à l'eau pour voir ce qui le retenait.

« Le poids des plombs l'avait entraîné dans une cavité remplie de pierres, dont, par habitude, je pris une poignée pour l'examiner. Quelles ne furent pas ma surprise et ma joie, en m'apercevant que j'avais ramené des pépites d'or pur!

« Aussitôt, je plongeai de nouveau, à plusieurs reprises, et je ramenai ainsi une poignée du précieux métal, qui, de par sa pesanteur, se trouvait au fond de la cavité. Je récoltai ainsi, pour cette première fois, près d'une demi-livre d'or.

« Dès lors je ne quittai plus les abords de la rivière, dont j'explorai méthodiquement le lit, en en remontant le cours.

« J'eus des jours de déception, des semaines où, ne découvrant plus rien, je me figurais avoir épuisé tout l'or que contenait la rivière; puis, le lendemain, c'était une nouvelle trouvaille, qui me dédommageait de l'inutilité de mes recherches antérieures et ranimait mon courage.

« Ce n'était pas non plus sans danger que je me livrais à cette exploration, partageant mon temps entre mon métier d'orpailleur, et la chasse ou la pêche, qui subvenaient à mes besoins.

« Un jour, accablé par la chaleur, je m'étais étendu sur un lit de feuilles sèches, dans une paillote que je m'étais

construite, et dont le toit de feuilles de palmier me garantissait du soleil. Vaincu par la fatigue, je m'étais endormi d'un lourd sommeil, dont je ne me réveillai que sous le poids d'une insupportable oppression.

« Quelle fut ma terreur, en ouvrant les yeux, de m'apercevoir qu'un boa monstrueux était étendu en travers de ma poitrine! Il était immobile, mais, si je faisais le moindre mouvement pour me dégager, le reptile, qui s'était assoupi sur la chaude litière de mon corps, allait m'enlacer de ses puissants anneaux et m'étouffer...

« Je n'avais aucune arme près de moi, et, d'ailleurs, comment en faire usage? Appeler à mon secours, c'était peine perdue. En supposant que le hasard me fît entendre par un Indien, il se sauverait plutôt que de venir à mon aide.

« En attendant, j'étouffais sous ce poids formidable, la respiration allait me manquer. Que faire? Je résolus de jouer le tout pour le tout, la situation ne pouvant se prolonger.

« Évitant de brusquer l'ennemi, je soulevai doucement le corps froid qui m'oppressait et j'essayai de dégager ma poitrine de son étreinte. Le serpent ne fit aucun mouvement. Cette immobilité me rendant la confiance, je redoublai mes efforts et je parvins à me délivrer sans que le terrible reptile eût donné aucun indice d'hostilité.

« Alors seulement je connus la cause de son engourdissement. Sa tête et son cou, que je pouvais enfin distinguer, étaient extraordinairement distendus, et, par ses mâchoires ouvertes, passaient encore des vestiges — bouillie informe — d'une proie qu'il n'avait avalée qu'en partie et qu'il était en train de digérer...

« En cet état d'engourdissement, je savais qu'il n'était

pas dangereux. Néanmoins, sa digestion terminée, il pouvait le devenir, et je ne me souciais pas de vivre dans le voisinage d'un monstre de cette envergure.

« Il n'était pas aisé de m'en défaire. L'animal blessé se débattrait, et, d'un coup de queue, dans une convulsion, il pouvait me briser les membres. Il fallait aviser.

« Un seul moyen me parut pratique : incendier ma paillote et le brûler vif.

« Je commençai par tirer de mon domicile tous les objets qui pouvaient m'être de quelque utilité. Puis, sans perdre de temps, j'amassai autour du corps inerte du boa des feuilles séches, du menu bois en assez grande quantité. Cela fait, je fermai et j'assujettis la porte de ma paillote, et, par la fenêtre, je jetai des torches de bois résineux, que j'avais préalablement allumées.

« En un instant ce fut un brasier au milieu duquel, d'un arbre où je m'étais posté, je vis se tordre le boa en efforts impuissants, environné de flammes, roulant et déroulant ses anneaux.

« J'avais craint d'abord que, grâce à sa force énorme, il ne parvînt à sortir avant que le feu eût fait son œuvre. Mon appréhension fut vaine : après une dernière convulsion, il retomba dans les flammes et un frémissement suprême marqua la fin de son agonie.

« Je descendis alors de l'arbre où je m'étais réfugié et je m'approchai. Je pus contempler, carbonisé, le corps de mon redoutable adversaire.

« Au milieu de ma contemplation, je fus surpris par des Indiens que l'incendie avait fait accourir. Je crus bon alors, par quelques gestes expressifs, de leur faire comprendre que c'était moi qui, par mon pouvoir, avais

détruit le boa, le plus dangereux de leurs ennemis, avec un autre serpent, le *Grages*, dont la morsure est toujours mortelle.

« Alors, ce fut un flux de paroles, parmi lesquelles revenait à chaque instant le nom de *piaché*, sous lequel ils me désignaient comme un sorcier redoutable. Puis ils vinrent se prosterner devant moi avec tous les signes de la crainte et de la vénération la plus profonde.

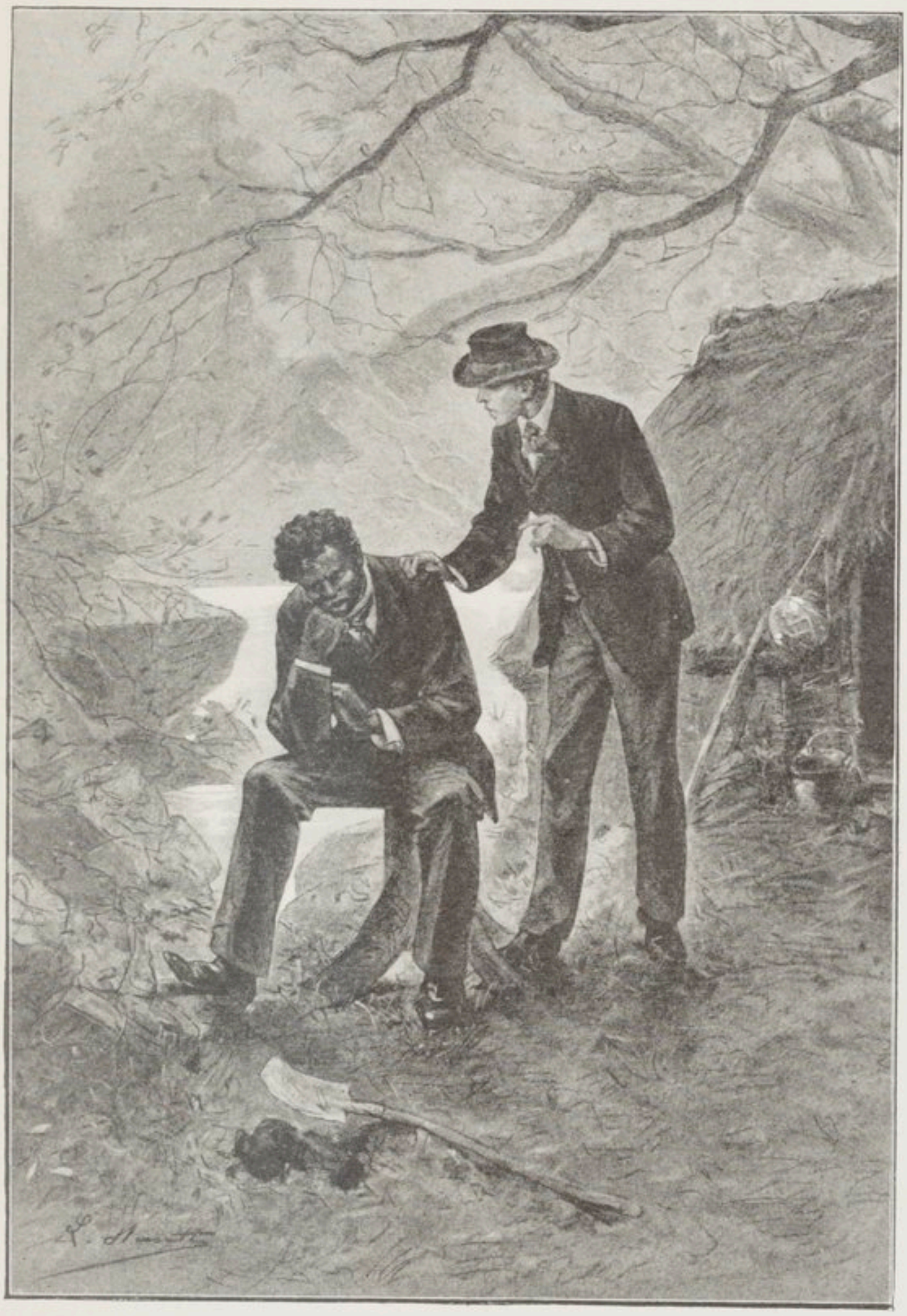
« A partir de ce jour, ma réputation fut établie dans la région, et je pus obtenir d'eux, ce qui m'avait été impossible jusqu'à ce jour, quelques provisions, en échange de plumes d'oiseaux et de coquillages dont ils se servaient comme d'amulettes.

« Le plus grand avantage pour moi de cette aventure, c'est que je pus désormais me livrer en toute sécurité à mon exploration fluviale, et recueillir, après de longs mois, il est vrai, une quantité d'or, que j'évaluai à une quarantaine de mille francs.

« C'était plus qu'il n'était nécessaire pour atteindre mon but : faire des études complètes et obtenir le grade de docteur en médecine. Dès lors, sans me soucier d'augmenter mon trésor, je n'eus plus qu'une pensée : quitter la Guyane et venir en Europe.

« Je n'étais pas au bout de mes peines. Il me fallut traverser seul, presque sans armes, chargé de mon or et des provisions les plus indispensables, l'immense forêt qui me séparait des établissements français. Ce furent, avant d'atteindre Cayenne, des privations, des dangers de chaque heure, dont je vous épargne le récit, mais que vous devinez.

« Là, ne me souciant pas d'éveiller la curiosité, ni les



« LA VIE N'EST PLUS RIEN POUR MOI. » (PAGE 150.)

convoitises, en laissant voir mon trésor, après en avoir distrait une faible partie pour payer mon passage à bord du paquebot de Saint-Nazaire, je cachai le reste dans des boules de terre glaise que j'enfermai dans un coffret fabriqué par un libéré, et qui ne m'avait pas quitté jusqu'à ce jour.

« De Saint-Nazaire, je me rendis à Paris, où je pris des renseignements utiles à mes projets. C'était dans la capitale de la France que je voulais non seulement faire mes études de médecine, mais acquérir des notions générales sur les sciences et en particulier sur l'anthropologie.

« Ignorant comme je l'étais pour mon âge, il me répugnait, étant un homme fait, de mener l'existence d'un petit écolier, là où je comptais revenir comme étudiant en médecine et suivre les cours de la faculté des sciences. C'est alors qu'un Suisse fort obligeant, avec qui j'avais noué d'amicales relations, m'indiqua Zurich comme la ville d'Europe où un homme dans ma situation pouvait le plus facilement, et relativement avec le moins de frais, se faire en peu d'années une éducation complète.

« Par une sorte de superstition, au lieu de changer mon or, je le gardai tel qu'il était, afin que chacune de ses parcelles me rappelât, lorsque j'y toucherais pour les besoins de l'existence, le mal que j'avais eu à le gagner, et me rendît économe d'un trésor si chèrement acquis...

« Et voilà, mon cher camarade, que tout cet espoir s'évanouit, qu'en un moment s'écroulent tous mes projets d'avenir, d'apostolat de ma race sacrifiée, et que je n'ai plus qu'à mourir, puisque ma vie ne peut plus être utile!... »

En achevant ces mots, le pauvre Spartacus prit sa tête dans ses mains et se mit à sangloter.

Jacques, ému de la douleur du Martiniquois, sentit les larmes lui monter aux yeux.

« Voyons, Spartacus, mon ami, lui dit-il en lui serrant les deux mains, ne vous laissez pas aller ainsi, vous qui avez fait preuve de tant d'énergie! Il faut réagir, une fois de plus!...

— Oh! je n'ai plus de courage maintenant, à quoi bon?

— D'abord, reprit le jeune Parisien, se rappelant tout à coup les curiosités d'Archibald, votre or n'est peut-être pas perdu. Au lieu d'un vol, si c'était une mauvaise plaisanterie que l'on ait voulu vous faire?

— Oh! il la payerait cher, celui-là! s'écria le noir avec un geste violent.

— Il ne faut rien exagérer. Sans doute, ce serait un acte stupide...

— Oh! non, interrompit Spartacus, ce n'est pas une plaisanterie, c'est bien un vol! Et il a fallu, pour l'accomplir, bien de la patience et de l'adresse.

— Avez-vous des soupçons?

— Non, sur personne. Je connais tous les gens du village. Aucun n'est capable d'une mauvaise action aussi grosse! Et d'ailleurs aucun ne possède les trésors de ruse, l'infernale habileté dont a dû faire preuve celui qui a pénétré mon secret, car jamais, pas même à M. Muller, mon meilleur ami, mon bienfaiteur, je n'ai dit un mot qui pût faire soupçonner l'existence de mon trésor.

— Cependant, reprit Jacques, lorsque vous vendiez quelques-unes de vos parcelles d'or, cette circonstance a dû éveiller des soupçons!...

— J'y ai pensé, répondit Spartacus, mais, en y réfléchissant, je me suis tout de suite convaincu que mon voleur ne peut pas avoir été instruit par ce moyen. Je vendais mon or à un bijoutier, qui fait de bonnes affaires, un homme honorablement connu, estimé de tout le monde, un père de famille exemplaire. Cet homme-là n'a jamais eu une mauvaise pensée!...

« La première fois que je me suis présenté chez lui, il a voulu connaître la provenance de l'or que je lui proposais, voir mes papiers d'identité.

« Je ne lui ai déclaré qu'une partie de la vérité, et il m'a aussitôt averti que j'avais tort de conserver mon or dans ces conditions, qu'on pourrait le voler. Il m'a même conseillé de le vendre et d'opérer un dépôt dans une des banques de la ville, qu'il m'indiquerait. S'il avait eu une mauvaise pensée, il n'aurait pas agi ainsi...

— Ne lui avez-vous pas parlé devant témoins?

— Non, je n'ai jamais eu affaire qu'à lui seul. Ah! pourquoi ne l'ai-je pas écouté? Que vais-je devenir? Je ne puis même plus payer l'École cantonale!...

— Écoutez-moi, mon ami, j'ai quelques économies, elles sont à votre service. Archibald, lorsqu'il apprendra ce qui vous arrive, voudra certainement vous venir en aide.

— C'est ce que je ne veux pas. Emprunter sans savoir si je pourrai rendre!... Non. Il y a mieux, je me suis confié à vous parce que vous êtes un compatriote, un Français comme moi, bien que nous ne soyons pas de la même race; aussi parce que vous m'avez surpris au milieu de mon désespoir!... Mais je vous conjure de ne dire à qui que ce soit, pas même à Archibald Forbes, le secret de mon trésor, ni la catastrophe dont je suis victime.

— Je ne dirai rien, si vous l'exigez.

— Oui, je l'exige, je vous en prie!... C'est un secret qui reste confié à votre honneur et que vous connaîtrez seul...

— Pourtant, il faut que vous viviez!...

— Ah! la vie n'est plus rien pour moi, puisque je suis condamné à rester la brute ignorante que j'étais...

— On pourrait peut-être trouver un moyen de vous faire continuer vos études...

— Et lequel, mon cher Jacques? Je n'en vois aucun!... Ah! s'il ne fallait que vivre!... J'arriverais bien à gagner le nécessaire, quand je devrais me faire batelier sur le lac, homme de peine!... Mais ne plus pouvoir apprendre!...

— Attendez, reprit Jacques, il me vient une idée, oh une idée excellente, et qui nous rendra service à tous les deux...

— Que voulez-vous dire?

— C'est moi qui serai votre professeur, qui remplacerai M. Grüter. »

Spartacus regarda le jeune Parisien avec un certain ébahissement.

« Oui, parfaitement, continua Jacques, vous allez voir.

— J'écoute.

— Vous savez que, pendant les classes, je prends beaucoup de notes, c'est une habitude du lycée.

— Oui, je m'en souviens. Vous employez même la sténographie.

— Une sténographie élémentaire, de mon invention, mais qui me suffit. Eh bien, si vous voulez, chaque jour après la classe, puis le dimanche et le jeudi, une partie de la journée, je ferai auprès de vous le répétiteur, c'est-à-dire

que je reproduirai pour vous, aussi exactement que possible, la leçon que je viendrai d'entendre, sans oublier les commentaires de M. Grüter.

— Vous feriez cela, Jacques? s'écria Spartacus, les yeux brillants d'espoir.

— Et pourquoi pas? Cela me sera très utile, en m'empêchant d'oublier les leçons de mon professeur, et c'est un service qu'il me coûtera bien peu de vous rendre.

— Oh! mon ami, dit le nègre avec attendrissement, vous avez un cœur excellent, mais puis-je accepter ce surcroît de travail que vous voulez vous imposer pour moi?

— Vous le pouvez sans aucun scrupule et vous me ferez, en acceptant, le plus grand plaisir. Si vous refusiez, je croirais que vous doutez de ma capacité, ajouta Jacques avec un sourire.

— Non, je n'en doute pas et j'accepte, Jacques, car j'espère que ce que vous faites en ce moment pour un pauvre noir vous portera bonheur.

— Il est tout venu, le bonheur, mon bon Spartacus, et vous n'en douteriez pas si vous saviez quelle joie j'éprouve à la pensée que, par moi, vos espérances ne seront pas anéanties.

« D'autre part, reprit Jacques, j'en reviens à ce que je disais tout à l'heure : il faut que vous viviez! Mon père m'envoie plus d'argent que je n'en dépense, et si vous vouliez...

— Non, n'insistez pas, interrompit Spartacus. Il me reste de quoi manger quelque temps, je me suffirai ensuite.

— Promettez-moi du moins que, si votre détresse était trop grande, vous vous adresseriez à moi...

— Je vous le promets, pour vous faire plaisir, Jacques;

mais, à mon tour, je vous assure que, du moment que grâce à votre dévouement je pourrai continuer mes études, je n'ai pas envie de me laisser mourir de faim, et que vous aurez un bon élève en Spartacus Livart. »

CHAPITRE XI

AUX RÉGATES DU LAC

De ce jour, le pacte conclu entre Jacques et Spartacus fut fidèlement exécuté. Jacques ne communiqua à personne la confidence qu'il avait reçue. Par contre, il mit un soin scrupuleux à noter les dires de ses maîtres et à les rédiger chaque soir pour les communiquer discrètement à son malheureux ami. Et cette œuvre de camaraderie scolaire, si spontanément conçue, si noblement poursuivie, apporta bientôt sa récompense avec elle.

Jacques profita de ses leçons mieux qu'il ne l'avait fait jusqu'alors; il les comprit et les retint plus aisément; son esprit en garda une maturité soudaine, que des mois d'études passives ne lui auraient pas conférée. Ses maîtres et ses condisciples le virent graduellement se placer au premier rang de la classe, répondre en allemand comme si toute sa vie il avait pratiqué cette langue, égaler d'abord, puis éclipser la gloire de Rudolf Disler.

Un matin, il reçut du professeur Grüter, si avare d'éloges, ce certificat en pleine poitrine :

« Ambert, vous êtes décidément, de tous mes élèves,

celui qui me donne la plus complète satisfaction. Je vous prie de le dire, de ma part, à votre famille... »

Quant à Spartacus, il consacrait une partie de ses nuits à étudier les notes de Jacques.

Il lui semblait aussi qu'il en tirait meilleur parti qu'il n'avait jamais fait des leçons directes, parce qu'il pouvait les ruminer à loisir, s'arrêter sur une difficulté et ne passer outre qu'après l'avoir résolue.

Cependant, la saison d'été battait son plein et avec elle étaient arrivés les étrangers, les touristes épris de sites alpestres auxquels la ville de Zurich s'évertuait à offrir des distractions susceptibles de les engager à une prolongation de séjour.

Parmi ces distractions en quelque sorte classiques, figuraient au premier rang les régates sur le lac, cadre magnifique aux courses à la voile et à l'aviron.

Le lac appartenant aux trois cantons de Zurich, de Schwyz et de Saint-Gall, il va de soi qu'ils participent en qualité de co-riverains à ces fêtes, qui promettaient cette année d'être très brillantes.

S'il n'a pas la sauvage grandeur du lac des Quatre-Cantons, dont la forme étrange correspond au bizarre enchevêtrement des montagnes qui l'entourent, le lac de Zurich présente des points de vue enchanteurs; tout y est gracieux et souriant.

On sait qu'il est divisé en deux bassins de dimensions inégales par la petite presqu'île d'Isserden, que prolonge la digue récemment substituée à l'ancien pont.

La partie occidentale, qui renferme les îles charmantes d'Ufenau et de Lützelau est plus particulièrement dénommée lac de Zurich. Ses eaux d'un bleu foncé, plus

profondes que celles du lac oriental ou Supérieur, lui sont fournies par la Linth canalisée, qui lui amène celles du lac de Wallenstadt, du Jonen et de l'Aa.

Les deux lacs ont d'ailleurs une physionomie bien tranchée : tandis que le lac oriental ou Supérieur présente une couleur vert clair, des rives basses et couvertes de roseaux, le lac de Zurich, que dominent les hauteurs de l'Uetliberg, affecte un caractère plus nettement alpestre.

C'est dans cette partie que devaient avoir lieu les régates.

Depuis plusieurs jours déjà, l'embarcadère des bateaux à vapeur de la compagnie des chemins de fer du Nord-Est (*Nordostbahn*) déversait sur la Stadhausplatz des flots de voyageurs, venus de divers points de la Suisse. L'hôtel Bellevue et l'hôtel Baur refusaient du monde, et les touristes devaient se rabattre sur les hôtels de second ordre, déjà remplis par les voyageurs des cantons limitrophes, revêtus de leurs éclatants costumes.

Beaucoup d'Anglais, très amateurs de ces courses nautiques, étaient également arrivés, et, à la grande joie d'Archibald Forbes, affluaient à l'Uto-Club, où les chances des yoles qui s'étaient fait inscrire et des équipes de rameurs étaient chaque soir discutées avec passion.

Il devait y avoir des courses à la voile et à l'aviron réservées aux bateliers professionnels du lac et des courses d'amateurs où paraîtraient tous les types d'embarcations en usage.

Les régates devant avoir lieu un jeudi, Archibald avait résolu d'y prendre part avec une équipe composée de ses compatriotes; Jacques, moins versé dans les sports nautiques, se contenterait d'y assister.

Comme la plupart des curieux, il avait toujours été

jusque-là un profane en matière de voile et d'aviron; mais son compagnon lui en avait tant rebattu les oreilles, lui avait donné tant d'explications techniques, qu'il commençait à s'y intéresser, souhaitant de bon cœur le succès de son ami.

Aussi fut-ce avec un véritable plaisir que, le grand jour venu, il alla des premiers se placer avec Mme Schmid, — en grande toilette pour faire honneur à ses pensionnaires, — dans une des tribunes élevées en face du lac.

Jacques s'intéressait d'ailleurs à un autre concurrent. Avec une décision toute américaine, Spartacus Livart, après avoir bien réfléchi au meilleur moyen de gagner sa vie, avait pris le parti, maniant avec assez d'habileté l'aviron, de se faire batelier. Il avait consacré ses dernières ressources à acheter la barque d'un batelier, qui abandonnait le métier, et bravement il promenait les étrangers sur les flots bleus du lac.

Il avait, dans les débuts, supporté sans sourciller les quolibets de ses concurrents sur la couleur de sa peau, voire les injures de quelques mauvaises têtes, qui trouvaient irrégulier qu'un « étranger » se permît d'être aussi adroit batelier qu'eux, considérant les touristes comme leur propriété exclusive.

Il y en eut même un qui voulut procéder par intimidation, et, se fiant à sa force, rosser le Martiniquois, prenant pour de la couardise l'inaltérable patience de Spartacus.

Mais il avait compté sans son hôte. Après avoir tenté de le raisonner, en lui parlant avec douceur, Spartacus, brutalisé par son adversaire, dédaignant de le frapper à son tour, l'avait enlevé par la ceinture comme un petit enfant,

et précipité dans le lac, aux acclamations de ses camarades.

Lorsqu'il remonta, tout honteux et ruisselant d'eau, sur le quai, Spartacus allant au-devant de lui avec un large sourire qui montrait ses dents blanches :

« Je suis beaucoup plus fort que toi, lui dit-il, et j'étais en droit de te rendre le mal que tu m'as fait; j'ai voulu seulement te montrer que si je sais entendre la plaisanterie, je suis capable de me faire respecter. Maintenant, donne-moi la main, et viens boire un verre de gentiane pour te réchauffer. »

Tous les bateliers applaudirent le petit speech du nègre, et son adversaire, déjà réconcilié, lui tendit la main de bonne grâce.

A partir de ce jour, Spartacus jouit de la plus grande considération parmi ses confrères, qui cessèrent de le molester.

Aussi, lorsqu'il annonça son intention de participer aux courses à l'aviron, tous ceux qui avaient apprécié en connaisseurs sa force et son adresse présagèrent-ils son succès.

« Si j'emporte le prix, avait dit le Martiniquois à Jacques Ambert, cela m'encouragera à faire de nouvelles économies pour aller poursuivre mes études à Paris. »

Effectivement, le pauvre garçon gagnait d'assez bonnes journées dans son nouveau métier; il dépensait peu et commençait, instruit par le malheur, à placer son argent.

Cédant néanmoins au goût des hommes de sa race pour la toilette, il s'était acheté un superbe costume collant, du rouge le plus éclatant, et, quand on le vit se mettre en ligne avec ses concurrents, toutes les jumelles furent bra-

quées sur le torse puissant du nègre, dont les muscles en saillie accusaient la vigueur.

Ce fut de l'enthousiasme lorsque, penché sur ses avirons, frappant d'un rythme régulier les eaux du lac, uni comme un miroir, sans faire jaillir une goutte d'eau, on le vit dépasser tous les concurrents, sa barque filant avec une rapidité qui tenait du prodige.

Des applaudissements éclatèrent de toutes parts, qui firent bondir de joie le cœur du pauvre nègre dans sa vaste poitrine.

« Bravo, Livart! » lui cria Jacques au passage, pendant que Mme Schmid rompait ses gants à force d'applaudir.

Lorsque Spartacus, ayant dépassé le but, s'arrêta, levant ses deux avirons, un long hurrah! accueillit sa victoire. Debout sur son bateau, il salua la foule à plusieurs reprises, sa noire figure exprimant la joie la plus vive.

Les courses continuèrent cependant, excitant l'intérêt des spectateurs, pour la plupart habitués de la navigation lacustre.

L'équipe à laquelle appartenait Archibald se réservait pour la course des yoles. Elle montait une de ces belles embarcations, l'orgueil des constructeurs de Henley, venue à grands frais à Zurich pour les régates.

Au départ, *Titania* — ainsi se nommait le bateau anglais, — prit la tête sur ses concurrents, serrée de près par une yole zuricoise.

De nombreuses embarcations chargées de curieux sillonnaient le lac; la plupart firent force de rames pour suivre les yoles, afin d'assister de plus près à l'issue de la lutte.

Spartacus, le vainqueur de tout à l'heure, n'était pas des moins empressés, et suppléait à la lourdeur de sa barque par la vigueur de ses biceps.

Soudain, parmi les bateaux qui suivaient la course, l'un d'eux, pour se rapprocher, voulut couper la route à une autre embarcation trop chargée de passagers, ce qui en rendait la manœuvre difficile. Le barreur n'eut pas le temps d'éviter l'autre bateau, une collision se produisit, et, comme il arrive trop souvent, plusieurs personnes se portant brusquement du même côté, l'eau entra dans l'embarcation, qui coula à pic.

Un cri d'horreur partit des tribunes. Spartacus, fort en avant, se retourna comme elle disparaissait, et virant de bord, se dirigea vers le lieu de la catastrophe.

Déjà les bateaux voisins avaient tiré de l'eau ceux qui savaient nager et deux femmes que leurs vêtements avaient soutenues un instant, mais trois passagers venaient de disparaître.

Sans hésiter, le Martiniquois, abandonnant sa barque, plongea pour les chercher, et, presque aussitôt, il reparut, d'une main tenant hors de l'eau le corps d'une jeune fille, nageant vigoureusement de l'autre.

Vingt bras se tendirent pour saisir la naufragée, et, avant même qu'elle fût remontée, Spartacus avait de nouveau plongé.

Cette fois, sa recherche fut plus longue, mais on vit enfin sa face noire surgir de l'eau. Il traînait, plutôt qu'il ne le portait, un homme évanoui, de forte corpulence, et qu'on eut beaucoup de peine à hisser auprès de la jeune fille qui reprenait ses sens.

En se voyant dans la barque, elle n'eut qu'une pensée :

demander si son jeune frère était sauvé, et, devant le silence de tous, se mit à pousser des cris déchirants.

Spartacus qui reprenait haleine, après son double sauvetage, demanda pourquoi elle criait puisqu'elle était hors de danger.

« C'est son petit frère qui est resté sous l'eau, répondit-on ; mais le courant a dû l'emporter, on ne l'aura pas.

— L'a-t-on cherché?

— Oui, mais on ne le trouve pas.

— Eh bien, j'y vais! dit le noir.

— Il est trop tard! Vous êtes fatigué!.. »

Déjà l'intrépide Spartacus avait piqué une tête, et disparaissait sous l'eau profonde.

« C'est de la folie! s'écria-t-on de toutes parts.

— Il est capable d'y laisser la vie! » ajouta un batelier en hochant la tête.

Effectivement, le sauveteur ne reparaissait pas. Soudain sa tête émergea ; on le vit prendre une longue aspiration et plonger de nouveau.

« Livart! Livart! lui criait-on, reviens! »

Mais l'héroïque garçon s'obstinait dans sa recherche. Les secondes s'écoulaient, longues comme des minutes, et Spartacus ne remontait toujours pas. On le croyait cette fois bien perdu, lorsque à plus de cent mètres, l'eau bouillonna, et d'un vigoureux coup de pied l'extraordinaire nageur sortit à moitié du lac, tenant à bras tendu le corps d'un enfant.

Un hurlement de joie l'accueillit.

« A moi! A moi! » Ce fut tout ce qu'il eut la force de crier, nageant désespérément vers la barque la plus proche.

L'EXTRAORDINAIRE NAGEUR SORTIT A MOITIÉ DU LAC. (PAGE 160.)

Plusieurs hommes se jetèrent à l'eau pour le soutenir.

Il était temps. Lorsqu'on l'eut aidé à monter dans l'embarcation, serrant instinctivement contre sa robuste poitrine le corps pantelant de l'enfant, il perdit connaissance.

Le petit garçon respirait encore. On lui fit rendre l'eau qu'il avait avalée, pendant que des bateliers, se pressant autour de Spartacus, le frictionnaient et introduisaient, non sans peine, dans sa mâchoire serrée, quelques gorgées de rhum.

Fut-ce l'influence de l'alcool natal? Au bout de quelques instants il revint à lui, et, jetant les yeux sur ceux qui l'entouraient :

« L'enfant? demanda-t-il.

— Il vit. Le voici. »

Sans mot dire, le nègre étreignit le petit garçon, qui, sachant que c'était son sauveur, lui sauta au cou.

En même temps on abordait, et la jeune fille à qui l'on venait de rendre son jeune frère tombait dans les bras de Spartacus, et l'embrassait en pleurant aux applaudissements de la foule qui voulait porter en triomphe le sauveteur.

Mais Jacques, qui de loin avait assisté à cette scène dramatique et qui accourait, suivi de près par son hôtesse, s'y opposa.

« Il a besoin de soins, dit-il aux plus échauffés, je suis son ami, je l'emmène chez moi.

— Mais ma barque, objecta Spartacus, il faut que je m'occupe de ma barque ; où est-elle?

— Sois tranquille, camarade, lui dit un de ses confrères, on te la ramène et on en aura soin. Les avirons sont dedans, l'écope, les tolets, rien ne manque.

— Merci, » répondit le Martiniquois qui, rassuré, se laissa emmener en voiture à la Freie-Strasse, où Mme Schmid insista pour lui prêter des habits de son mari, qui était à peu près de sa taille, et lui faire boire une tasse de thé additionnée de rhum.

Sous l'influence des habits secs et du réconfortant breuvage, Spartacus, tout à fait remis, entretenait Jacques de la joie que lui causait sa victoire et de celle plus douce encore qu'il venait de remporter sur la mort, lorsque Archibald Forbes entra comme un coup de vent dans la salle :

« Mon brave Spartacus! s'écria-t-il en saisissant une main du nègre dans les siennes, combien je suis heureux de vous féliciter !

— Merci, merci, répondit Livart un peu confus d'un enthousiasme auquel l'Anglais ne l'avait pas habitué.

— Mais, reprit Archibald, ce n'est pas seulement pour vous féliciter que je suis accouru. Mes amis de l'Uto-Club, sachant que je suis votre camarade, et, laissez-moi ajouter, votre ami, m'ont chargé de vous prier de nous faire l'honneur et le plaisir — ainsi que l'ami Jacques — de partager notre dîner ce soir. »

Quoique l'invitation flattât énormément Spartacus, sa timidité habituelle l'engagea à refuser.

« Je suis bien reconnaissant, balbutia-t-il, mais voyez, Archibald, les habits que je porte ne sont même pas à moi, je n'oserais...

— Allons donc, répliqua Forbes, est-ce que vous étiez en frac pour sauver trois personnes? Puis, si vous ne veniez pas, mes amis m'en voudraient; ils tiennent beaucoup à vous avoir...

— Dites qu'il ira; je l'y forcerai bien! s'écria Jacques.

— Ah! si vous vous mettez deux contre moi, répondit Spartacus... Mais, à propos, et votre course que j'oubliais?...

— Perdue, mon cher, par ma faute. Ce naufrage m'a causé une telle émotion que j'ai eu une distraction, dont les Zuricois ont profité pour nous dépasser. Cependant nous avons pris le second rang. Alors, c'est entendu; nous comptons sur vous deux?

— Puisque vous le voulez absolument; mais, acheva Livart en jetant un regard de regret sur les vêtements de M. Schmid, vous m'excuserez...

— Mais oui, mais oui, mon ami! Nous dînons à huit heures, ne l'oubliez pas. »

Spartacus ne s'attendait guère à la réception que lui réservaient les membres de l'Uto-Club.

Lorsqu'il entra dans la salle splendidement éclairée et pavoisée, une acclamation l'accueillit, tandis que le président du club le recevait avec un de ces *speeches* dont la cordiale familiarité fait tout le charme.

Sous l'influence de cette atmosphère amicale, Spartacus, qui parlait suffisamment l'anglais, sentit s'évanouir le sentiment de gêne qu'il avait éprouvé en entrant, et ce fut presque avec aisance que lui, le pauvre batelier du lac de Zurich, s'assit entre le président et son ami Jacques, qui s'effaçait modestement devant le véritable héros de la fête.

Cependant le jeune Parisien eut aussi son heure de succès lorsque, voulant expliquer la situation particulière de Spartacus Livart, sans dévoiler son secret, il raconta avec une émotion communicative, comment, atteint par un revers de fortune, son ami, avait renoncé momentanément

aux études qui devaient assurer son avenir et courageusement adopté l'humble profession de batelier.

« Vous voyez, ajouta Jacques, qui s'était très facilement exprimé en anglais, vous voyez que notre camarade fait honneur à sa corporation!...

— Oui, oui, s'écrièrent tous les convives en levant leur verre. Un toast à notre ami Spartacus Livart. »

Un peu ému, le Martiniquois crut devoir remercier les membres de l'Uto-Club dans leur propre langue.

« Mais, ajouta-t-il à la fin de son petit discours, mon ami Jacques Ambert ne vous a pas tout dit, gentlemen. Il ne vous a pas fait savoir que, obligé de renoncer momentanément à mes études au Gymnase, il s'était rencontré un camarade assez dévoué pour me faire part de ces leçons que je ne pouvais plus recevoir, qui avait pris sur son repos ou sur ses récréations le temps de donner au pauvre noir ce pain intellectuel qui lui manquait encore plus que l'autre, et que cet ami, ce généreux camarade, c'est lui, Jacques Ambert!... »

Jacques eût voulu s'abîmer sous la table, mais Spartacus l'avait attiré à lui et publiquement embrassé aux applaudissements de tous.

Lorsque le bruit eut un peu cessé, ce fut le président du club qui, se tournant vers Jacques, lui dit avec émotion :

« Je suis heureux, monsieur, qu'un de nos convives nous fournisse une fois de plus l'occasion de reconnaître la générosité française. Vive la France!

— Et vive notre amie l'Angleterre! » répliqua Jacques qui s'était ressaisi.

Archibald se leva à son tour.

« Gentlemen, dit-il, pour donner à ces paroles une

sanction pratique, et qui ne blessera pas la délicatesse de notre camarade Livart, je propose qu'à partir de ce jour, il soit, par un vote formel, nommé membre honoraire de l'Uto-Club, en même temps que son batelier. »

Toutes les mains se levèrent.

« Adopté à l'unanimité », prononça le président.

CHAPITRE XII

LE NOUVEAU BOURSIER

« Est-ce que vous avez des parties de *golf* à Paris ? demanda un matin Archibald à Jacques Ambert.

— N'est-ce pas le même jeu que le cricket?

— Non, certes, bien que ce soit également un jeu écossais et que l'on y frappe la balle de bois avec un battoir ou crosse.

— Il est possible que vos compatriotes y jouent en France à l'occasion, mais ce n'est pas un sport usité dans nos lycées. Nous connaissons surtout le *lawn tennis*, le *foot-ball*...

— Oh! ce n'est pas du tout la même chose. En réalité, le *golf* est votre vieux *mail* français, dont le nom sert encore à dénommer dans beaucoup de villes les emplacements où l'on y jouait autrefois.

— Oh! je sais ce que c'est! on en parle souvent dans les mémoires des XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Henri IV aimait ce jeu à la passion.

— N'est-ce pas plutôt de la *longue paume*, ou de la *pelote*, que vous voulez parler, le jeu des Basques?

— Non. Sans doute, en sa qualité de voisin des Basques, Henri IV devait avoir joué à la pelote au château de Coa-

rasse, mais je ne fais pas de confusion. J'entends bien parler du jeu où l'on faisait usage du *mail*, une masse de bois cylindrique avec un long manche, qui chassait la boule de buis...

— C'est cela même, reprit Archibald, et ce jeu, tombé chez vous en désuétude, s'est conservé par la tradition en Écosse, d'où il est probablement originaire.

— Cela se pourrait bien, répondit Jacques. Nos rois de France ont eu longtemps une garde écossaise qui a peut-être importé ce sport.

— On ne le joue pas seulement en Écosse, mais aussi en Angleterre où il est de nouveau très en honneur. Il a lieu sur de bien plus vastes espaces qu'on ne faisait en France, d'après les dimensions des promenades qui ont conservé le nom de *mails*.

« Le *golf* est tout à fait un jeu de plein air. On le pratique à travers monts et vallées, en chassant une balle de bois à l'aide de crosses de formes variées, que porte un petit aide, l'auxiliaire du joueur.

« Sur toutes les plages anglaises, dans les lieux de villégiature où se trouvent des terrains découverts, on joue le *golf*. C'est un exercice un peu violent mais très sain et très passionnant.

— A quel propos me parlez-vous de ce jeu, au fait? Est-ce que vous avez l'intention d'inaugurer des parties de *golf* à Zurich?

— Précisément, mon cher. C'est notre club de l'Uetliberg, l'Uto-Club, comme nous disons, qui en a pris l'initiative. Justement, il y a le long de la Limmat des plaines légèrement vallonnées, qui seront très favorables à nos parties, et j'espère bien que vous y participerez.

— Je ne demanderais pas mieux, mais je ne sais pas si je serai capable...

— Laissez donc, agile et vigoureux comme vous êtes, car les leçons de Keller vous ont joliment développé, votre entraînement ne sera pas long.

— J'accepte, si vous croyez que je pourrai, sans trop de désavantage, me mesurer avec vos amis.

— J'en suis persuadé. D'ailleurs jeudi nous devons faire une partie d'essai; vous y assisterez et vous jugerez mieux par vos yeux que par ce que je pourrais ajouter.

— C'est entendu.

— A propos de sport, reprit Archibald, Mokrane ne m'a pas apporté mes journaux cette semaine?

— Je ne l'ai pas vu.

— Ni moi, et cela m'ennuie.

— Est-ce que vous lui avez confié de l'argent?

— Ce n'est pas cela; au contraire, ce serait plutôt moi qui lui devrais quelques sous et je ne le crois pas malhonnête; mais il devient très inexact, juste à l'époque où les journaux de sport sont le plus intéressants.

— Il a peut-être beaucoup d'étrangers à conduire.

— Ce doit être la raison, car je l'ai rencontré à plusieurs reprises, très paré, avec des gens qui paraissaient en train de s'amuser.

— Je crois qu'il accompagne plus volontiers ceux-là que les autres. A vrai dire je n'ai en lui qu'une confiance très limitée.

— Pourquoi? Est-ce que vous avez eu à vous plaindre de lui?

— Ses allures sont singulières; il a le regard fuyant, et je l'ai pris plus d'une fois à mentir avec un aplomb...

— Ce sont les instincts de sa race.

— Qui sont assez mauvais.

— Je ne dis pas non ; pourtant, je n'ai rien à lui reprocher, si ce n'est qu'il pourrait avoir de meilleures fréquentations. Avec tous les métiers qu'il exerce, il a affaire à des gens de toute sorte.

— De qui parlez-vous? demanda Mme Schmid qui venait d'entrer. N'est-ce pas de ce Mokrane?

— Oui, madame, répondit Archibald. Je m'étonnais qu'il n'eût pas apporté mes journaux anglais, ainsi qu'il en a l'habitude.

— Justement, il a rencontré M. Schmid et l'a prié de vous avertir qu'obligé d'aller à Bâle, il ne vous les apporterait que dans deux ou trois jours.

— C'est agréable!

— Il paraît qu'il voyage beaucoup en ce moment. Mon mari l'a vu plusieurs fois prendre le train, mis comme un banquier, et toujours en première classe.

— Il gagne donc bien de l'argent? demanda Jacques.

— Il faut le croire.

— C'est pour cela qu'il me néglige, reprit Archibald. J'en serai quitte pour me faire envoyer mes journaux d'Angleterre. »

L'heure approchait où il fallait se rendre au Gymnase; on cessa de s'occuper de Mokrane pour remettre l'entretien sur la partie de *golf*, qui intéressait singulièrement Archibald.

« Notre club, dit-il à Jacques, désire adresser une invitation collective à ceux de nos camarades de l'Université qui seraient tentés de se joindre à nous.

« Elle est toute rédigée et c'est moi qui suis chargé de

la porter, à cause de mes relations amicales avec quelques élèves. Si vous voulez m'accompagner, vous visiterez l'Université.

— Certainement, cela me fera grand plaisir.

— Vous qui vous intéressez aux questions pédagogiques, vous aurez là une occasion de prendre un aperçu du fonctionnement de l'instruction supérieure en Suisse.»

Les deux amis étaient arrivés ainsi au Gymnase où, dans l'atrium, quelques-uns de leurs camarades devisaient en attendant M. Grüter.

Benvenuto Ferrari tenait le centre d'un groupe et semblait parler avec animation, à en juger par les gestes dont il ponctuait son discours, encore que sa nature méridionale le portât naturellement à une certaine vivacité dans le débit et les mouvements qui l'accompagnent.

« Justement, dit le jeune Italien en les apercevant, notre conversation vous intéresse un peu, car il est question de votre ami Livart.

— Et que disait-on de Spartacus? demanda Jacques.

— Vous pensez qu'on n'en pouvait dire que du bien. Mais l'objet de notre discussion est la situation de ce pauvre garçon, et nous cherchions comment, sans le blesser, ses camarades parviendraient à lui venir en aide.

— J'y ai déjà réfléchi, répondit le jeune Parisien, et, étant donnée son extrême susceptibilité, j'avoue que je ne sais trop comment on pourrait s'y prendre. Sa position s'est d'ailleurs améliorée.

— Oui, reprit Benvenuto, grâce à vous, Ambert, qui lui servez de répétiteur, grâce aussi à Forbes, qui lui a fait gagner quelque argent avec ses compatriotes.

— Oh! fit Jacques, ne parlons pas de cela; c'était bien naturel.

— Possible, mais c'est vous qui en avez eu l'idée et qui vous êtes imposé cette charge. Croyez que tous vos camarades vous en savent un gré infini à tous les deux...

— Oh! interrompit Archibald, ce que j'ai fait, moi, n'est rien.

— Si, mais nous voudrions aussi contribuer d'une façon quelconque à votre bonne action.

— J'avais pensé, interrompit Ludwig Wick, à une souscription...

— Il n'accepterait pas, répliqua vivement Jacques, et rien ne l'humilierait davantage.

— Cependant, reprit Benvenuto, on ne peut laisser ce brave garçon renoncer à ses études pour exercer la profession de batelier. L'honneur du Gymnase...

— N'est pas du tout en cause, riposta Jacques.

— Assurément, appuya le jeune Anglais. Je dirai même qu'il est plus honorable pour Spartacus de gagner sa vie du travail de ses mains, que d'accepter les secours, même de ses camarades, de ses amis, car je suppose que nous le sommes tous.

— Oui! oui! dirent plusieurs voix.

— Voilà, Forbes, une parole de bon sens, fit tout à coup la voix de M. Grüter, qui venait d'entendre la dernière partie de cette discussion. Elle ne m'étonne pas de votre part; mais, si vous voulez bien entrer en classe, messieurs, l'heure va sonner, je vous communiquerai une idée, que je dois à votre généreuse préoccupation. Je désire prendre votre avis, car à votre âge, si l'on manque quelquefois d'expérience, on a du cœur et le sentiment de la solidarité. »

Ces paroles du maître ayant excité la curiosité du jeune auditoire, on s'empressa de le suivre dans la classe, et M. Grüter reprit en ces termes :

« Je devais aujourd'hui vous parler de Lavater, dont cette année verra le centenaire, et qui a donné un sublime exemple de solidarité humaine en s'exposant à la mort pour sauver un de ses semblables. Eh bien, nous rattacherons l'objet qui vous préoccupe, et moi aussi, depuis quelque temps, à la définition et à des exemples de ce mot de *solidarité*, qui représente une des idées les plus élevées de l'humanité.

« Mais, avant de vous raconter dans quelles circonstances Lavater a reçu la blessure dont il est mort depuis un siècle, parlons de notre ami et contemporain Livart, qui a failli périr l'autre jour en sauvant la vie de trois personnes. »

On était si peu habitué à entendre M. Grüter parler pendant la classe d'un sujet étranger à son enseignement, qu'un silence profond s'était établi, tel qu'on ne l'observait pas toujours lorsque le maître parlait *ex cathedrâ*.

« Vous n'avez pu me croire indifférent — bien que je laisse peu voir mes impressions — aux fâcheuses circonstances qui ont interrompu Livart dans ses études qu'il poursuivait, je dois le dire, avec une intelligence et un zèle bien faits pour démentir ceux qui traitent dédaigneusement les races prétendues inférieures...

« Or, messieurs, votre camarade n'a pas que des aptitudes réelles et un souci méritoire d'acquérir les connaissances qui lui manquent. C'est un cœur délicat et généreux ; il l'a prouvé par la dignité avec laquelle il soutient la mauvaise fortune et le dévouement qui l'a porté l'autre jour à ces courageux sauvetages...

« Je suis donc fondé à dire que Livart fait honneur à l'établissement qu'il avait choisi pour perfectionner son instruction retardée, et que je m'honore moi-même d'avoir eu un tel élève... »

Une triple salve d'applaudissements interrompit le professeur.

« Eh bien, reprit M. Grüter, puisque vous êtes en communion d'idées avec votre maître, je crois que vous approuverez ce que j'ai l'intention de faire pour ce brave garçon. C'est d'obtenir de notre vénérable Recteur et du Conseil de l'école l'autorisation de dispenser cet élève, à titre de reconnaissance pour le service qu'il a rendu au canton en sauvant trois de ses enfants, de le dispenser, dis-je, des redevances qu'il aurait à verser pour terminer ses études...

— *Bravissimo!* cria Benvenuto, dont les yeux brillaient de joie.

— J'excuse cette interjection italienne pour le motif qui l'a dictée, poursuivit le maître et je vous demande, particulièrement à vous, Ambert et Forbes, dont je connais la généreuse conduite à l'égard de Livart, si vous pensez qu'en agissant ainsi je risquerai de formaliser votre camarade?

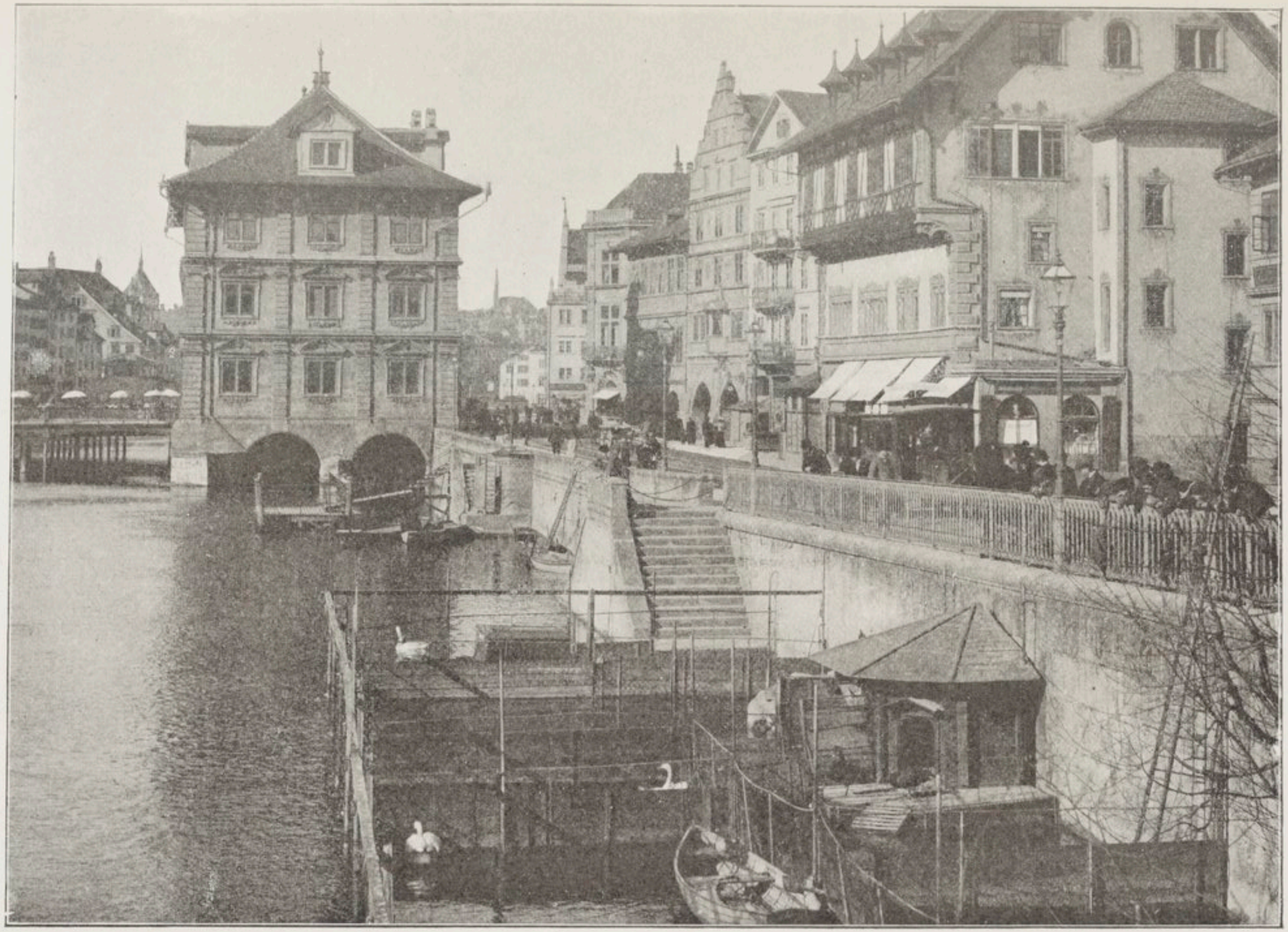
— Non, répondit Jacques.

— Je ne le crois pas, confirma Archibald.

— Eh bien, lorsque j'aurai, pour la forme, car je ne doute pas de sa réponse, consulté le docteur Schurlé, voulez-vous vous charger, tous deux, de porter cette décision à la connaissance de Livart?

— Oui, monsieur, répondit Jacques avec émotion, et en vous remerciant de ce que vous faites pour lui.

— Cela me rend trop heureux pour qu'il soit nécessaire de m'adresser des remerciements. Et maintenant, mes-



RATHAUS ET RATHAUSQUAI, ZURICH.
(REPRODUIT D'APRÈS LEVER ORIGINAL DE LA PHOTOGLOB C^IE, ZURICH.)

sieurs, que la question est réglée, nous allons prendre pour texte de cette leçon l'idée de *solidarité*, et, subsidiairement la fin mémorable de Lavater, une des gloires de notre pays... »

M. Grüter sut trouver des aperçus nouveaux pour parler de l'auteur d'un système quelque peu oublié, montrer en quoi il diffère de la phrénologie de Gall, et ce qui en subsiste encore.

Il s'étendit principalement sur le caractère admirable de Lavater, « ce sage de l'Helvétie », et lut à ses élèves les lignes enthousiastes que lui consacra Mme Roland dans un *Voyage en Suisse*, œuvre posthume peu connue même en France.

« Ses discours respirent la vertu; son exemple la ferait aimer, si elle avait besoin d'un modèle pour être chérie... Je ne pense pas qu'on puisse connaître Lavater sans le révérer. Il est peu d'hommes qui vaillent autant que leurs ouvrages, mais Lavater vaut absolument mieux. »

On sait que Lavater fut frappé d'une balle pendant la bataille de Zurich, le 22 septembre 1799, alors qu'il portait secours aux blessés. On a prétendu que c'était une vengeance de l'esprit de parti : Masséna vainqueur fit vainement rechercher le meurtrier et l'on se rallia à l'opinion plus probable que le philosophe avait reçu une balle égarée.

M. Grüter raconta avec émotion la longue agonie de Lavater, qui ne cessa jusqu'en 1801 de travailler et de recommander la pratique de la solidarité humaine pour laquelle il avait en réalité donné sa vie.

Jamais le professeur n'avait été écouté avec une aussi sympathique attention, et sa physionomie habituellement

sévère s'adoucit, la leçon terminée, pour prendre congé de ses élèves.

« Surtout n'oubliez pas, recommanda-t-il aux pensionnaires de Mme Schmid en passant auprès d'eux.

— Dites donc, demanda Jacques à Archibald, lorsqu'ils furent sortis de l'école, si nous nous offrions le *câble-tramway*, peut-être que nous trouverions encore Spartacus au quai.

— J'allais vous le proposer.

— Alors, dépêchons, pour ne pas faire attendre notre hôtesse. »

Livart n'avait pas quitté le lac. Il était occupé à nettoyer son bateau, lorsque ses deux amis arrivèrent près de lui.

Confidentiellement, Jacques lui fit part des intentions bienveillantes de M. Grüter à son égard.

« Je n'aurais pas dû vous en parler, ajouta le jeune Parisien, avant la réponse du vice-recteur, mais, comme M. Grüter est certain qu'elle sera favorable, Archibald et moi nous n'avons pu résister au plaisir de vous apporter cette bonne nouvelle.

— Effectivement, répondit le Martiniquois en leur serrant énergiquement la main, c'est une grande joie pour moi que ce témoignage d'estime de notre professeur! Je ne pourrai peut-être pas en profiter comme je le voudrais, car il faut que je gagne ma vie; mais je compte toujours sur vous, Jacques, pour me communiquer les leçons auxquelles il me sera impossible d'assister...

— Vous en avez le droit, mon cher Spartacus.

— Je le sais bien. Puis, j'ai peu de besoins. Nos amis anglais m'ont fait gagner pas mal d'argent et cela me

permettra chaque jour de dérober quelques heures à mon nouveau métier.

— A ce propos, dit Archibald, les joueurs de *golf* ont dû vous prier d'explorer le terrain sur lequel aura lieu la partie de jeudi.

— Oui, répondit le noir, et je compte y employer la matinée de demain, afin de me rendre au Gymnase, dès que je serai avisé officiellement de ce que vous m'avez annoncé.

— Vous a-t-on donné les explications nécessaires? demanda Archibald.

— Elles ne sont pas compliquées. Pour le choix du terrain, on s'en rapporte à moi; on ne m'a fait qu'une recommandation : qu'il soit vaste, un peu accidenté, coupé de haies, de petits bouquets de bois, de ruisseaux. Les bords de la Limmat semblent avoir été faits à souhait.

« Je creuserai les trous à une distance d'environ cent à deux cents mètres l'un de l'autre en moyenne, et j'en indiquerai l'emplacement à l'aide de petits drapeaux que je dois commander : voilà tout.

— Oui, ce sera très bien, fit Archibald. Vous verrez la belle partie et comme ce sera amusant! »

Sur ces derniers mots, les trois amis se séparèrent et les pensionnaires de Mme Schmid reprirent le chemin de la Freie-Strasse.

CHAPITRE XIII

LA TROUVAILLE DE MADAME SCHMID

Le jeudi suivant, Jacques et Archibald se rendirent de bonne heure sur le terrain préparé par Spartacus et où devait avoir lieu la partie de *golf* organisée par le cercle de l'Uetliberg. La plupart des membres étaient présents.

Archibald s'était muni de crosses de différentes formes, dont chacune avait un emploi spécial qu'il avait longuement expliqué à son camarade.

Le *club* ou crosse est l'arme du golfeur. Les fins joueurs en possèdent habituellement une dizaine qu'ils font établir suivant leurs instructions, pour les différents cas qui peuvent se présenter, selon que la balle est arrêtée dans un massif, un tas de cailloux, de hautes herbes, une dépression de terrain, etc.

La partie étant à peu près improvisée, on avait dû se contenter de clubs achetés tout faits. Archibald en avait six, que portait son auxiliaire ou *caddy*, représenté par un jeune Zuricois.

Les joueurs firent d'abord la reconnaissance du terrain, et l'on félicita Spartacus de l'ingénieuse disposition des *holes* ou trous dans lesquels le joueur doit conduire sa balle

au moyen du moins grand nombre possible de coups de crosse.

« Vous voyez, dit Archibald, que le jeu est très facile à comprendre, s'il est difficile à bien pratiquer. Le principe du *golf* est d'envoyer sa balle dans un nombre de trous déterminé, ainsi que je vous l'ai expliqué, avec un nombre minimum de coups de crosse.

« Comme vous êtes un joueur inexpérimenté, les plus forts vous rendront un certain nombre de coups. C'est-à-dire que lorsqu'on additionnera ceux que vous aurez portés, on retranchera du total de cinq à dix points. Moi, par exemple, qui suis relativement un bon golfeur, je partirai *Scratch* : on me comptera tous les coups que je donnerai à ma balle...

« Il y a un point de départ pour chaque trou. Le fin du jeu c'est de calculer de l'œil la distance qui vous en sépare et de donner votre premier coup de façon à vous en rapprocher le plus possible, afin d'avoir un moins grand nombre de coups à frapper pour y conduire votre balle.

« Aujourd'hui nous jouons avec neuf *holes;* ordinairement on en met davantage, mais c'est suffisant.

— Oh! je comprends, répondit Jacques; il faut une grande habitude, et je crains bien d'être fort inhabile.

— Tenez, reprit Archibald, en appelant son *caddy*, j'ai une balle, vous allez vous essayer; c'est permis. »

Le jeune Anglais choisit alors un *club* parmi ceux que portait le Zuricois et le tendit à son compagnon.

« Ce club-là, lui fit-il remarquer, c'est celui que vous devez employer pour porter votre premier coup. Il est assez flexible et le poids de la crosse suffisant pour donner une certaine force à votre envoi initial.

LE VIEILLARD L'EXAMINA A LA LOUPE. (PAGE 191).

« Voici un *hole*, continua-t-il en lui indiquant un trou placé à une distance de trois cents mètres environ ; envoyez votre balle dans sa direction, et ne craignez pas de frapper fort. »

Le Parisien, très attentif, se plaça de la façon la plus commode, et, levant le bras, donna sur la balle de buis un coup qui l'envoya à peu près à moitié chemin.

« Ce n'est pas mal, apprécia Forbes, mais vous auriez fait mieux si vous aviez l'habitude de calculer votre force sur la distance à parcourir ; voyons où se trouve la balle. »

Lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit où elle s'était arrêtée :

« Vous êtes dans une touffe d'herbes, reprit Archibald. Si vous employez le même *club*, vous risquez de frapper à faux. Tenez, en voici un autre, dont la crosse a la forme prévue pour le cas. »

Et, joignant l'exemple au précepte, il fit adroitement sortir la balle des herbes qui l'emprisonnaient, et l'envoya à cinquante mètres plus loin, sur une taupinière où elle s'incrusta dans la terre molle.

« Mon coup n'est pas fameux, fit remarquer le jeune Anglais, mais il a l'avantage de vous montrer l'usage d'un autre club. »

Cette fois encore, il dégagea facilement la bille de buis, qui alla retomber à peu de distance du *hole*.

« Maintenant, c'est très facile, dit Archibald qui, en deux coups d'un quatrième club, plus petit que les premiers, conduisit sa balle dans le trou.

— A mon tour, fit Jacques, encouragé par l'exemple.

— Oui, mais, il faut prendre un autre point de départ, dont les obstacles ne vous seront point connus. »

Au bout d'un quart d'heure, Jacques, dont l'amour-propre était surexcité, et qui était naturellement adroit, com-

mençait à manier les *clubs* de façon à mériter les félicitations de son ami.

« Reposez-vous, lui dit celui-ci; ça marchera. Pour un commençant, vous allez très bien. Regardons les autres, cela complétera votre éducation de golfeur; au point de vue théorique s'entend. »

Tous deux s'approchèrent des jeunes Anglais qui s'essayaient de leur côté.

« Voyez, dit Archibald à Jacques, la balle de Stewart est tombée dans un terrain plat, il va se servir d'un nouveau *club*, le *brasey*, pour la projeter en avant. Regardez comment il s'y prend, pour faire comme lui. C'est un excellent golfeur. »

Effectivement, d'un nouveau bond, la balle était tombée assez près du *hole*. Les deux amis s'approchèrent.

« Remarquez, reprit Forbes, comment il va cette fois la rapprocher du trou en la faisant rouler doucement. »

Deux coups suffirent à Stewart pour faire entrer sa balle dans le *hole*.

« *Well and good!* » cria Archibald.

Bientôt, la période des essais étant terminée, on se prépara pour la partie.

Comme les golfeurs étaient d'inégale force, on organisa un *handicap*, les adversaires les plus forts rendant plusieurs coups, et la partie commença, très animée.

Ainsi qu'Archibald l'avait prévu, ce fut Stewart qui gagna, suivi de près par lui-même, et Jacques, pour son début, eut la satisfaction de n'être pas classé dans les derniers.

Il en était tout heureux.

« De retour à Paris, dit-il à son camarade, j'organiserai

des parties de *golf*. C'est très amusant et moins brutal que le *foot-ball*. »

Comme il rentrait chez leur hôtesse, Mme Schmid, après leur avoir demandé s'ils s'étaient bien amusés, prévint Archibald que Mokrane était venu pour le voir.

« Il était fâché de ne pas vous rencontrer. Il voulait vous prévenir de ne plus compter sur lui pour les journaux. Il a même laissé à votre adresse un mot qu'il a écrit sur une carte de visite.

— Ah bon, fit le jeune Anglais, cela tombe bien. J'ai écrit en Angleterre pour qu'on me fasse envoyer mes journaux directement. C'est ennuyeux de ne pas les recevoir exactement. »

Puis, après avoir lu les quelques mots tracés au crayon sur le carré de carton :

« Il dit qu'il est forcé de s'absenter de Zurich.

— Oui, je sais par mon mari qu'il voyage souvent, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre.

— Il accompagne sans doute des touristes.

— Non, il voyage toujours seul. A propos, reprit l'hôtesse, vous ne savez pas où il demeure?

— Je l'ignore, mais on pourrait s'informer dans les hôtels qu'il fréquente. Pourquoi me demandez-vous cela?

— Parce que, après son départ, j'ai trouvé ceci par terre, et ce ne peut être que lui qui l'a laissé tomber en fouillant dans sa poche pour y prendre un crayon. On dirait de l'or...

— En effet, répondit Archibald, examinant avec curiosité un petit lingot de métal que lui avait remis Mme Schmid; cela y ressemble.

— Montrez », demanda Jacques, en cachant son agitation.

Et après avoir, à son tour, attentivement regardé le morceau de métal, l'avoir flairé et soupesé dans sa main.

« Oui, dit-il lentement, en regardant son camarade. C'est de l'or natif, qui a dû être enfoui dans de la terre. Il en reste des traces.

— Absolument, confirma l'Anglais, après avoir de nouveau manié le petit lingot dans tous les sens. C'est une pépite d'or. Vous en verrez de pareilles à l'université, qui ont été recueillies dans le Rhin.

— Est-ce que Mokrane fait maintenant le commerce des matières précieuses? demanda Jacques.

— C'est bien possible. Il fait tous les métiers.

— Voulez-vous me confier cela, madame? demanda le jeune Parisien à son hôtesse. Je suis curieux de savoir ce que cela peut être.

— Volontiers, dit Mme Schmid, c'est aussi bien entre vos mains qu'entre les miennes. »

Sans répondre, Jacques enveloppa la pépite d'un feuillet de papier arraché à son carnet et la serra dans son gilet.

« Que faites-vous cet après-midi? demanda-t-il à Archibald.

— Je ne sais, je voudrais écrire des lettres...

— Eh bien, c'est cela, reprit le jeune homme, faites votre correspondance. Moi je descends en ville où j'ai plusieurs objets à acheter. Nous nous retrouverons à dîner.

— Entendu. »

Après être monté dans sa chambre, où il changea de vêtements, Jacques sortit et se dirigea vers la vieille ville.

Il se rappelait avoir vu dans la promenade qu'il y avait

faite avec son père, une boutique sombre sur les carreaux de laquelle était cette inscription :

ACHAT D'OR ET D'ARGENT

Il n'eut pas de peine à la retrouver et entra.

Derrière un comptoir qui supportait des balances et plusieurs sébiles remplies de bijoux cassés, de pièces démonétisées, de médailles, se tenait un grand vieillard, les yeux protégés par des lunettes bleues, et dont la longue barbe blanche descendait sur la poitrine.

« Monsieur, lui dit-il, en tirant de sa poche le papier dans lequel il avait enveloppé la pépite, je désirerais savoir si ceci est de l'or. »

Silencieusement, le vieillard prit le menu lingot, l'examina à la loupe, puis le frotta sur une pierre de touche.

« Oui, répondit-il, c'est de l'or vierge, sans traces de cuivre. Est-ce que vous en avez à vendre?

— Non, répondit Jacques ; si j'ai eu recours à votre obligeance, c'est que j'ai un intérêt à savoir ce que c'est que cette parcelle de métal.

— Je vous l'ai dit : de l'or pur, sans doute recueilli dans un cours d'eau, car il est usé par le frottement de corps durs. Une question à mon tour. Est-ce que l'on vous a offert d'en acheter?

— Pourquoi cette question, monsieur?

— C'est parce qu'il est venu, il y a quelque temps, un individu très brun, paraissant étranger, et qui m'a offert des pépites semblables à celle-ci, mais plus grosses.

— Ah!

— Oui, ses allures mystérieuses m'ont déplu. Il disait

qu'étant de passage, et étant à court d'argent pour entreprendre un voyage, il voulait se défaire d'un peu d'or qu'il avait rapporté d'Afrique.

— Il ne vous a pas dit son nom?

— Comme il n'avait pas de papiers sur lui, et ne voulait pas être payé à domicile, j'ai refusé l'affaire, et, naturellement nous en sommes restés là. Il m'a dit qu'il allait d'abord à Bâle, et s'est informé si je connaissais un confrère qui achetât l'or dans de bonnes conditions. Je lui ai indiqué Bidermann, qui fait assez facilement ce genre d'affaires, il est parti en me remerciant. Je ne l'ai plus revu. D'ailleurs je ne sors presque jamais.

— Reconnaîtriez-vous cet homme?

— Facilement, je crois. Il a un type qui ne se rencontre pas souvent ici, bien qu'il vienne beaucoup d'étrangers. Mais je ne saurais dire de quel pays il est. Il n'a ni l'accent italien, ni l'accent espagnol ou portugais.

— En fait, reprit Jacques, si c'est celui que je soupçonne, il n'est d'aucun de ces pays.

— Ce serait donc de l'or volé? interrogea le marchand.

— J'en ai la presque certitude. Mais, ajouta Jacques, pour que je puisse m'en assurer, je dois réclamer momentanément de vous le silence sur cette affaire.

— Bien volontiers. A condition que vous me tiendrez au courant. Cela m'intéresse aussi.

— Tenez, reprit le jeune homme en tendant sa carte au vieillard, voici mon nom et mon adresse. Je suis élève de l'École Cantonale, au Gymnase, et je demeure chez M. Schmid, dans la Freie Strasse. Si vous aviez quelque renseignement nouveau à me fournir, vous n'avez qu'à m'écrire, je viendrai à votre appel.

— C'est convenu, mon jeune Monsieur. Je suis à votre disposition. »

Jacques sortit fort ému de la boutique du marchand d'or.

« Plus de doute, se disait-il; Mokrane est le voleur de Spartacus. Voici expliqués ses fréquentes absences, son voyage à Bâle. Il vend peu à peu l'or de ce pauvre garçon pour faire la fête.

« Il s'agit de le démasquer sans lui donner l'éveil et assez à temps pour que la petite fortune de Spartacus ne soit pas entièrement dévorée.

« Heureusement, il n'a pas encore eu l'idée de quitter Zurich, autrement comment le retrouver? Mais cette idée peut lui venir un jour ou l'autre, surtout s'il se croit soupçonné, et où le prendre alors?

« Cet or doit être caché avec soin. Si je dénonce Mokrane à Spartacus qui voudra l'étrangler, on ne trouvera probablement rien et le voleur s'enfuira. Il est assurément plus important pour notre ami de rattraper son or que de châtier Mokrane. Que faire?...

« Si mon père était ici, je lui demanderais conseil... J'ai envie de lui écrire et de tout lui raconter... J'irais bien à Bâle chez ce Bidermann, mais pour peu que ses achats aient eu quelque chose d'irrégulier, non seulement il ne me dira rien, mais il préviendra le Tzigane, qui nous glissera entre les mains...

« Aller à la police, c'est un rôle qui ne me convient guère. Spartacus seul aurait le droit de déposer une plainte; aboutirait-elle? Je me suis laissé dire précisément qu'en sa qualité d'interprète et de cicerone, Mokrane rend des services à cette administration... Je suis fort embarrassé.

« Si je n'étais pas si jeune, j'irais à la recherche de ce gredin, je lui montrerais la pépite d'or, je l'accuserais formellement, je le menacerais, et peut-être que, en l'intimidant, j'obtiendrais la restitution de ce qu'il détient encore... Mais ces Tziganes sont d'effrontés coquins, il niera l'évidence, il se sauvera...

« Il y aurait peut-être un moyen... Pour l'employer, il faut du temps et de l'argent; ce serait de le faire épier par quelqu'un de sûr. Mais qui? Je ne connais personne à qui confier une pareille mission. »

Tout en monologuant ainsi, Jacques était revenu à la maison de la Freie-Strasse, sans y songer. Son camarade était à la porte du jardin.

« Déjà de retour? lui dit-il. Vous aviez tant de courses à faire.

— Oui, répondit le jeune homme, embarrassé de déguiser la vérité; je n'ai pas trouvé ce que je cherchais.

— Quoi donc? sans indiscrétion.

— Oh! des cartes postales illustrées que je voulais envoyer à ma sœur, mais il n'y a rien de bon dans ce que j'ai vu.

— Que ne l'avez-vous dit plus tôt? J'en connais de charmantes, celles de Guggenheim, puis l'édition photoglob, enfin la série des costumes suisses de Burgy, qui est très jolie. J'en ai déjà envoyé une quantité à des jeunes filles d'Huddersfield, qui sont ravies.

— Eh bien, vous me conduirez où vous les avez achetées.

— C'est à la Parad-Platz, mais vous en aurez aussi sur le quai. Bien entendu, je ne demande pas mieux que d'aller avec vous...

— N'oubliez pas, Messieurs, si vous voulez sortir, que

nous allons bientôt dîner, dit en se montrant Mme Schmid.

— Oh! nous n'irons pas maintenant, répondit Jacques.

— Tant mieux, car j'ai un superbe gigot, et, vous le savez, le rôti n'aime pas attendre.

— En quel honneur cette pièce remarquable? interrogea le jeune Anglais, émoustillé par l'annonce de la viande rôtie.

— En l'honneur d'un convive qui va vous tenir compagnie pendant quelques jours.

— Vous avez un nouveau pensionnaire?

— Non, Monsieur Forbes, c'est un convive très ancien, mais que je n'ai pas aussi souvent que je le voudrais.

— Je parie qu'il s'agit de M. Schmid!

— Et vous avez gagné. Oui, c'est mon mari. Depuis longtemps il a droit à un congé, et, comme il est un peu fatigué, je l'ai engagé à le demander. On le lui a accordé à partir d'aujourd'hui...

— Ah! mais c'est charmant. Ce brave M. Schmid qu'on voit si rarement!

— Eh bien, dit l'employé du *banhof* en entrant, vous le verrez maintenant à tous les repas.

— Et vous pourrez faire de belles parties de pêche, reprit Mme Schmid, car mon mari n'a pas son pareil pour prendre du poisson.

— Oui, reprit l'hôte, en clignant de l'œil, je connais de bons endroits, mais je ne les montre pas à tout le monde. Vous, messieurs, c'est autre chose!

— Oh! *mein gott!* mon gigot qui attrape un coup de feu, s'écria Mme Schmid en courant vers la cuisine.

— C'est mon congé qui lui tourne la tête, dit le mari en souriant avec complaisance. Ah! je puis le dire, c'est une bonne femme, bien dévouée, si elle était moins entêtée.

— Veux-tu te taire! cria sa femme de la cuisine, je t'entends, va. Tu me paieras cela, tantôt.

— Il faut bien que je la taquine un peu, continua Schmid à demi-voix, sans cela elle s'ennuierait. A propos, met-elle toujours de la chicorée dans le café?

— Ne dites donc pas cela, répondit Jacques, votre femme nous a assurés qu'il n'en est jamais entré dans la maison.

— Je le sais bien, fit l'hôte avec un gros rire. C'est pour la faire *monter* que je dis cela à chaque nouveau pensionnaire. Alors elle rage; elle rage. Et j'en crève de rire. Ça ne nous empêche pas de faire bon ménage.

— Le dîner est servi, vint dire Mme Schmid.

— Et le gigot brûlé, ajouta son mari, en poussant le coude d'Archibald. Je le sens.

— Menteur! Tu le verras s'il est brûlé, répliqua l'hôtesse en lui donnant une petite tape sur l'épaule.

— Vous êtes témoins, elle me bat, remarqua l'employé; qu'est-ce que ce sera demain? »

Pendant le dîner, la conversation vint à tomber sur Mokrane.

« Il est encore allé à Bâle avant-hier, dit M. Schmid.

— Qu'est-ce qu'il peut y aller faire? demanda Archibald, cela m'intrigue.

— Oh! ce ne serait pas malin de le savoir, si l'on voulait.

— Et comment y arriveriez-vous? interrogea Jacques Ambert, intéressé.

— Je m'y prendrais comme je l'ai fait pour découvrir l'auteur des vols qui se commettaient au hangar des marchandises. Ah! c'est une drôle d'histoire, allez.

— Vous nous la raconterez.

— Quand vous voudrez.

— Voyez-vous, dit l'hôtesse, il ne faut pas se fier à mon mari. Avec son air bonasse et sa figure réjouie, vous ne croiriez pas qu'il est excessivement rusé.

— Oh! pas tant que tu le dis, répliqua modestement l'employé; mais j'aime bien à me rendre compte, j'observe et ce sont souvent de petites choses insignifiantes qui me mettent sur la trace.

— C'est bon à savoir », pensa Jacques.

CHAPITRE XIV

L'ENQUÊTE

Malgré la fatigue causée par la partie de *golf*, Jacques eut quelque peine à s'endormir ce soir-là.

La participation, pour lui évidente, de Mokrane au vol dont Spartacus avait été victime lui trottait dans l'esprit.

D'abord, comment le tzigane avait-il connu la cachette du Martiniquois et la valeur de son contenu, puisque Spartacus n'avait auparavant fait confidence à personne de ce que renfermait la cassette?

A la vérité, Archibald et lui savaient où elle était enfouie, mais un curieux, un fureteur comme Mokrane pouvait aussi bien avoir été, par hasard, témoin des bizarres pratiques du Martiniquois.

C'était possible, quoique peu probable. Sans aller jusqu'à soupçonner la vérité, Jacques finit par émettre une hypothèse qui l'en rapprochait.

Peut-être, durant sa période de curiosité, Forbes aurait-il laissé échapper, devant son porteur de journaux, des paroles imprudentes. Elles avaient pu mettre le malfaiteur sur la voie, lui donner l'idée de chercher à savoir ce que le solitaire de Gisikon cachait avec tant de mystère?

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS
75005

Tout de suite, le jeune Parisien eut envie de se lever, d'aller réveiller son camarade et de l'interroger.

Mais alors il fallait révéler le secret qu'il s'était engagé à garder, et, cela, sur une simple supposition? Il réfléchit un instant et renonça à ce projet.

Avec ce qu'il avait appris, il pouvait arriver à connaître la vérité, sans inquiéter Archibald, ni donner l'éveil au coupable...

Les paroles de Mme Schmid, relatives à la sagacité de son mari, lui revinrent soudain à l'esprit. Sans dévoiler le secret de Spartacus, il pouvait faire à son hôte une demi-confidence, et lui demander de mettre à son service ses facultés d'investigation.

Satisfait de s'être arrêté à cette résolution, Jacques souffla sa lampe et, quelques instants après, la fatigue aidant, il était plongé dans le plus profond sommeil.

Il dormait encore lorsque M. Schmid vint frapper à sa porte.

« Vous oubliez l'heure du déjeuner, monsieur Ambert », lui dit l'employé.

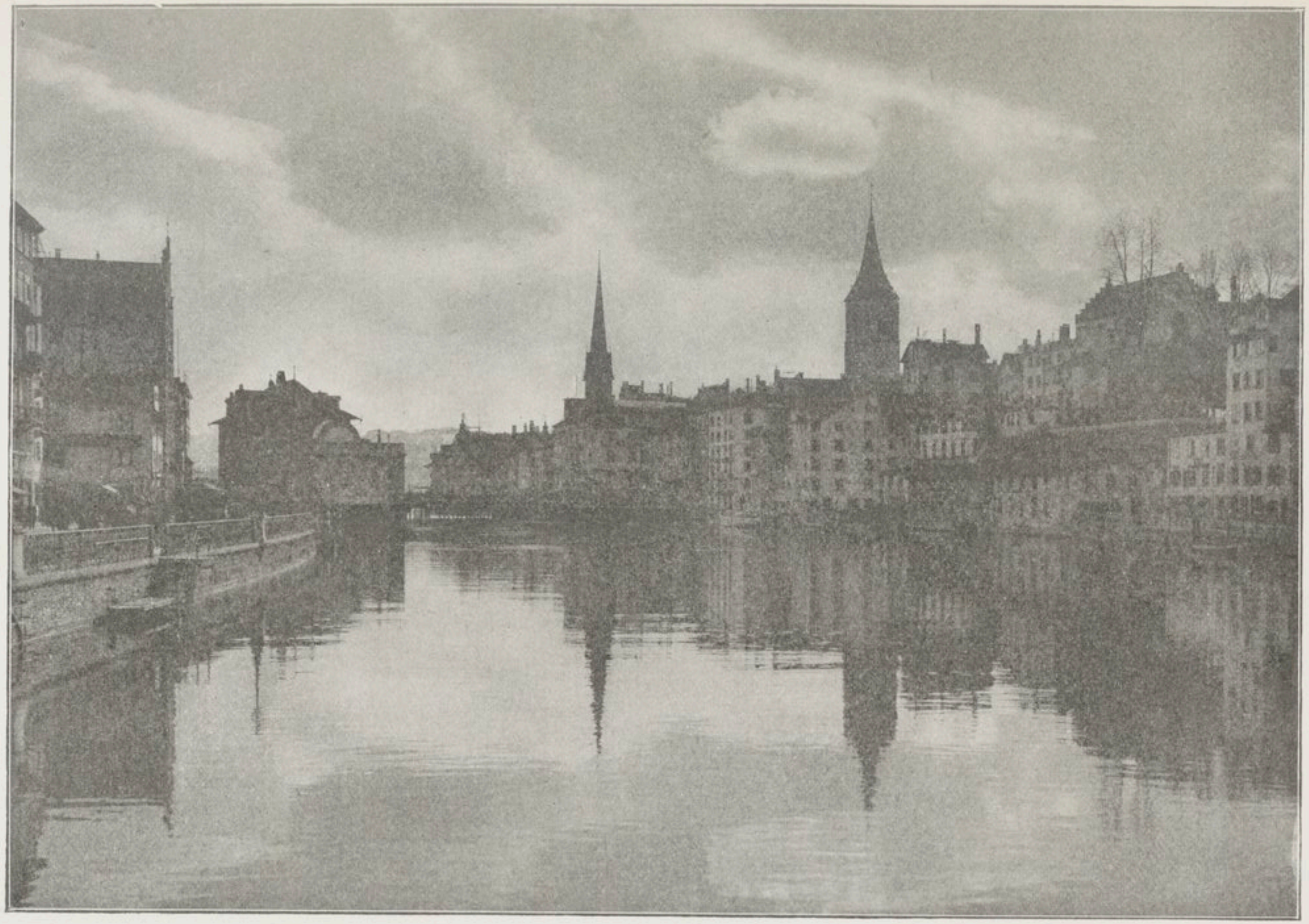
Machinalement Jacques se tourna vers le coussin de velours auquel était suspendue sa montre, un présent de sa mère.

« Ma foi, dit-il, j'étais un peu fatigué, et, sans vous, j'allais...

— Manquer la classe, acheva son hôte.

— Oh ! l'un de vous m'aurait réveillé, répondit le jeune homme en passant un pantalon. Mais, puisque vous avez pris la peine de monter, asseyez-vous donc, monsieur Schmid, j'ai quelque chose à vous demander.

— A votre service. De quoi s'agit-il?



ZURICH ET LE LAC, LA NUIT. (REPRODUIT D'APRÈS LEVER ORIGINAL DE LA PHOTOGLOB C°, ZURICH.)

— Voici... Jusqu'à nouvel ordre, tout ceci doit rester *entre nous deux*.

— Vraiment?

— Oui, et c'est plus grave que vous ne le supposez. Un de mes amis, que je vous nommerai plus tard, a été victime d'un vol, et j'ai presque la certitude que le coupable est ce Mokrane qui apportait des journaux à Archibald Forbes.

— Sa figure et ses allures ne me revenaient guère, reprit M. Schmid; ce n'est pas ici que ce vol a été commis au moins? Sans cela j'irais prévenir la police.

— Non, rassurez-vous; c'est même très loin d'ici. J'ai la conviction que Mokrane possède encore la plus grande partie de ce qu'il a dérobé, et je ne veux pas lui laisser croire qu'on le soupçonne.

— C'est prudent, car il pourrait partir avec le magot.

— Justement.

— Savez-vous où il demeure?

— Non, et si vous aviez le temps de vous en enquérir...

— Je n'ai rien à faire, et, puisque cela doit rester entre nous deux, je feindrai d'aller à la pêche, afin de ne pas éveiller les curiosités. Ce soir, je saurai où il perche, le vilain oiseau.

— Vous me rendrez service.

— C'est la moindre des choses. J'espère bien faire davantage, car, si je vous ai compris, vous voulez avant tout retrouver l'argent.

— C'est de l'or en pépites. Il y en avait pour une trentaine de mille francs, cachés dans de la terre glaise.

— Précisément, ma femme m'a raconté qu'il en avait laissé tomber une parcelle dans la salle, et qu'elle vous l'avait confiée.

— La voici : c'est l'indice qui m'a fait découvrir le voleur. »

Jacques alors raconta sa visite au marchand d'or et les renseignements que le digne homme lui avait donnés.

« Je m'explique maintenant ses voyages à Bâle, reprit M. Schmid. Il y vend peu à peu son stock de pépites, afin de ne pas éveiller l'attention.

— C'est probable.

— Dites que c'est certain. Je connais de réputation un certain Bidermann qui passe pour un recéleur. J'ai entendu assez mal parler de lui lors de l'affaire des voleurs de marchandises.

— Est-ce qu'il y a été impliqué?

— On a fait une perquisition à sa boutique et on n'a rien trouvé. Rien ne m'ôtera de l'idée qu'il a un dépôt ailleurs pour les objets compromettants.

— On s'en assurera s'il est besoin. Le plus pressé, je crois, est de connaître l'adresse de Mokrane.

— Je vais consacrer ma journée à la chercher. M. Archibald ne la connaîtrait-il pas?

— Non, il l'ignore. »

Pendant cette conversation, Jacques avait fait une toilette sommaire et se disposait à descendre.

« Vous savez, recommanda-t-il de nouveau à son hôte, pas un mot ici de cette affaire!

— N'ayez crainte. Je suis muet comme les poissons de la Limmat.

— Eh bien, cria l'hôtesse du bas de l'escalier, que faites-vous donc là-haut? Il est l'heure. Et l'on dit que les femmes sont bavardes ! Le café refroidit.

— On y va, répondit Schmid, surtout n'y mets pas de chicorée.

— Tu mériterais que j'en misse dans le tien, mauvaise langue, répondit sa femme lorsqu'il fut descendu. Qu'avais-tu donc à dire à M. Jacques? Encore des mensonges?

— Oh! s'il est permis!... Je lui disais simplement que j'irais à la pêche aujourd'hui amorcer des *coups* pour dimanche.

— Comme c'est intéressant!

— Mais bien sûr. Au lieu de prendre du fretin dans la Limmat, je leur ferai pêcher quelques gros poissons.

— Je me contenterai d'un, dit Jacques en jetant à son hôte un regard d'intelligence.

— Si vous voulez, demanda Forbes à son camarade, après la classe nous irons à l'Université; il faut que je m'acquitte de ma commission.

— Volontiers. »

Jacques fut distrait pendant la leçon de M. Grüter. Elle roulait cependant sur les formations géologiques de l'Oberland, sujet qui, dans d'autres circonstances, l'eût vivement intéressé, parce qu'une excursion au Rigi était en projet pour les prochains congés; mais l'esprit du jeune Parisien était ailleurs.

Pourtant, si pressé qu'il fût de rentrer à la Freie-Strasse, il ne put se dispenser d'accompagner Archibald à l'Université, ainsi qu'il l'avait promis.

La course n'était pas longue d'ailleurs en venant de l'École Cantonale. Les deux amis n'eurent qu'à suivre un bout de la Rämistrasse pour arriver au Polytechnicum, le superbe édifice construit sur les dessins de Semper. Il contient à la fois l'Université de Zurich et l'École polytechnique fédérale, qui réunissent à elles deux plus de douze cents étudiants et de nombreux professeurs.

Lorsqu'ils eurent franchi l'entrée monumentale, ils se trouvèrent dans un noble vestibule orné de bustes de savants et d'artistes suisses.

Archibald nomma au portier plusieurs des étudiants auxquels il désirait parler, puis, désignant Jacques Ambert :

« Monsieur est étranger, dit-il, et il aurait voulu jeter un coup d'œil sur les collections.

— L'entrée est libre pour la plupart des salles, répondit le fonctionnaire, et vous pouvez les visiter. Quant aux étudiants, ils sortiront dans une demi-heure, et vous n'aurez qu'à revenir ici pour les rencontrer.

— C'est ce que nous avons de mieux à faire, conseilla Archibald, et, si vous voulez, Jacques, aujourd'hui nous entrerons dans le musée archéologique, qui est intéressant, en réservant pour une autre fois les collections scientifiques. »

Jacques ayant adhéré à cette proposition, tous deux pénétrèrent dans les salles consacrées à l'archéologie, précisément situées au rez-de-chaussée.

En regardant les vases grecs, Archibald rappela à son compagnon la leçon de M. Grüter, qui, selon le système du professeur, avait roulé tout entière sur les jeux.

Mais les terres cuites de Tanagra et de Thespies les attirèrent surtout.

Ils ne pouvaient se lasser d'admirer ces figurines se présentant avec une vérité d'attitudes, une grâce dans les mouvements, une sincérité d'expression, qui ont conquis, depuis leur découverte récente, la faveur de tous les gens de goût aux œuvres de la Béotie.

« Ces Béotiens auxquels les anciens ont fait une réputation d'ignorance et de grossièreté n'étaient donc pas si

dépourvus de culture et de talent ! observa le jeune Anglais.

— C'est la jalousie de leurs voisins d'Athènes qui leur a valu cette réputation, répondit Jacques. Vous vous rappelez le dicton latin : *porcorum in patriâ nati*.

— Ces statuettes sont décidément charmantes, reprit Archibald, qui les contemplait une à une.

— Oui, répondit Jacques, en qui s'éveillait la curiosité de l'art, et je croirais volontiers que ce qui les rend à ce point captivantes, c'est la réalité qui leur donne un sentiment presque moderne. « Rien n'est beau que le vrai. »

Après un moment, Archibald tira sa montre :

« N'oublions pas mes amis qui vont quitter leurs salles de cours. »

Effectivement, à peine étaient-ils revenus dans le vestibule, que des groupes d'élèves commençaient à le traverser.

Le jeune Anglais, avisant un de ses compatriotes, le héla aussitôt. D'autres survinrent.

Les présentations faites et après que Forbes se fut acquitté de la mission que lui avait confiée son club, un des étudiants, sur la demande d'Archibald, donna quelques explications sur le fonctionnement de l'Université.

« Nous sommes près de cinq cents qui suivons les cours de l'Université, ou, plus précisément, les cours qui nous conviennent, car nous sommes libres de les choisir. On travaille très sérieusement ici et nous avons un grand nombre de professeurs, plus de quatre-vingts... Une fois inscrit, l'étudiant adopte les maîtres qu'il a préférés, au cours d'une revue préalable, après avoir versé au secrétariat le montant de la cotisation due à chaque professeur pour le trimestre. Parmi nos maîtres, il en est dont les leçons sont très suivies et qui font salle comble. Ceux-là

sont l'exception. Il en est d'autres qui doivent se contenter de quelques élèves et ce ne sont pas toujours les moins méritants, ni les moins utiles. Comme partout, le chiffre des élèves dépend un peu de la nature de l'enseignement. Mais dans toutes les classes vous rencontrerez une grande assiduité. On prend force notes pendant la leçon sur un bloc-notes pareil à celui-ci... Vous voyez, poursuivit le jeune homme en montrant le sien à Jacques, ces blocs-notes sont disposés comme ceux qu'on emploie en Allemagne. Il y a une marge blanche aux quatre côtés du quadrilatère où l'on écrit. Cette marge sert pour les notes complémentaires résultant des lectures, des scolies, des remarques personnelles. Essayez-en, c'est très commode. »

Jacques fut surpris d'apprendre que l'Université comptait un aussi grand nombre de cours différents, faits par les professeurs les plus éminents de la Suisse, et s'expliqua la grande réputation de ce magnifique établissement.

Ces leçons touchaient d'ailleurs à toutes les sciences, à toutes les littératures et à tous les arts, ainsi réunis sous un même toit, au lieu d'être éparpillés en « facultés » distinctes. Les métiers mêmes et les industries avaient leur place au foyer commun. Si ce système présentait l'inconvénient de mettre chaque spécialité un peu à l'étroit, il avait le grand avantage de ne pas enfermer les élèves dans un ordre d'idées par trop restreint et exclusif. C'est ce qu'un des jeunes gens expliqua à Jacques avec un enthousiasme qui n'excluait pas la gaieté.

« Nous pouvons boire ici à toutes les sources, dit-il en riant et, même quand c'est seulement au passage, la gorgée est salutaire. On y puise des idées générales et des vues d'ensemble que ne donnerait pas la segmentation systéma-

tique des études, telle qu'on la pratique ailleurs. Et la supériorité de ce système est si bien constatée aujourd'hui par l'expérience, que toutes les Universités nouvelles, disposant de puissants moyens d'action, sont désormais établies sur notre plan, notamment aux États-Unis d'Amérique, où les Universités de fondation récente s'étendent parfois, avec leurs annexes, sur cinq et six cents hectares de superficie. La nôtre, hélas! n'est pas si libéralement pourvue. Elle aurait besoin de beaucoup plus d'espace qu'elle n'en possède et de bâtiments plus étendus; mais, telle qu'elle est, abritant ses collections et ses maîtres en des salles trop souvent insuffisantes; elle n'en est pas moins, par le voisinage et la saine contagion mutuelle de tous les savoirs humains, une des forces de ce pays, sa véritable forteresse intellectuelle!

— Vous n'êtes pas internes dans un collège, comme nos étudiants d'Oxford et de Cambridge? remarqua Forbes.

— Non. Nous prenons pension dans une famille hospitalière, si la nôtre n'habite pas la ville, et nous ne venons à l'Université que pour les leçons théoriques ou pratiques. En dehors des heures des cours nous sommes libres... »

Il fut alors question de l'excursion projetée au Rigi, à laquelle quelques-uns des amis de Forbes devaient se joindre, et l'on débattit la question du mode d'ascension. La ferait-on à pied ou par le chemin de fer?

Un de ceux qui tenaient pour l'ascension pédestre rappela cet aphorisme de Töpffer :

« En voyage, le plaisir n'appartient qu'à ceux qui savent le conquérir, et point à ceux qui savent uniquement le payer ».

Sans en contester la justesse, Archibald, ordinairement

plus intransigeant comme alpiniste, fit observer que, la partie projetée devant réunir des éléments variés et des camarades de tous les âges, les plus jeunes n'auraient pas la force d'entreprendre cette fatigante ascension, et qu'il était plus sage de se séparer en deux bandes qui se réuniraient au Rigi-Kulm. D'ailleurs, quelques-uns seraient accompagnés de personnes de leurs familles, il y aurait des dames, des jeunes filles, mieux valait laisser à chacun la liberté de choisir.

Ce fut sur cette conclusion qu'on se sépara.

« Eh bien! monsieur Schmid, dit Archibald à son hôte qu'ils trouvèrent assis dans la salle, avez-vous fait une bonne pêche?

— Je me suis borné à préparer un *coup*, répondit l'employé, en regardant Jacques, et j'ai bon espoir. Mais j'ai beaucoup marché, par exemple, et je ne serais pas fâché de dire un mot à certaines boulettes au jus que la bourgeoise est en train de confectionner.

— A en juger par son air affairé, dit Archibald, qui avait jeté un coup d'œil vers la cuisine, je pense que c'est un plat compliqué.

— Vous verrez, c'est son triomphe. Il n'y a pas comme ma femme pour faire des boulettes. »

Et il éclata d'un rire bruyant.

« Oui, oui, lui cria Mme Schmid, moque-toi de moi avec ces messieurs; tu seras bien content d'en manger tout à l'heure.

— Je vous prie de croire, madame, que nous en serons tous charmés, » affirma hautement Archibald.

Tout en savourant les délicates boulettes de Mme Schmid, Jacques, comprenant que son hôte avait quelque chose à lui

apprendre, cherchait un moyen de lui parler en particulier.

Le moyen s'offrit de lui-même, Archibald étant monté dans sa chambre, tandis que l'hôtesse rangeait la vaisselle dans sa cuisine.

Ce fut Schmid qui, le prenant par la manche, l'entraîna dans le jardin, sous le prétexte d'admirer des roses trémières doubles, dont il était très fier.

« Eh bien? demanda le jeune Parisien.

— Eh bien, répondit l'hôte en tirant une clef de sa poche, voici la clef de *sa* chambre. »

Et comme Jacques le regardait ébahi :

« Oh! soyez tranquille, je ne l'ai pas subtilisée. Je la possède le plus loyalement du monde, contre des arrhes versées au propriétaire.

— Je n'en ai jamais douté, mais expliquez-vous, monsieur Schmid; Archibald pourrait descendre...

— Attendez donc, vous saurez tout. Il faut vous dire que j'ai visité un certain nombre d'hôtels avant de découvrir l'adresse du coquin. C'est au *Limmathof* que je l'ai apprise d'un jeune *Kellner*, qui m'a semblé passablement avisé.

« Mokrane demeure dans une ruelle qui avoisine l'église Saint-Pierre, un hôtel meublé d'assez pauvre apparence. J'y suis allé, je l'ai demandé; l'hôtelier m'a répondu qu'il était absent pour quelques jours.

« — Je reviendrai, ai-je déclaré au bonhomme.

« — Vous prendrez une peine inutile, a-t-il dit alors. M. Mokrane a emporté sa malle, et, comme son mois finissait, il m'a averti qu'il ne le recommencerait qu'à son retour. De façon que, en fait, sa chambre est libre, et comme je ne serais pas fâché de me débarrasser de ce locataire...

« — Est-ce qu'il ne vous paye pas exactement?

« — Si, depuis quelque temps; mais il a des allures qui m'inquiètent, des curiosités qui me mettent en défiance. Il rentre à toutes les heures de la nuit, et il faut aller lui ouvrir, car je ne lui confierais pas le passe-partout ; bref, j'ai assez de lui, et, si je trouvais à louer en son absence...

« — Cela se pourrait bien, dis-je alors. Voulez-vous me montrer la chambre?

« — C'est qu'elle n'est pas en état; si vous aviez l'obligeance de revenir...

« — Non, ai-je répondu. Je sais ce que c'est. Je suis logeur moi-même, et, comme tout est plein chez nous, j'aurais besoin d'une chambre en ville pour un voyageur que j'attends.

« — Oh! si vous êtes de la partie, vous savez ce que c'est qu'une chambre qui n'est pas faite... »

« Nous sommes alors montés, et le bonhomme m'a fait visiter la chambre de Mokrane. En effet, elle était en triste état. Il ne voulait pas qu'on balayât. Il y a par terre de la terre écrasée sous les pieds, des papiers brûlés qui s'envolent de tous côtés, de la poussière, des cendres... »

« — Croiriez-vous, me dit l'hôte, que, par des chaleurs pareilles, il s'amusait à faire du feu dans le poêle?

« — Telle qu'elle est, la chambre me convient, ai-je répondu en donnant les arrhes d'usage. Gardez-la moi, je vais vous laisser mon adresse. »

Le vieux voulait faire nettoyer la chambre.

« — Ce n'est pas la peine, lui ai-je déclaré, c'est moi qui viendrai tout arranger, parce que je connais les goûts de mon voyageur, qui est un original. »

« Sur quoi, j'ai pris la clef; la voici. Gardez-la, car

Mme Schmid me demanderait ce que c'est et je ne saurais que lui répondre.

— Quelle a été votre intention en louant cette chambre?

— D'y trouver vingt preuves pour une de la culpabilité de Mokrane, des preuves tangibles, et, qui sait? peut-être l'indication de l'endroit où il a caché l'or.

— Parbleu, dit Jacques, l'or est dans sa malle!

— Ce n'est pas prouvé. Si vous voulez, nous irons demain, après le second déjeuner; M. Archibald doit aller à son club; au cas ou il vous demanderait de l'accompagner, vous direz que vous avez quelque chose à faire... »

On entendait le pas de Forbes, qui descendait l'escalier de sapin.

« Le voici justement », dit Schmid à voix basse.

Puis, élevant la voix : « Eh bien, monsieur Jacques, toutes ces roses trémières, je les ai obtenues de semis, et pas une simple!...

— Vous êtes un homme universel, répondit Jacques en souriant.

— Non, mais tout ce que j'entreprends, je m'y applique.

— *Age quod agis*.

— Ah! si vous me parlez latin!

— Cela veut dire : « Fais ce que tu fais ».

— Eh bien, reprit l'hôte, il n'est pas bête du tout ce proverbe là! »

CHAPITRE XV

GRANDES NOUVELLES

Comme les deux pensionnaires rentraient le lendemain du Gymnase pour le déjeuner, le courrier venait d'arriver.

Mme Schmid remit à Archibald une quantité de journaux pliés en long, sous ces fortes bandes anglaises qui soutiennent tous les chocs, plus deux lettres, l'une enfermée dans une enveloppe glacée, de la main de Dora, sa sœur aînée, l'autre écrite sur un large papier azuré et dont la grande écriture régulière lui fit monter le rouge à la figure.

« C'est de mon père! dit-il en la décachetant fébrilement. Il ne m'écrit que dans les grandes occasions. »

Puis, lorsqu'il en eut parcouru les premières lignes, sa figure exprima une joie intense.

« Ils viennent! ils viennent! s'écria-t-il en esquissant une gigue.

— Qui? vos parents? demanda Jacques.

— Oui, tous, tous! mon père, ma mère, mes sœurs!... Mon père qui voyage si rarement! C'est son associé qui reste à Huddersfield. Ils passeront une semaine, peut-être deux, à Zurich. »

Et, de sa voix la plus fausse, Archibald entonna le refrain connu : *tararaboum di hay!*

« Est-il content! fit Mme Schmid, heureuse du plaisir de son pensionnaire.

— Oui, dit Jacques avec un soupir, il est bien heureux. Ah! si un pareil bonheur pouvait m'advenir...

— Il faut le provoquer, répliqua le jeune Anglais, faire comme moi. Il y a deux mois que je me livre à une diplomatie qui ferait pâlir tout un Congrès, pour obtenir que ma famille vienne ici... Savez-vous qui a décidé mon père?

— Mme Forbes, sans doute.

— Vous n'y êtes pas. C'est ma petite sœur Arabella. Elle n'est pas plus haute que ça, mais elle fait tout ce qu'elle veut de notre père. Elle est si gentille! Vous la verrez. Et vous l'aimerez, comme tout le monde, d'ailleurs.

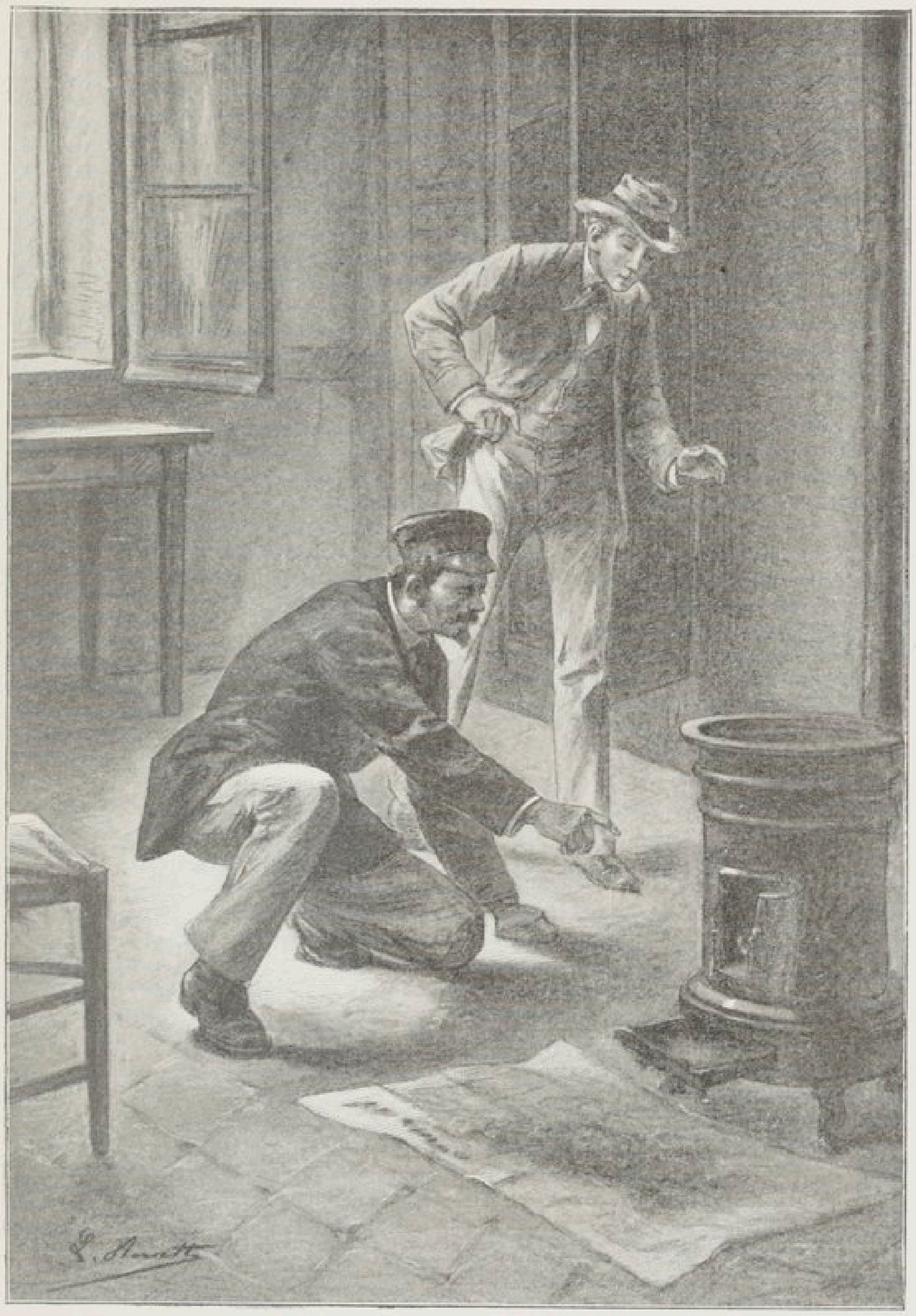
— Voilà l'ascension du Rigi bien aventurée. Moi qui comptais la faire avec vous!

— Au contraire, mes sœurs raffolent de la montagne. Si vous les aviez vues en Écosse! La seule différence, c'est que nous monterons par le chemin de fer, au lieu de grimper. Mon père ni ma mère ne le pourraient, Arabella est trop petite, et vous pensez que je n'entends pas les quitter.

— C'est égal, vous avez de la chance.

— Oh! j'avoue que je suis très content. Mais, ajouta Forbes, en remarquant l'air préoccupé de Jacques, nous recauserons de cela. Peut-être, en cherchant bien, trouverons-nous un moyen d'engager vos parents à faire comme les miens.

— Ils vont à la mer tous les ans à cause de ma sœur; et je crois même que leur départ est imminent. Or, mon père ne peut jamais s'absenter très longtemps.



« J'EN ÉTAIS SÛR... » (PAGE 225.)

— Raison de plus pour ne pas perdre de temps. La montagne vaut la mer au point de vue de la santé.

— Je ferai une tentative, sans grand espoir.

— Essayez toujours, on ne sait pas... Ce serait si agréable de voir nos deux familles réunies, et vous aussi heureux que moi. Mon plaisir en serait doublé.

— Vous êtes un bon garçon, Archibald.

— Je le sais bien. Après le déjeuner, je vais courir au Club annoncer l'arrivée des miens. Il faut qu'on organise une partie de *golf* pour mes sœurs.

— Comment, des dames?

— Pourquoi pas? Toutes les jeunes filles jouent le *golf*, chez nous, et elles y prennent grand plaisir!

— Eh bien, je serai le porteur de crosses de ces demoiselles. »

On déjeuna rapidement. Archibald voulait avoir le temps d'aller jusqu'à l'Uto-club, et Jacques n'était pas fâché que son absence lui fournît l'occasion de sortir seul avec M. Schmid.

Aussi, à peine le jeune Anglais eut-il tourné les talons, que Jacques, sur un clignement d'œil de son hôte, prit son chapeau, et l'employé prévint sa femme qu'il allait faire une promenade avec M. Ambert.

« C'est cela, dit-elle, profite de tes vacances et débarrasse le plancher, tandis que je donnerai un coup de balai à toute la maison.

— Je craignais qu'elle ne m'adressât des questions, dit Schmid à Jacques, lorsqu'ils furent dehors. Heureusement la bourgeoise sait que je ne puis tenir en place quand je suis libre.

— Ce qui n'arrive pas souvent!

— Hélas! »

Ils eurent bientôt atteint l'église Saint-Pierre et s'engagèrent dans la ruelle.

Schmid s'arrêta devant une maison d'assez pauvre apparence.

« C'est là, dit-il, entrons. »

Le propriétaire les vit passer au fond de l'allée sombre.

« Ah! déjà votre locataire!

— Non, répondit l'employé, c'est un ami. »

Devant la porte de Mokrane, il tira la clef de sa poche et ouvrit.

Une vague odeur de renfermé saisit Jacques aux narines.

« C'est bien sale, remarqua-t-il.

— Oui, passablement. On s'aperçoit que ma femme n'a pas passé par là. Elle en pousserait des *mein gott*, si elle pénétrait dans une chambre pareille!... Voyons, par quoi commençons-nous? Par les placards, si vous voulez... »

Il y en avait deux. Dans l'un on trouva des bouteilles vides, qui, à en juger par l'odeur, avaient dû contenir des liqueurs fortes.

« C'est un alcoolique solitaire, remarqua Schmid. Trait de caractère qui dénote le sournois. »

Le second placard, faisant pendant au premier, ne contenait que des chaussures hors d'usage et de vieux numéros de journaux anglais déchirés.

L'hôte de Jacques les prit, les déplia et les examina attentivement.

« Ce sont des journaux semblables à ceux qu'il apporte à Archibald, fit observer Jacques.

— Savez-vous vers quelle époque votre ami a été victime de ce vol? demanda Schmid.

— Dans les premiers jours de juin, probablement.

— Vous lisez l'anglais.

— Oui.

— Eh bien, regardez donc les dates de ces deux journaux.

— Cela se rapporterait assez à l'époque, répondit Jacques. L'un est du 30 mai, l'autre du 6 juin.

— L'or volé devait être renfermé dans quelque chose?

— Oui, dans un coffret.

— En connaissez-vous les dimensions?

— Ma foi non. Mais ce coffret ne pouvait pas être bien grand. »

Schmid montra alors un des journaux dépliés.

« Vous voyez ces trous. Eh bien, ce sont les angles d'un objet semblable à une boîte ou coffret qui ont déchiré le papier. Il y en avait deux épaisseurs, et, ajouta l'employé en superposant les deux, vous constatez que les trous de l'un se rapportent à ceux de l'autre...

— Oui, c'est évident.

— Bon. Mettons ces journaux de côté et examinons autre chose. Ce poêle par exemple... Vous vous rappelez que le propriétaire s'était étonné que Mokrane fît du feu en plein été?

— Oui.

— Eh bien, un monsieur qui est d'un pays de montagnes, comme il le dit, ne doit pas être si frileux. S'il a fait du feu, c'est qu'il voulait se débarrasser de quelque objet compromettant. Mais le feu n'accomplit jamais entièrement son œuvre, continua l'employé en ouvrant la porte du poële. C'est bien le diable si nous ne trouvons, dans ces cendres quelque chose qui dénoncera le mécréant! »

Tirant alors de sa poche un numéro de la *Zuricher-Post*,

il l'étala sur le carreau de la chambre et, plongeant la main sous la grille de fer, en retira une poignée de cendres.

« D'abord, reprit Schmid, à la couleur et au toucher, je remarque tout de suite que cette cendre n'est pas uniquement produite par du charbon. On a brûlé du bois dans ce poêle, et un bois très dur, très serré, comme celui qui sert à faire des poulies. Voyez ce morceau qui n'est pas tout à fait calciné. »

Jacques le prit, le regarda de près, et, l'approchant de ses narines :

« Il a même une odeur, remarqua-t-il. On dirait du benjoin...

— Parbleu! s'écria son hôte, après l'avoir flairé à son tour, je ne m'étais pas trompé, c'est du bois de gaïac. Bon; poursuivons notre examen... »

Écartant doucement la cendre avec son couteau, au fur et à mesure qu'il la déposait sur son journal déplié, Schmid poussa un cri de triomphe.

Il tenait à la main un objet très petit qu'il présentait à Jacques.

« Savez-vous ce que c'est que cela? questionna-t-il.

— C'est une vis.

— Oui, mais quel genre de vis? Eh bien, ce sont des vis comme celle-ci qui servent à maintenir des charnières, autre preuve. »

Le reste de la perquisition dans le poêle n'amena d'autre découverte que celle d'un second morceau de bois incomplètement brûlé et que l'employé mit soigneusement de côté avec le premier et la vis.

« Maintenant, reprit Schmid, en promenant ses regards autour de lui, je ne vois plus grand'chose à recueillir. Nous

savons qu'un coffret a été apporté ici pour y être brûlé, qu'il était en bois de gaïac, qu'il avait un couvercle s'ouvrant au moyen de charnières, et qu'il était enveloppé dans deux journaux anglais, dont la date se rapporte à celle du vol...

— Très bien déduit, approuva Jacques.

— D'ailleurs, poursuivit l'employé, nous ignorons ce qu'il y avait dans ce coffret.

— Je vous l'ai dit : des pépites d'or cachées dans des boules de terre glaise.

— Très bien, mais qui nous dit que ces boules de terre étaient dans le coffret brûlé par Mokrane?

— La parcelle d'or qu'il a laissé tomber chez vous?

— C'est une hypothèse probable, non pas une preuve absolue. Il faudrait qu'elle eût été perdue ici... Au fait, reprit Schmid en se frappant le front, j'y pense, la terre glaise desséchée est très friable; Mokrane, ne pouvant la brûler, a dû la jeter dehors — loin d'ici, bien entendu — avec les serrures et charnières du coffret, mais cela n'a pas été sans répandre peu ou prou de cette terre glaise par terre, et si peu qu'il y en ait je la trouverai, puisque l'on n'a ni balayé, ni lavé... »

Et, s'agenouillant sur le sol, Schmid se mit à l'inspecter carreau par carreau, jusqu'à ce qu'une exclamation lui échappant, Jacques, qui suivait cette opération avec un croissant intérêt, se précipita vers lui.

« J'en étais sûr, lui dit son hôte, en indiquant du doigt une trace blanchâtre produite par de la terre écrasée sous le talon. Il n'y a pas à douter, ajouta-t-il après en avoir posé une pincée sur sa langue, c'est de la glaise, onctueuse, savonneuse.

— ... Donc, ajouta-t-il, en se redressant sur ses genoux, après le contenant nous avons le contenu, il ne manque que l'or; et la parcelle de métal recueillie chez nous est une coïncidence assez remarquable pour qu'on ne puisse plus douter qu'elle provient du trésor caché dans la glaise.

— Pour plus de certitude, dit Jacques en tirant le petit lingot d'or de sa poche, comparons les traces de glaise qui sont dans les trous de cette pépite et la poussière que vous avez recueillie.

— Les deux terres sont identiques, affirma l'hôte.

— Absolument!

— Eh bien, Monsieur Jacques, fit le brave homme avec un sourire de satisfaction, je crois que ce n'est pas mal travaillé, pour un pauvre employé de chemin de fer?

— Vous êtes réellement d'une perspicacité rare, monsieur Schmid!... Mais comme disait César : rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à faire.

— Ce César disait une grande vérité.

— Oui. Maintenant que nous avons trouvé le voleur, il faudrait aussi retrouver l'or.

— Tenez pour certain que nous ne rencontrerons pas l'un sans l'autre.

— Qu'entendez-vous par là?

— Que Mokrane par raison de prudence n'écoule son or que par petites quantités; que, défiant comme tous les voleurs, il le porte sur lui. A quelle somme évaluez-vous ce qu'il a pris?

— A trente mille francs environ. »

M. Schmid fit un petit calcul mental, puis il reprit :

« Supposons qu'il lui reste vingt-cinq mille francs, en pépites de petites dimensions, qu'il est facile de répartir

en plusieurs endroits ou d'enfermer dans une ceinture spéciale : cela représente environ un poids de sept kilogrammes. C'est lourd, mais un homme robuste, quoique maigre comme ce tzigane, peut aisément porter cela sur lui.

— Alors vous pensez qu'en mettant la main sur l'homme on la mettrait aussi sur le trésor?

— C'est ma conviction.

— En tout cas c'est vraisemblable.

— Oui, à condition de commencer par le faire arrêter. Il est nécessaire que le légitime propriétaire de l'or dépose une plainte. Pour cela il est bon d'attendre le retour de Mokrane, de savoir où il loge. Le magistrat le fera venir, l'interrogera, car ici on n'emprisonne pas les gens sans des formalités qui lui donneront l'éveil, lui laisseront le temps de fuir ou de cacher le magot. On ne trouvera peut-être rien sur lui, il niera effrontément, à moins qu'il n'ait l'aplomb de dire que ces pépites lui appartiennent, d'en expliquer l'origine par un de ces contes qu'il invente avec tant de facilité. Votre ami peut-il justifier de la possession de ce trésor?

— Je ne sais trop. Cependant il a dû vendre déjà des pépites depuis qu'il est à Zurich. On peut savoir à quel marchand, qui pourrait en témoigner. Enfin les résultats que vous venez d'obtenir dans votre perquisition forment un faisceau de preuves.

— Oui, tout cela peut réussir, si Mokrane n'a pas trouvé le moyen de se débarrasser du produit de son vol; cela mérite réflexion. Il ne faut pas agir trop vite.

— Que faire alors?

— Voulez-vous mon avis?

— Puisque je vous le demande.

— Eh bien, nous allons laisser Mokrane revenir tranquillement ici. Je vais même dire au propriétaire que décidément la chambre ne me convient pas, lui donner une petite indemnité, et le laisser libre d'en disposer. Il y a cent à parier contre un que le voleur la reprendra afin de ne rien changer à ses habitudes et de ne pas attirer l'attention. De mon côté, s'il revient avant la fin de mon congé, je l'épierai, sans qu'il se croie surveillé, et nous aviserons selon les événements.

« ... Maintenant, monsieur Jacques, afin d'avoir quelque chose à raconter à la bourgeoise, nous allons faire un tour du côté du lac, et je vous montrerai de bons endroits pour pêcher.

— Si nous rencontrons Spartacus, recommanda le jeune homme, pas un mot sur tout ceci, n'est-ce pas?

— Soyez tranquille, je sais tenir ma langue ».

Le soir, lorsque Jacques récapitula les événements de la journée, deux faits principaux occupèrent sa pensée : l'arrivée des parents d'Archibald, et le désir qu'il avait lui-même d'attirer sa famille à Zurich, puis la perquisition opérée dans la chambre de Mokrane, l'absolue certitude de sa culpabilité qui s'en était dégagée, et enfin les difficultés pratiques qu'il y avait à surmonter pour faire rendre au brave Martiniquois cette petite fortune si péniblement amassée.

Ces deux ordres de faits s'embrouillaient en son esprit, en même temps que le sommeil le gagnait insidieusement. Il essayait de se figurer l'aspect des parents d'Archibald, voyait en M. Forbes un gros industriel apoplectique; en sa digne épouse une de ces grandes Anglaises décharnées, aux longues dents, à la démarche masculine. Il imaginait

sans s'en rendre compte des types ressemblant aux charges de Cruikshank, tandis que la petite Arabella, la benjamine de la famille Forbes, lui apparaissait comme une idéale figure de Kate Greenaway.

Puis il se reportait par association d'idées dans le petit hôtel de la rue Tholozé où sous la lampe il voyait réunis à la table familiale les trois êtres qui lui étaient chers, et sa place vide.

Et, sans transition, il se retrouvait à l'hôtel Bellevue avec son père, il lui semblait encore lui voir faire les derniers signes d'adieu en montant dans le train qui l'emmenait à Bâle... Bâle, la ville où Mokrane allait écouler l'or de Spartacus.

Dès lors toute sa pensée se concentrait sur le vol, sur ses circonstances probables si logiquement déduites par Schmid, et, soudain, une remarque s'imposait à lui.

Ces journaux anglais, qui avaient indubitablement enveloppé la cassette volée, c'étaient des journaux qu'Archibald lisait habituellement et que Mokrane lui fournissait. Par quel concours de circonstances étaient-ils revenus dans ce placard d'hôtel garni?

Bien qu'il s'en défendit intérieurement, il avait comme l'intuition d'une relation quelconque entre l'indiscrète curiosité manifestée par le jeune Anglais et le vol commis au préjudice du Martiniquois. Non qu'il eût l'ombre d'un soupçon sur la probité d'Archibald, mais parce que l'idée qu'il avait eue déjà que son camarade avait pu faire des confidences à Mokrane le hantait de nouveau, et avec une telle force qu'il résolut de demander le lendemain même à Spartacus de le dégager de la promesse qu'il lui avait faite.

Sans le mettre au courant de ses propres agissements, il

pourrait lui dire qu'un hasard l'avait conduit sur la trace de son voleur, qu'il avait l'espoir de lui faire retrouver son or, mais qu'il fallait qu'il lui permît de dire toute la vérité à deux personnes, qu'il lui nommerait plus tard, et dans lesquelles il pouvait avoir confiance.

Satisfait de cette résolution, Jacques cessa de lutter contre le sommeil et s'endormit avec l'intention bien arrêtée, après avoir vu Spartacus, de questionner Archibald Forbes.

CHAPITRE XVI

AUTRES SURPRISES

Quel ne fut pas l'émoi de Jacques en entendant le lendemain matin une voix bien connue prononcer son nom.

Il achevait de s'habiller. Sans prendre le temps d'endosser son veston, il bondit sur la porte, l'ouvrit d'une main tremblante et, sur le palier même, tomba frémissant de joie dans les bras de son père, impuissant lui-même à maîtriser son émotion.

Enfin, Jacques fit pénétrer M. Ambert dans sa chambre.

« Comment arrives-tu de si bonne heure? lui demanda-t-il après les premières effusions. Le train de Paris-Bâle n'entre en gare...

— Je suis ici depuis hier soir, répondit M. Ambert.

— Oh! vilain père!

— Non, car si j'ai retardé le plaisir de t'embrasser, c'est que je voulais te laisser une nuit tranquille. L'idée n'est pas de moi, d'ailleurs. »

Jacques regarda M. Ambert qui souriait.

« Tu ne devines pas, reprit l'excellent père, que si je n'ai pas voyagé la nuit, c'est que je ne voulais pas fatiguer les personnes qui étaient avec moi.

— Maman! cria le jeune homme, ma sœur! où sont elles?

— A l'hôtel Bellevue, où nous allons les retrouver.

— Oh! certes, tout de suite!... »

Et Jacques, rouvrant sa porte, dévala l'escalier, sautant quatre marches à la fois.

« Ce n'est pas la peine de courir si vite, lui cria son père, riant de son empressement. Je n'ai pas appris la gymnastique, moi, et il faut bien que tu m'attendes. »

La justesse de cette réflexion arrêta l'élan du jeune homme, qui, pour se dédommager, se mit à héler Archibald de toute la force de ses poumons.

La face rougissante du jeune Anglais apparut au-dessus de la rampe de l'escalier.

« Descendez, descendez, mon père est ici! »

Surmontant un accès de timidité, Archibald descendit à son tour et vint secouer la main de M. Ambert, avec une force qui témoignait du degré de sa sympathie, ne trouvant à dire en français que ces mots qu'il répéta deux fois.

« Enchanté, monsieur, enchanté...

— Monsieur Forbes, répliqua le négociant avec un sourire de bonhomie, mon fils nous a souvent parlé de vous dans ses lettres, et nous sommes déjà de vieilles connaissances. Je sais, continua-t-il, en retenant la main du jeune homme dans les siennes, combien vous vous êtes montré un bon camarade pour Jacques, et je suis très heureux de vous en exprimer ma reconnaissance.

— Oh! répondit ingénument Archibald, c'est très facile d'être bon camarade avec votre fils, *such a good fellow!...*[1]

— Il a bon cœur.

1. C'est un si brave garçon.

— Oh! oui, tout à fait, monsieur, il en a donné des preuves, reprit Archibald, malgré les signes que Jacques faisait derrière son père, afin de lui imposer silence. Aussi, au Gymnase, nous avons tous pour lui une grande estime, en même temps que beaucoup d'amitié.

— Cela me rend très heureux et très fier ce que vous me dites là, monsieur Forbes.

— Oui, reprit Jacques en tirant son père par la manche, mais vous avez bien le temps de faire mon éloge, moi je veux aller voir maman et ma sœur.

— Eh bien, allez, dit Archibald. Vous voyez que vous êtes plus heureux que moi, on vous fait une surprise.

— Ah! fit le jeune Parisien en serrant la main de son père, on ne pouvait m'en faire une plus douce! »

Jacques voulut absolument sauter dans le *Cable-Tramway* pour arriver plus vite à l'hôtel Bellevue.

« C'est à peine si elles auront fini de s'habiller, fit observer son père.

— Oh! je suis sûr que maman se sera bien dépêchée. »

En fait, Mme Ambert était déjà descendue au salon de l'hôtel avec sa fille, pour embrasser plus tôt son fils. Les effusions, les attendrissements recommencèrent de plus belle.

« Comme il est grand et fort!... C'est un homme que nous retrouvons! disait la bonne mère, émerveillée du changement que l'air des montagnes et l'exercice de toutes ses facultés physiques avaient opéré sur son fils.

— Le fait est qu'il n'y a rien à souhaiter, si les études ont marché de front avec le développement des épaules et des bras, répondit le père en palpant de superbes biceps.

— Vous demanderez à mon professeur, M. Grüter, s'il est content de moi. Je m'en remets à son opinion.

— Et l'allemand, nous l'avons définitivement acquis?

— C'est à Mme Schmid qu'il faut, à cet égard, demander avis. Mais, dites-moi, poursuivit Jacques, lorsque le calme se fut un peu rétabli, comment l'idée vous est venue de me faire cette bonne surprise.

— L'honneur en revient à ta sœur, répondit Mme Ambert en se tournant vers la jeune fille.

— Oui, reprit celle-ci. Figure-toi que, lorsque le docteur est venu nous voir, je m'ennuyais tant de toi, que je lui ai demandé si l'air de la montagne ne me ferait pas autant de bien que celui de la mer.

— Ma bonne chérie!

— Il m'a répondu : « Votre question vient à point : j'avais précisément l'intention, la croissance ayant un peu surexcité chez vous le système nerveux, de conseiller à vos parents de vous conduire cette année dans les montagnes boisées, dont l'air, aussi pur, est plus sédatif, moins excitant que celui de la mer... »

« Vois-tu, petit frère, je l'aurais embrassé, le docteur, si j'avais osé! »

Et comme Jacques embrassait de nouveau sa sœur.

« Oh! ne croyez pas, monsieur, fit-elle avec malice, que ce soit seulement le plaisir de vous rejoindre qui me rendait si heureuse ; j'avais aussi grande envie de connaître la Suisse et de savoir si ton enthousiasme est justifié.

— Eh bien, qu'en dis-tu?

— Attends donc, je n'ai encore eu le temps de rien voir. Cependant je me suis mise à la fenêtre tout à l'heure, et ce que j'ai aperçu m'a paru très beau. »

LE POLYTECHNICUM. — ZURICH.
(REPRODUIT D'APRÈS LEVER ORIGINAL DE LA PHOTOGLOB C°, ZURICH.)

Une heure se passa ainsi, les questions et les réponses se succédant sans interruption.

Ce fut Jacques qui, le premier, rappela à son père qu'il était nécessaire qu'il allât demander à son professeur congé pour la journée.

« Nous allons t'accompagner, répondit M. Ambert, d'autant plus que j'ai l'intention d'inviter ton camarade à dîner avec nous.

— Oh! père, c'est une bonne idée, et, si tu voulais me faire double plaisir, tu me permettrais de faire la même invitation à mon ami Spartacus Livart.

— Ah! ton cher nègre, dit la jeune fille. Est-il laid à faire peur, avec de grosses lèvres et un nez camus?

— Il a le type de tous les noirs, mais il est si bon qu'on ne pense pas à la couleur de sa peau.

— Et brave! ajouta Mme Ambert. C'est lui, n'est-ce pas? qui a sauvé plusieurs personnes sur le lac?

— Oui, maman.

— Tu nous le présenteras, reprit M. Ambert, je veux l'inviter moi-même.

— Oui, mais ne lui fais pas trop d'éloges : il serait capable de se sauver.

— Et j'en serais désolé. Aussi je n'effaroucherai pas sa modestie et tu as bien fait de me donner cette indication. »

M. Ambert tint à conduire sa femme et sa fille par les vieilles rues qu'il avait déjà traversées, une fois, en compagnie de Jacques, et dont le caractère l'avait frappé.

En passant devant le marchand d'or, Jacques, dont l'esprit avait été détourné depuis le matin de sa préoccupation, se rappela qu'il avait des questions à adresser à Archibald, et se promit de prendre dans la soirée un

moment pour le faire. Puis il se dit que, tout d'abord, il raconterait à son père ce qu'il n'avait pu lui écrire et lui demanderait conseil.

Lorsqu'on arriva à l'École cantonale, M. Grüter n'était pas encore là. Mais Spartacus se promenait déjà dans l'atrium et Jacques courut vers lui pour l'amener auprès des siens.

M. Ambert qui, sous son enveloppe un peu rude, cachait une exquise délicatesse, sut trouver des mots qui allèrent au cœur du Martiniquois. Dans sa jeunesse il avait voyagé dans les Antilles françaises; il serait heureux de renouveler ses impressions en en parlant avec Livart. Bref, il sut si bien mettre à son aise ce grand garçon un peu sauvage, que Spartacus promit de venir le soir partager le dîner de famille, auquel le conviait le père de son ami.

En revanche, il fallut que M. Ambert prît l'engagement de lui amener sa femme et sa fille, afin qu'il leur donnât le plaisir d'une promenade sur le lac et d'un coucher de soleil sur les neiges éternelles.

Il affirma à la mère de Jacques qui s'effrayait un peu qu'il n'y avait aucun danger à courir.

« Oh! répondit Mme Ambert, je sais qu'avec vous on serait assuré de revenir sains et saufs, mais vous ne nous garantiriez pas d'un rhume. »

Cet éloge indirect parut effaroucher le timide Martiniquois.

Jacques mit fin à la contrainte de Livart par une plaisanterie sur son habileté comme navigateur qui le dérida.

Cependant M. Grüter était arrivé, au moment où sonnait l'heure de la classe. Il salua, accueillit avec bienveillance la requête de M. Ambert, se déclara hautement satisfait de

l'intelligence de Jacques et de ses rapides progrès; puis il s'éclipsa après avoir salué la mère et la fille.

Bien entendu, le congé était accordé. On se retira, et Mlle Ambert, qui avait de la mémoire, manifesta le désir de déjeuner au restaurant allemand où son frère avait demandé du chien pour du poulet.

« Ne te moque pas de moi, répliqua Jacques, riant à ce souvenir. Ce soir, je placerai Archibald à côté de toi en lui disant que tu parles anglais; la courtoisie lui fera un devoir de t'adresser la parole dans sa langue, et nous verrons si tu brilleras!...

— Elle parle beaucoup mieux maintenant, affirma sa mère.

— Attendons et nous jugerons! »

La journée fut pour le frère et la sœur un enchantement perpétuel. La jeune fille aurait voulu tout voir dès le premier jour et Jacques tout lui montrer.

« Il faut en laisser pour demain, fit observer M. Ambert, sans cela vous nous mettrez sur les dents et nous serons obligés de garder le lit. Croyez-vous que nous avons vos jambes de quinze ans?

— Veux-tu monter au Rigi? demanda Jacques à sa sœur.

— C'est loin? interrogea-t-elle.

— Tiens, là-bas, fit-il, en lui désignant la cime neigeuse.

— Il est trop tard aujourd'hui? »

Jacques éclata de rire.

« Ah! tu crois qu'on monte là comme à la butte Montmartre. C'est une autre affaire, ma petite. Si mon père le veut bien, nous ferons cette ascension, lorsque les parents d'Archibald seront à Zurich. Il y a une grande partie projetée avec eux, plusieurs de nos camarades, et des élèves

de l'Université. Nous serons une bande. Archibald a quatre sœurs, comme si ce n'était pas assez d'une.

— Oh ! ce sera charmant ! s'écria Mlle Ambert en sautant de joie, et je me moque de tes épigrammes sur les sœurs. Tu serais bien fâché de ne pas en avoir une. »

Lorsque vint l'heure du dîner, le temps avait passé si vite qu'il semblait à Jacques que ses parents venaient à peine de débarquer. Cependant certains tiraillements d'estomac le ramenèrent à une plus réelle appréciation du temps.

M. Ambert, pour plus d'intimité, avait fait dresser le couvert dans un petit salon réservé, où Archibald et Spartacus arrivèrent à l'heure dite, le jeune Anglais en toilette du soir, et Livart ayant endossé ses vêtements les plus somptueux, sans oublier des gants jaunes et une cravate groseille qui tirèrent immédiatement l'œil de la sœur de Jacques, qui réprima un sourire.

« Tu sais, lui dit son frère à l'oreille, prends bien garde de te moquer de cet admirable garçon, tu me ferais une peine infinie.

— N'aie pas peur, déclara la jeune fille, je peux être rieuse, mais j'ai du cœur et j'estime trop ton ami pour que rien dans mon attitude puisse le chagriner.

— Tu es une bonne fille, » répondit Jacques en l'embrassant.

M. et Mme Ambert placés en face l'un de l'autre étaient, le premier entre sa fille à sa gauche et Livart à sa droite, la seconde entre Archibald à sa droite et son fils à sa gauche.

C'était Jacques qui avait ainsi disposé les convives de son père, de façon que Spartacus fût placé entre M. Ambert et lui et Archibald entre les deux dames. Il se méfiait des accès de fou rire de sa sœur, lorsqu'elle remar-

querait l'accent spécial du Martiniquois et n'avait pas voulu l'exposer à soutenir une conversation avec lui.

D'autre part, il espérait que, lorsque la famille Forbes serait à Zurich, le jeune Anglais, si l'occasion s'en présentait, l'encadrerait dans son petit bataillon de sœurs, avec lesquelles il causerait à loisir de la vie anglaise.

Le dîner, délicat et bien ordonné, se passa le plus gaiement possible; Archibald revenu d'un premier moment de timidité se montra fort aimable et même bavard entre ses voisines, et M. Ambert s'entretint des Antilles avec Spartacus, tout de suite mis à l'aise par sa cordialité, et en qui il trouva une intelligence très vive et le sentiment d'une réelle affection pour son fils.

Vers la fin du repas, les deux dames ne prenant pas de café, Archibald les accompagna galamment dans le salon voisin, où ils reprirent leur conversation sur les plaisirs de la *season* à Londres, pendant que M. Ambert et Spartacus, à qui son hôte avait offert un excellent cigare, parlaient de l'avenir des colonies françaises.

Jacques était resté avec eux, poursuivi par l'idée de questionner Spartacus devant son père, et de lui demander de le délier du secret qui le gênait.

Il saisit le premier joint qui se présenta, et sa figure ayant pris une expression plus sérieuse :

« Mon cher ami, dit-il à Livart, je n'ai rien de caché pour mes parents, c'est vous dire que vis-à-vis d'eux je ne me suis pas trouvé lié par la promesse que je vous ai faite. Ils savent le vol dont vous avez été victime, je puis donc parler devant mon père. »

Les yeux de Livart s'étaient arrondis par la surprise que lui causait ce début.

« Écoutez-moi, reprit Jacques : jusqu'à présent ma discrétion a été absolue. Notre ami Archibald ne sait rien, mais je crois être sur la trace de votre voleur, je dirai même que j'en suis certain. Or, j'ai besoin pour le démasquer, et j'espère vous faire rentrer en possession de votre or, j'ai besoin de renseignements que, seul, notre camarade peut me donner. M'autorisez-vous à m'ouvrir à lui.

— Oui, cher ami, répondit Spartacus. J'ai maintenant beaucoup d'amitié pour Archibald, qui s'est montré si bon à mon égard, et vous pouvez tout lui dire. »

Précisément le jeune Anglais, suivant Mme et Mlle Ambert, rentrait dans la salle. Les deux dames, un peu lasses d'une journée si bien remplie, désiraient se retirer, mais elles n'avaient pas voulu monter dans leur appartement sans serrer la main de M. Livart et embrasser Jacques.

Lorsqu'elles furent parties, celui-ci alla s'assurer que la porte était bien fermée, et revenant s'asseoir s'adressa immédiatement à Archibald.

« Puisque ma mère et ma sœur ne sont plus là, lui dit-il, je puis me permettre de vous demander un renseignement devant Livart qu'il intéresse, et mon père qui est au courant de tout ce que vous allez apprendre...

— Parlez, mon cher, vous savez que je suis à votre entière disposition, répondit Archibald un peu surpris de ce début.

— Vous vous rappelez la perte d'argent qu'a subie notre ami, et à laquelle vous avez pris une si vive part.

— Oh! certainement, et je n'ai regretté qu'une chose, c'est de ne pouvoir l'obliger d'une manière plus efficace.

— Vous le pouvez peut-être, et ce que vous allez

répondre nous permettra sans doute de lui faire rendre la plus grande partie, non pas de ce qu'il a perdu, mais de ce qu'on lui a volé.

— Volé?

— Oui, un coffret qu'il avait eu l'imprudence d'enfouir et qui contenait, caché dans des boules de terre glaise, de l'or pour près de trente mille francs. »

Tandis que Jacques articulait ces derniers mots, la figure habituellement placide du jeune Anglais s'était décomposée; il était devenu livide.

D'un pas chancelant, aux yeux épouvantés des trois autres personnages, il s'approcha de la table et se versa un verre d'eau, qu'il avala d'un trait.

Puis, l'ayant replacé sur la table :

« Pardon, fit-il d'une voix que l'émotion faisait trembler, mais j'aurais été dans l'impossibilité de vous répondre, et j'ai un terrible aveu à vous faire!... L'auteur de ce détournement, c'est moi!... Le criminel est Mokrane!... C'est moi, mon cher Spartacus, qui, poussé par une stupide curiosité, pour des gestes bizarres que je vous avais surpris faisant sur ce coffret, me suis imaginé qu'il renfermait quelque secret magique, relatif au culte du serpent, et, un soir où je vous avais entraîné à la Tonhalle, je suis allé déterrer votre cassette! Faute lamentable dont je m'accuse d'autant plus qu'elle a eu pour vous des conséquences ignorées de moi et que je viens d'apprendre par Jacques. En possession de votre coffret, je l'ai emporté dans ma chambre, je l'ai ouvert, je n'y ai trouvé que des boules de terre glaise, et dès lors je n'ai plus eu qu'une pensée : le replacer où je l'avais pris, à votre insu. Le malheur voulut que, pendant plusieurs jours, vous ne vous décidâtes pas à

quitter votre gourbi... Je craignais que vous n'eussiez la tentation de déterrer votre coffret, et je ne savais que faire, lorsque le hasard m'envoya Mokrane. Le sachant si délié, si propre à toutes les besognes, et maître de son temps, j'eus la stupide inspiration de lui confier la délicate mission de replacer l'objet dans sa cachette, sans que vous en eussiez connaissance. Je lui remis deux pièces de vingt francs, afin de stimuler son zèle, et le surlendemain il me déclara qu'il avait réussi!... J'étais à cent lieues de supposer ce que renfermait votre coffret; aussi, lorsque j'appris que vous aviez fait une perte d'argent, je fus loin de penser que ces boules de terre glaise représentaient votre fortune.

— Je n'en ai jamais douté, Archibald, dit Spartacus, pas plus que je ne doute de l'exactitude de votre récit!

— Si le caractère de notre ami nous permettait le moindre soupçon, j'aurais de mon côté à vous apporter un faisceau de preuves indéniables, reprit Jacques. Lorsque vous avez remis le coffret au tzigane était-il enveloppé?

— Oui, dans deux journaux anglais : le *Daily News* et le *Bell's life*.

— Précisément, je vous les montrerai. Ils sont tous deux à notre logis, avec une vis de charnière et des morceaux à demi consumés de bois de gaïac.

— C'est le bois dont était fait le coffret! » s'écria Spartacus.

Alors Jacques raconta comment les premiers soupçons lui étaient venus par suite de la trouvaille d'une parcelle d'or qu'il tira de sa poche et que le Martiniquois reconnut à l'instant comme sienne. Il raconta sa visite au marchand, la perquisition si adroitement opérée par M. Schmid dans

la chambre de Mokrane et la certitude de sa culpabilité qui s'en était dégagée.

« Maintenant, dit-il en terminant, tous les doutes sont dissipés! Il ne s'agit plus que de surprendre le voleur dès qu'il sera de retour à Zurich, ce qui ne peut tarder, et de lui faire rendre gorge.

— Mais, quoi qu'il arrive, ajouta le jeune Anglais, qui s'était à peu près ressaisi, mon cher Spartacus, ma faute, que je vous prie de me pardonner, sera réparée; mon père est en situation de le faire et il n'y manquera pas. J'aurai toujours le vif regret de vous avoir causé involontairement tant de chagrin!

— Vous êtes tout pardonné, mon ami, lui répondit Spartacus, lui prenant les mains avec bonté, j'espère que vous n'aurez pas besoin de recourir à votre père, et que tout ceci restera entre nous.

— Aussi, ne put s'empêcher de dire M. Ambert, quelle singulière idée, monsieur Livart, d'enterrer un coffret plein d'or, au lieu de le convertir en bonnes valeurs ou de le confier à une banque solide!...

— Je me le suis répété bien des fois depuis, monsieur, mais je suis fort ignorant en ces matières, et, s'il faut vous l'avouer, j'avais un secret plaisir à contempler de temps en temps ce trésor dont chaque parcelle, pour ainsi dire, me rappelait un souvenir, et me reportait à mes jours d'épreuve.

— Si vous le recouvrez, comme j'aime à le croire maintenant, reprit le père de Jacques, je vous donnerai toutes les indications nécessaires pour placer sûrement votre petite fortune.

— Et, ajouta Jacques, en montrant le petit lingot d'or ramassé par Mme Schmid, si vous tenez absolument à

garder un souvenir, vous ferez monter ceci en épingle, car c'est cette pépite qui vous aura fait recouvrer les autres.

— Vous oubliez, répondit Livart en souriant, votre dévouement et votre bonne amitié qui ont été les agents décisifs de cette enquête!... »

CHAPITRE XVII

MOKRANE

Pendant que l'histoire du coffret était ainsi portée à la connaissance du principal intéressé, Mokrane, après une de ses excursions chez Bidermann, le changeur de Bâle, revenait prendre possession de sa chambre dans la ruelle avoisinant Saint-Pierre.

Le logeur fit d'abord quelques difficultés pour le recevoir.

« Vous tenez votre chambre dans un tel état de malpropreté, lui dit-il, avec votre manie de n'y laisser pénétrer personne, que vous êtes cause que je n'ai pu la louer en votre absence.

— Je vous avais dit que je reviendrais, objecta le Tzigane.

— D'accord, mais vous me faisiez perdre une semaine, et je n'étais pas forcé de vous attendre. C'est ainsi qu'il est venu un logeur des quartiers neufs pour arrêter ma chambre. Le lendemain il est revenu la visiter avec un jeune Français, un élève du Gymnase, je crois. Ils ont regardé partout, et, finalement, l'ont trouvée si sale qu'ils ont résilié la location.

— Il fallait demander une indemnité.

— Je l'aurais fait, s'ils ne me l'avaient offerte d'eux-mêmes.

— Alors de quoi vous plaignez-vous? demanda Mokrane.

— Je me plains, parce qu'ils payaient plus cher que vous.

— Enfin, s'écria le Tzigane impatienté, voulez-vous me donner la clef ou non?

— Oui, mais je vous préviens qu'à partir du mois prochain, ce sera dix francs de plus.

— Donnez donc, fit le coquin, en prenant la clef; nous verrons cela.... D'ici là, ajouta-t-il, *in petto*, il est probable que je serai loin de Zurich.

— Puis, reprit le propriétaire, j'entends être payé chaque semaine, je n'ai pas le moyen de faire de longs crédits.

— Soit, » répondit Mokrane, en emportant la clef.

Après avoir déposé sa valise sur la table, il revint fermer la porte à double tour et d'un regard circulaire embrassa la chambre, veuve de son locataire depuis plusieurs jours.

Il se mit à réfléchir à ce que venait de lui dire le logeur.

« Un habitant des quartiers neufs, avec un élève du Gymnase. Qui sont ces gens-là? J'aurais dû demander leur signalement. Maintenant il est trop tard; cela pourrait éveiller certaines idées....

« Était-ce pour l'élève du Gymnase que cet homme voulait louer la chambre? Elle est bien éloignée de l'École Cantonale. Alors, pourquoi ce jeune homme l'accompagnait-il?

« Quelle hâte aussi d'offrir une indemnité qu'on n'avait pas encore exigée! Ces gens-là avaient-ils réellement l'intention de louer? S'ils ne l'avaient pas, que venaient-ils chercher ici? Vérifier un soupçon peut-être... le logeur

des quartiers neufs serait-il Schmid, qui m'a vu prendre quelquefois le train de Bâle? Et l'élève du Gymnase, Archibald Forbes?... Mais non, il a dit « un jeune Français ». Alors, ce serait l'autre, le petit Jacques, l'âme damnée du nègre?...

« .... Non, c'est impossible, il y a trop longtemps. L'Anglais ne sait rien, autrement il serait venu me demander des explications, et j'en avais une toute prête....

« ... Probablement Spartacus lui-même a volé cet or, et en disant qu'on le lui a dérobé il s'accuserait.... Il est obligé de se taire. La preuve est qu'il a pris un prétexte pour expliquer sa perte. Je puis être tranquille!

« Néanmoins, je voudrais savoir quels sont les gens qui sont venus visiter ma chambre. En tout cas, ils n'y ont rien découvert.... »

Soudain les regards de Mokrane se portèrent sur la porte du poêle, entre-bâillée, et au bas de laquelle une assez grande quantité de cendres était répandue.

Rapidement, il l'ouvrit et il lui sembla que les cendres avaient été remuées.

Un instant il demeura pensif.

« Quand même on aurait cherché dans les cendres, pensa-t-il, — et c'est peut-être le logeur — on n'aurait rien pu y trouver; j'ai tout enlevé. Donc, aucune trace qui m'accuse. »

Nonchalamment, il se dirigea vers le placard qui renfermait les bouteilles vides. Elles étaient couvertes de poussière, et sur l'une d'elles se remarquait une trace récente de doigts.

« C'est encore le propriétaire qui a voulu savoir ce qu'il y avait dedans », se dit-il.

Mais, à peine eut-il inspecté le second placard, qu'il constata l'absence des deux journaux anglais qui avaient servi d'enveloppe au coffret.

Cette circonstance l'inquiéta plus que tout le reste.

A la rigueur, en faisant sa visite, le logeur avait pu s'emparer de ces deux journaux pour les mettre aux vieux papiers. Ce n'était pas une preuve, car il pouvait avoir remis la cassette à sa place et rapporté ce qui l'enveloppait ; néanmoins, tout le monde savait chez Schmid qu'Archibald recevait ces journaux, et que c'était lui, Mokrane, qui les lui fournissait.

Tourmenté par cette idée, il referma sa porte, et redescendit au bureau du propriétaire.

« Dites-moi donc, demanda-t-il, est-ce que l'individu qui est venu pour louer la chambre n'est pas un blond, avec les cheveux courts et de grosses moustaches ?

— Si, c'est bien son signalement. D'ailleurs, j'ai son adresse, Freie Strasse. »

Mokrane sentit une sueur froide perler sur son front.

« Et, questionna-t-il encore d'une voix mal assurée, je voulais vous demander ce que vous avez fait des vieux journaux que j'avais oubliés dans un placard ?

— Je n'y ai pas touché, répondit le logeur, par la raison bien simple que j'ai confié la clef à ces deux personnes et que je ne suis même pas entré dans votre chambre avant qu'ils l'eussent visitée.

— Alors ce serait eux, laissa échapper Mokrane.

— Que voulez-vous qu'ils fassent de vieux journaux?

— C'est vrai, répondit le Tzigane en se ressaisissant ; cela n'a aucune valeur, mais j'en avais besoin pour retrouver un renseignement.

IL SORTIT EN SIFFLANT UN AIR VALAQUE. (PAGE 251.)

— Si vous voulez, reprit le logeur; je puis les demander à ce monsieur, car il doit revenir.

— Pourquoi, puisqu'il ne veut pas louer?

— Ah! je ne sais pas, il me l'a dit comme il aurait dit autre chose. »

Mokrane démêla une nuance d'embarras dans cette réponse du propriétaire.

« Bah! fit-il, affectant l'insouciance, je me passerai du renseignement, cela n'a pas autrement d'importance. »

Et il sortit en sifflant un air valaque.

Une fois dans la rue, après avoir regardé autour de lui pour voir si on l'épiait ou s'il était suivi, le Tzigane se dirigea vers la gare, par des rues détournées.

« Tout est découvert, se dit-il.

« Le nègre, Archibald ont parlé. Probablement une plainte est-elle déjà déposée contre moi; je n'en attendrai pas les effets!...

« Mais, au lieu d'aller à Bâle, où Bidermann m'a peut-être dénoncé, je vais gagner l'Oberland. Il y a un train qui part à 9 h. 22 et qui me déposera à Lucerne vers 11 heures du soir. La nuit je passerai inaperçu, et, demain matin, j'aviserai, après avoir couché à l'*Hôtel du Cygne*. »

Mokrane consulta sa montre, il avait tout juste le temps d'arriver à la gare du Midi et se mit à courir. Le guichet allait fermer lorsqu'il entra dans le vestibule, il se précipita, prit son billet pour Lucerne et se blottit dans un compartiment, où, rabattant son chapeau sur ses yeux, il sembla se préparer à dormir.

Le lendemain, M. Schmid prit Jacques à part, au moment où, revenu de la classe de M. Grüter, son pensionnaire se disposait à aller retrouver sa famille à l'hôtel Bellevue.

« J'ai bien peur, lui dit-il à voix basse, que l'oiseau ne soit envolé.

— Vous avez des nouvelles?

— Oui et non. Je me suis rendu à son hôtel. Il y est revenu hier soir.

— Ah! Enfin!

— Ne vous réjouissez pas trop vite. Il est ressorti, et n'est pas rentré.

— Serait-il reparti?

— Je ne sais si c'est pour longtemps, bien qu'il ait emporté sa clef et laissé une valise.

— Alors il reviendra.

— A moins qu'il n'ait agi ainsi que pour gagner du temps en donnant l'espoir de son retour; mon avis serait que le volé déposât tout de suite une plainte.

— Je l'ai conseillé à Spartacus Livart, qui n'a plus de raisons aujourd'hui pour cacher le vol commis à son préjudice. Mais si Mokrane n'est déjà plus en Suisse?

— Sans doute ce serait une difficulté de plus; néanmoins, avec son signalement si caractéristique, en faisant jouer le télégraphe on peut l'atteindre avant qu'il soit bien loin.

— Pourvu, reprit Jacques, qu'il ne soit pas rentré directement dans son pays! J'ai entendu dire qu'il n'y a pas pour la Roumanie de traité d'extradition avec les autres États de l'Europe.

— N'a-t-il pas dit qu'il ne pouvait y rentrer?

— Oui, mais il est si menteur!

— En tout cas, il lui faut au moins trois jours pour y arriver, et en se pressant...

— Vous avez raison, il n'y a plus un instant à perdre. Spartacus doit rendre visite à mes parents après le déjeu-

ner; mon père et moi nous l'assisterons dans ses démarches auprès des autorités de Zurich.

— Vous savez, reprit l'employé, il ne faut pas craindre de les pousser à agir, car on n'est jamais pressé dans notre bon pays. Heureusement, la qualité d'étranger vous servira, et si vous avez besoin de mon témoignage...

— Je compte bien y avoir recours.

— Sans oublier celui du marchand d'or de Zurich.

— Cela va sans dire!

— A propos, fit M. Schmid, au moment où le jeune homme s'éloignait, M. Archibald vient de recevoir un télégramme, sa famille arrive demain.

— Il doit être dans la joie.

— Certainement, mais j'aurais cru à plus de démonstration de sa part. Il semble préoccupé.

— Oui, je sais pourquoi, répondit Jacques; cela le tourmente d'être indirectement mêlé à cette triste affaire. »

Et, peu désireux d'entrer dans plus de détails avec son hôte, Jacques s'empressa de sortir.

Comme il l'avait dit à Schmid, après le déjeuner Spartacus vint remercier M. et Mme Ambert de leur bon accueil, et il les mit au courant de ce qui se passait.

« Évidemment, conseilla le père de Jacques, il n'y a pas une minute à perdre. Pendant que ces dames iront se promener par la ville, nous allons vous accompagner dans toutes vos démarches. »

Après des formalités assez compliquées et l'audition en qualité de témoins du logeur de Mokrane, de M. Schmid et du marchand d'or de Spiegel Gasse, le magistrat se décida à prendre en considération la plainte de Spartacus Livart et à donner des instructions pour qu'elle fût suivie sans délai.

Le signalement du voleur fut expédié dans plusieurs directions, et les magistrats de Bâle se virent avisés de faire comparaître à fin de supplément d'instruction le changeur Bidermann.

Lorsque l'on revint à l'hôtel Bellevue, Mme Ambert informa son mari et son fils que la famille Forbes avait télégraphié à la direction de l'hôtel, pour retenir un appartement.

Effectivement, le lendemain, qui était un jeudi, c'est-à-dire un jour de congé pour les élèves du Gymnase, Archibald ayant mobilisé un des omnibus de l'hôtel se rendait au Banhof à l'heure de l'arrivée du train, et en ramenait bientôt sa nombreuse parenté, traînant avec elle un nombre respectable d'énormes malles, sans compter les plaids, cartons à chapeaux, sacs à mains, parapluies, cannes, alpenstocks, en un mot tout l'attirail compliqué des touristes amis de leurs aises.

Le jeune Anglais présenta ses parents à M. et Mme Ambert et son petit bataillon de sœurs aux jeunes Français.

Les Forbes, préparés par leur fils, se montrèrent tout de suite pleins de cordialité pour la famille de Jacques, et très flattés d'avoir été accueillis dans leur langue par le jeune lycéen et sa sœur.

Après quelques minutes, toute cette jeunesse bavardait à qui mieux mieux, et l'on se fût plutôt cru à Bath ou sur la plage de Brighton que dans le canton de Zurich.

Tout en causant, Archibald avait pris Jacques à part.

« Mon père est très bon, avait-il dit à son camarade, néanmoins je vous avoue que j'appréhende de l'instruire moi-même de la sottise que j'ai commise et des résultats désastreux qu'elle a eus pour Spartacus.

— Vous voudriez un truchement, n'est-ce pas? demanda Jacques.

— Ma foi oui, et si M. votre père voulait m'épargner l'humiliation de cet aveu, je lui en serais bien reconnaissant.

— Je ne pense pas qu'il refuse.

— Je n'éviterai pas les reproches de mon père, reprit Archibald; je les ai mérités et je m'attends à les recevoir, mais le premier moment de la mauvaise humeur sera passé, et M. Ambert aura pu me faire obtenir l'indulgence paternelle.

— Soyez tranquille, je m'en charge. Mon père vous aime déjà et fera le nécessaire.

— Précisément, reprit le jeune Anglais, mes parents ont l'intention de prier les vôtres de s'asseoir à notre table, et, lorsque ces messieurs fumeront, ils se trouveront seuls. L'instant sera propice. »

Ce fut Mme Forbes qui vint prier Mme Ambert et son mari de partager le déjeuner de famille.

« Nous avions précisément l'intention de vous inviter à dîner avec nous, répondit la mère de Jacques, n'osant nous mettre en tiers dans les premiers moments que vous allez passer avec votre fils. Mais, puisque vous nous prévenez, nous aurions mauvaise grâce à refuser votre aimable invitation. »

Toute gêne étant bannie, et la famille Forbes ainsi mise à l'aise par le bienveillant empressement des Ambert, le repas fut très gai, étant donné d'autre part l'âge de la plupart des convives; Arabella, qui comptait à peine neuf ou dix printemps, eut bientôt fait, suivant la prédiction d'Archibald, la conquête de ses nouveaux amis et spécialement de Jacques, son voisin de table.

« Je vois, avait-elle dit au jeune écolier, que vous parlez admirablement l'anglais, mais j'ai si peu l'occasion de parler votre langue, que je serais ravie que vous m'en fournissiez l'*opportunité*. »

Arabella avait prononcé ce petit *speech* très correctement et non sans un léger accent qui donnait beaucoup de charme à la douceur de sa voix.

Avec une figure espiègle, qui rappelait certains portraits d'enfants de Lawrence, la benjamine de M. Forbes joignait à beaucoup d'esprit une grâce naturelle qui rendait irrésistible sa petite personne, et Jacques n'avait même pas essayé de se dérober à la séduction qu'elle exerçait sur ceux qui l'approchaient.

Il comprenait maintenant l'influence de cette exquise enfant sur les siens et, en particulier, sur le fabricant de draps, dont elle était l'orgueil et la joie, encore que sa tendresse fût égale entre tous ses enfants.

Ce n'était pas que ses sœurs fussent sans mérite. Dora, l'aînée, d'un caractère plus froid, laissait prévoir en elle la mère de famille et la ménagère.

Elle avait aidé sa mère à élever les plus petites et à tenir sa maison. C'était *miss Plumpudding*, comme l'appelait son frère.

Les deux autres sœurs d'Archibald, Maud et Molly, étaient deux jeunes personnes fort instruites, mais sur lesquelles influait, au moral comme au physique, ce que nous appelons en France l'âge ingrat.

Ainsi que l'avait prévu Jacques, les deux pères de familles restèrent seuls pour fumer.

Stylé par son fils, M. Ambert, déjà dans les meilleurs termes avec le fabricant d'Huddersfield, venait de lui pré-

senter son étui, garni d'excellents cigares de la Havane que lui procurait un commissionnaire de ses amis.

Quoi qu'en dise la Faculté et malgré les maux qu'engendre l'abus, la dégustation d'un bon cigare après un repas délicat prédispose à la bienveillance. Or, il s'agissait de faire avaler au digne M. Forbes une pilule qui lui semblerait peut-être amère.

Incidemment, le métallurgiste se félicita de l'heureux hasard qui avait rapproché leurs fils et de l'amitié qui en était résultée entre les deux jeunes gens, si bien faits pour s'apprécier ; sans trop appuyer, il fit l'éloge d'Archibald, et, par une adroite transition, à propos de leurs autres camarades, et notamment de Spartacus, il arriva au fait, qu'il exposa sans ambages, en brave homme et en père indulgent.

Bien que les impressions laissassent peu de traces sur la physionomie de M. Forbes, son visage s'assombrit un instant, il parut réfléchir. Ce ne fut qu'un nuage. Lorsque M. Ambert eut fini de parler, sa figure s'était rassérénée.

« Mon fils a eu tort, dit-il posément, je l'aurais cru plus sérieux ; mais il aurait dû m'avertir tout de suite et ne pas laisser ce brave garçon dans l'embarras.

— Il l'ignorait lui-même, » se hâta d'ajouter M. Ambert, qui raconta au père d'Archibald la fin de l'histoire.

Celui-ci appela son fils.

« Vous auriez pu m'instruire vous-même, Archibald, lui dit-il sans hausser le ton. Vous n'aviez pas à craindre de reproches de ma part : d'abord je suis sûr que vous vous les êtes faits à vous-même, et je n'aime pas les paroles inutiles.

« Vous prierez votre ami Spartacus de venir me voir ;

je serai heureux de connaître ce brave garçon et de réparer la perte que votre curiosité lui a causée.

— Je vous remercie, mon père, de votre indulgence, répondit le jeune homme touché au fond du cœur. Vous m'estimez assez pour être certain que la leçon me profitera.

— Oui, répondit M. Forbes, corrigeant ce reproche avec un sourire, mais elle me coûte mille livres. Allez retrouver ces demoiselles, et pas un mot à votre mère. Inutile de l'affliger. »

En voyant revenir Archibald, Jacques échangea avec lui un regard, et, rassuré par sa mine satisfaite :

« Cela a passé? lui demanda-t-il tout bas.

— Mieux que je n'espérais.

— Je n'en doutais pas; mon père a un tact pour les affaires délicates...

— Que complotez-vous donc? interrogea Arabella en s'approchant des deux jeunes gens; et vous, mon cher frère, comment pouvez-vous nous priver de vos lumières alors que s'agite la grande question d'une partie de *golf*?

— Oui, quand aura-t-elle lieu? demanda Molly.

— Oh! je n'en sais rien encore, répliqua le jeune Anglais. Il faut nous entendre avec nos amis de l'*Uto-club*, recruter des golfeuses, car à cinq vous ne pouvez faire une partie.

— Songez, reprit Arabella, menaçant son frère du doigt, que vous avez pris un engagement ferme.

— Je ne l'oublierai pas, chère, mais auparavant nos amis du club veulent avoir accompli l'ascension projetée du Rigi.

— Est-ce qu'on marchera dans la neige? demanda la fillette.

— Oh! fit Maud, vous savez bien qu'en cette saison il n'y en a plus sur le Rigi, sinon dans les crevasses.

— Puis, ajouta Jacques, il est convenu que nous prendrons le chemin de fer à crémaillère qui part de Vitznau. Nous ne ferons à pied que la dernière partie de l'ascension.

— Oh! tant mieux! s'écria Arabella, j'aurais été furieuse de ne pas étrenner mon alpenstock, qui a une si jolie corne de chamois. Vous serez mon guide, monsieur Jacques.

— Avec le plus grand plaisir, mademoiselle, répondit le jeune garçon, mais, je le crains, un guide bien inexpérimenté, car je ne suis encore monté qu'au sommet de l'Uetliberg.

— N'importe! Je vous retiens. »

CHAPITRE XVIII

VERS LE RIGI

Lucerne occupe le sommet d'un triangle idéal dont les deux autres angles seraient d'un côté le Pilate et de l'autre le Rigi. Elle s'élève en amphithéâtre sur les bords du lac des Vierwaldstätter [1], à l'embouchure de la Reuss torrentueuse, et porte comme Cybèle une couronne de tours.

C'est sur la place des Cygnes qu'est situé l'hôtel du Cygne et l'origine de cette appellation viendrait de ce que, à une époque reculée, les eaux de la Reuss et du lac auraient été animées par de nombreuses bandes de cygnes et d'oiseaux aquatiques.

Quoi qu'il en soit, ce fut dans cet hôtel que Mokrane débarqua assez tard dans la soirée, et se fit inscrire sous le nom de Yanos, sujet hongrois, natif d'Hermanstadt, exerçant la profession d'interprète-cicerone.

Ne regardant pas à la dépense, le soi-disant Yanos, grâce à sa faconde, eut bientôt mis dans ses intérêts les garçons de l'hôtel, qui, alléchés par la promesse d'une bonne commission, lui promirent de le recommander aux voyageurs.

1. Quatre cantons.

Le but de Mokrane, en se plaçant au service de quelque touriste, était de quitter la Suisse sous l'égide d'un patron qui serait son répondant.

Dès le lendemain, en effet, il était engagé par un couple italien, qui faisait son voyage de noces, et se dirigeait à petites journées vers la France, en traversant la Suisse.

Le prétendu Yanos leur avait immédiatement préparé un itinéraire qui aurait pour lui cet avantage de lui faire franchir la zone dangereuse assez rapidement jusqu'à Constance, dans le grand-duché de Bade, en évitant Zurich et Bâle, qu'il déclara dénuées d'intérêt.

Il ne put cependant faire renoncer les jeunes époux à l'ascension projetée du Rigi, qu'ils tenaient à faire pédestrement, et pour laquelle ils avaient retenu un guide. Après un jour de repos on repartirait pour Glaris, puis pour Constance, et l'on sortirait du territoire de la Confédération.

M. Luigi Torresini était un riche habitant de Padoue, qui menait grand train ; Mokrane pensa tout de suite qu'un gaillard de sa trempe en tirerait pied ou aile, et, afin de s'attirer la confiance de ses voyageurs, commença par les mettre en garde contre les vols que commettent fréquemment sur les chemins de fer suisses les pickpockets anglais.

« Aussi, déclara M. Torresini avec la plus naïve confiance, je compte bien vous prier d'avoir l'œil sur mes bagages, car ma femme a tenu à emporter ses bijoux, qui représentent une somme assez importante.

— Soyez tranquille, monsieur, répondit le tzigane avec un tressaillement de joie, je ne perdrai pas de vue la sacoche de la signora.

— Oh ! oui, n'est-ce pas, monsieur Yanos, confirma la jeune femme, je tiens tant à ces bijoux, moins pour

la valeur, que parce qu'ils me viennent de mon mari!

— Pour vous rassurer complètement, signora, je les porterai toujours avec moi.

— C'est cela, au moins je serai tranquille.

— Et moi aussi », pensa Mokrane, qui bâtissait déjà dans sa tête un plan de fuite.

Cependant il ne pouvait le réaliser immédiatement, comme il l'eût désiré. Le signor Torresini avait d'avance décidé l'emploi de la journée; celle du lendemain était consacrée à l'ascension pédestre du Rigi, et l'on partait le surlendemain pour Glaris.

Néanmoins, à force de retourner dans sa tête les moyens de fausser compagnie aux Padouans, à force de consulter le livret des chemins de fer suisses, le tzigane arriva à combiner un itinéraire, au moyen duquel il pouvait gagner rapidement Mulhouse, et, de là, par la Bavière et l'Autriche, atteindre la Roumanie où il serait en sûreté.

Ce projet demandait de l'audace et de la promptitude, mais n'avait rien d'impraticable, si les trains coïncidaient sans éprouver de retards.

Le chemin de fer du Rigi part de deux points opposés : Vitznau, sur le lac de Lucerne, ou Wierwaldstätter, et Arth, sur le lac de Zug. Par discrétion, il monterait soi-disant dans un autre compartiment que les jeunes époux, revenant à Vitznau pour gagner Lucerne, mais, en réalité, il prendrait le train qui descend à Arth. Il le quitterait à Goldau, où se trouve la bifurcation de la grande ligne, et, pendant que ses trop confiants voyageurs le chercheraient à Vitznau, il filerait à toute vapeur sur Mulhouse.

Son plan bien arrêté, Mokrane se frotta les mains et alla rejoindre M. et Mme Torresini, qui désiraient monter aux

Trois-Tilleuls, comme exercice préparatoire à l'ascension du lendemain.

On avait longuement débattu la question de savoir si l'on monterait au Gütsch, une colline située sur la rive gauche de la Reuss, ou si l'on se rendrait aux Trois-Tilleuls.

La préférence avait été donnée à cette éminence, qui est un peu plus élevée que le Gütsch, et d'où l'on jouit d'une vue plus pittoresque; ce fut d'ailleurs l'avis de la jeune dame, et, en bon courtisan, le prétendu Madgyar s'empressa de l'appuyer.

Une voiture attendait les voyageurs à la porte de l'hôtel du Cygne, dont les chevaux portaient à l'oreille des roses rouges et blanches, ce qui figurait, avec le feuillage, les couleurs de l'Italie; délicate attention du galant Yanos, et qui lui valut un sourire de madame Torresini, sous les pieds de laquelle il glissa un coussin.

« Il est plein de prévenances, fit-elle remarquer à son mari.

— Oui, répondit le Padouan, qui partageait la satisfaction de sa femme, je crois que nous avons fait un heureux choix.

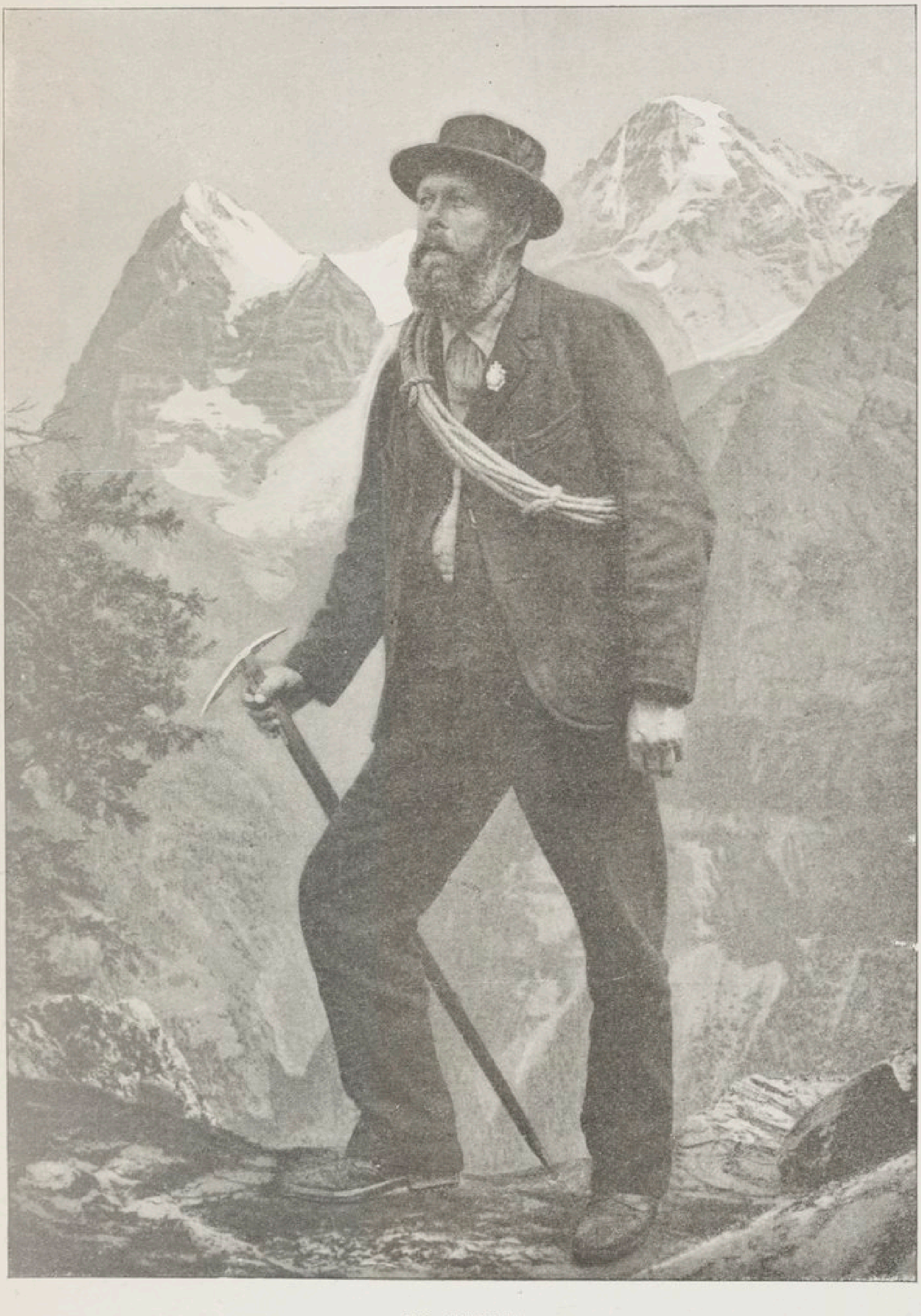
— Je voudrais bien qu'il restât avec nous jusqu'à la fin de notre voyage.

— Je le lui demanderai, chère amie, et, si ce n'est qu'une question d'argent, elle sera vite résolue, puisque cela te fait plaisir. »

Un doux regard remercia le complaisant époux.

Alors la jeune femme s'adressant à l'interprète :

« Monsieur Yanos, fit-elle en lui tendant la sacoche aux bijoux qui reposait sur ses genoux, c'est le moment d'inaugurer vos fonctions.



UN GUIDE.

(REPRODUIT D'APRÈS LEVER ORIGINAL DE LA PHOTOGLOB C°, ZURICH.)

— Bien volontiers, signora », répondit le tzigane qui prit le précieux sac en bandoulière, et constata qu'il était d'un poids raisonnable.

Lorsque la voiture eut dépassé la Hofkirche, elle s'engagea dans la nouvelle route, passa devant un beau jardin public pour aboutir au couvent des Capucins, près duquel est un poste de guides chargés de diriger les excursionnistes vers le sommet.

Mme Torresini, toute fière d'étrenner son bâton ferré, marchait à côté de son mari, et Mokrane, la main posée sur la sacoche, fermait la marche.

On eut bientôt atteint le sommet, et le panorama réellement superbe qui se déroulait sous leurs yeux arracha aux deux époux des exclamations admiratives.

Effectivement, le regard embrasse Lucerne et les Alpes, et le coup d'œil est magnifique.

En rentrant à l'hôtel du Cygne, Mme Torresini remarqua, non sans une secrète fierté, que son début dans la carrière des ascensions ne l'avait nullement fatiguée, et n'avait eu pour effet que de développer en elle un appétit inaccoutumé.

Le fidèle Yanos, ayant remis à la jeune femme le précieux dépôt qu'elle lui avait confié, reçut, avec ses remerciements, la mission de tout préparer pour la grande ascension du lendemain, et de ne réveiller les voyageurs que lorsqu'il serait temps de se préparer au départ.

Certain du succès de son entreprise, le tzigane se retira plein d'allégresse, supputant à part soi la valeur des bijoux de la riche Padouane.

Que de projets il fit en s'endormant à son tour! Il se voyait à Bucharest, sur les bords de la Dombovitza, tenancier de quelque somptueux casino, — son rêve, — amenant

avec son râteau tout l'or des joueurs roumains, couvert de diamants et de fourrures, possesseur de palais et de domaines, assez riche pour devenir honnête homme, si la fantaisie lui en prenait sur le tard.

Tandis qu'il rêvait à ses splendeurs futures, la police de Zurich ne restait pas inactive. Le signalement du voleur de Spartacus Livart avait été envoyé dans toutes les directions, à Bâle, à Berne, à Lausanne, à Genève et spécialement à Lucerne, où il était parvenu dans la soirée, mais trop tard pour que la police pût commencer ses recherches le même jour.

Comme toujours, les agents qui en étaient chargés s'imaginant qu'un homme accusé de vol devait habiter un bouge, commencèrent à prendre leurs informations dans les auberges les plus modestes ou les moins bien famées, où naturellement ils ne trouvèrent aucune trace du tzigane.

L'un d'eux, cependant, plus avisé, après avoir relevé les noms des voyageurs arrivés à Lucerne depuis trois jours et les renseignements qui s'y rapportaient, fut frappé de la nationalité et du nom peu commun d'un certain Yanos, se disant Hongrois, et descendu à l'hôtel du Cygne. Il résolut d'éclaircir ses doutes.

Malheureusement il n'avait entre les mains que le signalement de l'inculpé, à la vérité assez caractéristique, mais qui néanmoins prêtait à bien des confusions.

Quel rapport pouvait-il y avoir entre un nommé Mokrane, Roumain, inculpé de vol, et un voyageur hongrois, descendu dans l'un des beaux hôtels de la ville, et qui s'appelait Yanos?

A tout hasard, l'agent se rendit place des Cygnes et

interrogea discrètement les garçons de l'hôtel, qui commencèrent par faire un grand éloge du prétendu Hongrois, l'homme de confiance du millionnaire Torresini.

Mais ces renseignements intéressés n'eurent pas le pouvoir de convaincre l'homme de police, qui, multipliant ses questions, et s'adressant au propriétaire de l'hôtel, finit par croire très probable l'identité du Roumain et du prétendu Madgyar.

Malheureusement, quand il voulut savoir où il se trouvait, et s'il n'y aurait pas un moyen de lui parler sous un prétexte quelconque, l'hôtelier dut lui répondre que, le matin même, il avait pris le bateau de Vitznau, accompagnant les époux Torresini, partis pour faire l'ascension du Rigi.

« Reviendront-ils chez vous? demanda l'agent au maître de l'hôtel.

— Assurément, répondit celui-ci, leurs bagages sont restés dans leur appartement.

— Et ceux de ce Hongrois?

— Oh! reprit en riant l'hôte, ils ne sont pas considérables. Il n'y a qu'un sac à main, et je n'assurerais pas qu'il l'avait en arrivant, car, lorsqu'il est entré le soir, je ne lui ai pas vu de bagages, et je l'ai fait payer d'avance.

— Cela correspondrait avec l'homme que nous cherchons, dit le policier, car, précisément, dans le but de cacher sa fuite de Zurich et de retarder les poursuites, il a abandonné une valise chez son logeur.

— Si ce n'était pas lui, pourtant, fit observer le propriétaire de l'hôtel, il serait bien fâcheux que vous l'arrêtiez chez moi, à cause des personnes qui l'emploient et qui sont au-dessus du soupçon.

— Rassurez-vous, répliqua l'agent; j'irai l'attendre avec un camarade au débarcadère du bateau de Vitznau, quelqu'un de chez vous saura bien me le désigner, et, sous un prétexte quelconque, je l'interrogerai. Si ses réponses sont satisfaisantes, je le laisserai tranquille et il ne se doutera même pas avoir eu affaire à la police.

— Oh! je sais que vous êtes un malin, monsieur Fuchs.

— Non, répondit le policier, flatté intérieurement, mais on a une certaine habitude du monde. »

Cependant l'arrivée de la famille Forbes à Zurich avait fait presser les préparatifs de l'excursion projetée au Rigi.

Le temps était superbe depuis plusieurs jours, on jugea prudent de ne pas attendre qu'il changeât, et l'expédition fut rapidement organisée.

Aux deux familles de Jacques et d'Archibald se joignaient plusieurs élèves du gymnase, Spartacus en tête, puis Benvenuto Ferrari, le jeune Italien, Rudolf Disler, Ludwig Wick, M. Siegfried Keller, le professeur de gymnastique, puis encore cinq ou six élèves de l'Université et quelques jeunes membres du club de l'Uetliberg, en tout trente et quelques personnes formant une petite caravane, très gaie et très animée.

M. Siegfried Keller, ayant plusieurs fois accompli l'ascension du Rigi, à l'époque où les flancs de la montagne n'étaient point sillonnés par des voies ferrées, avait été à l'unanimité nommé chef de l'expédition.

Il fut arrêté que l'on prendrait le train pour Zug, d'où le bateau devait conduire les excursionnistes à Arth, un des points terminus du chemin de fer du Rigi, et que l'on reviendrait par Vitznau et Lucerne, où l'on coucherait,

pour revenir ensuite à Zurich. Il ne s'agissait plus que de mettre ce plan à exécution.

M. Keller se chargea d'en assurer les détails.

Les jeunes filles firent une légère moue lorsqu'elles apprirent que le départ du train pour Zug était à six heures trente-cinq minutes du matin, afin de pouvoir joindre le bateau correspondant, qui quitte le quai de Zug à huit heures dix.

Mais l'attrait du plaisir fut plus puissant que la paresse, et M. Keller ayant menacé d'abandonner les traînards, dès cinq heures du matin ce fut à l'hôtel Bellevue un remue-ménage pour les préparatifs de départ.

Les femmes de chambre couraient de l'appartement des Forbes à celui des Ambert, appelées à chaque instant par la sonnerie. Au dernier moment, les dames s'aperçoivent toujours qu'il manque quelque chose à leur toilette, et, comme elles ont accoutumé de dire : sans être coquettes elles ne veulent pourtant pas faire peur.

Les deux familles devaient retrouver Jacques et Archibald sur la Banhof-platz où était fixé le rendez-vous général, un quart d'heure avant le départ du train.

M. Keller y était le premier dès six heures pour recevoir les excursionnistes qui, de minute en minute, venaient se grouper autour de lui, munis d'alpenstocks ou de bâtons ferrés, guêtrés, pourvus de lorgnettes et de chambres noires, et chaussés de souliers de montagne.

Au dernier moment il ne manquait plus qu'un seul voyageur, c'était l'épais Ludwig Wick, dont la lenteur était proverbiale parmi ses camarades. On le vit enfin poindre dans l'avenue, se hâtant lentement, selon le précepte du sage, ce qui mit tous les jeunes gens en belle humeur.

M. Keller était déjà en train de prendre les billets pour Zug.

« Attendez que je vous donne le montant de ma place, cria Wick au gymnasiarque.

— Vous me le rembourserez plus tard », répondit celui-ci qui s'engageait déjà dans les salles d'attente, suivi de toute la caravane.

On s'entassa dans les wagons, et, grâce à la précaution qu'avaient eue Archibald et Spartacus de courir en avant, les familles Forbes et Ambert se trouvèrent réunies, avec Spartacus et M. Keller qui s'était bénévolement constitué leur cicerone dans cette excursion qui lui était familière.

Enfin le train s'ébranla aux bruyantes acclamations des jeunes excursionnistes, aux sourires indulgents des deux dames qu'amusait beaucoup l'explosion de cette joie juvénile, à laquelle se seraient volontiers associées les demoiselles, sans la réserve qui leur était imposée.

Presque en sortant de la gare, on traversa la Sihl pour quitter bientôt la ligne de Bâle et longer à gauche les puissants contreforts de l'Uetliberg.

« C'est là-haut que je suis monté, dit Jacques à sa sœur, passant l'extrémité de son bras hors de la portière pour lui désigner le sommet de la montagne.

— Oh! fit Arabella avec un petit sourire moqueur, nous savons déjà que M. Jacques est un alpiniste distingué.

— Mais, mademoiselle, riposta le jeune garçon, je n'ignore pas non plus vos prouesses dans les montagnes de l'Écosse.

— Regardez plutôt de ce côté, miss Arabella, conseilla Spartacus amusé par le babil de la fillette, et, si vous avez lu l'histoire de Robinson Crusoé...

— Certainement, toute bonne Anglaise doit l'avoir lue.

— Eh bien! reprit Spartacus, désignant son gourbi dans la jolie vallée de la Limmat, voici sa cabane.

— Quelle plaisanterie! fit Arabella. Mais qu'est-ce en réalité?

— C'est la demeure du nouveau Robinson, intervint Jacques en frappant sur l'épaule du Martiniquois.

— Quoi! vraiment, monsieur Livart, c'est là que vous demeurez? demanda Mlle Ambert.

— Oui, mademoiselle, et je m'y trouve plus à l'aise que dans les maisons de pierre où j'étouffe.

— Tout n'est qu'habitude », remarqua le père de Jacques.

Le train qui s'engageait dans le tunnel de l'Ettenberg interrompit la conversation, et, lorsque les voyageurs furent rendus à la lumière, sur un avis de M. Keller, ils se précipitèrent aux portières pour jouir du coup d'œil des Alpes bernoises et du Pilate dressant majestueusement ses trois sommets.

Puis, un à un, ils virent surgir l'Engelberg, puis le Titli, et bientôt, sur la gauche, Aensterberg, et, à chaque sommet, ce fut un nouveau cri d'admiration qui vint réjouir la fibre helvétique du professeur de gymnastique, nommant les uns après les autres les moindres sommets.

Comme on approchait de Zug :

« Nous allons franchir la Lorze, qui sort du lac Ægeri, annonça-t-il, et dans quelques instants vous allez apercevoir le lac de Zug, que nous devons traverser. Il n'est pas si étendu que celui de Zurich, mais il est plus profond et pas moins pittoresque... En outre, ajouta M. Keller, qui se piquait de connaissances archéologiques, le lac de Zug, comme son congénère de Zurich, a possédé des habitations

lacustres, à peu près situées où se trouve la capitale du plus petit canton de la Suisse, que j'ai l'honneur de vous présenter. »

Effectivement, le train entrait en gare de Zug.

« Tout le monde descend », cria Jacques, avec l'intonation d'un conducteur parisien.

Sous la conduite de M. Keller, la caravane se dirigea vers le quai, près duquel se tenait sous vapeur le petit steamer, qui allait conduire vers Arth les excursionnistes venant de Zurich.

Sur le pont du bâtiment où l'on avait plus de place, on se forma par groupes sympathiques. Archibald était allé s'asseoir à côté de Mlle Ambert, qui faisait d'étonnants progrès dans la prononciation de l'anglais; Arabella avait accaparé Jacques, sur qui elle prétendait gravement avoir des droits d'antériorité, les deux mamans surveillaient de loin leur couvée, et Dora, placée près de son père et de M. Ambert, était fort attentive aux recettes de cuisine martiniquoise que lui communiquait Spartacus.

Cependant, à mesure que l'on voyait s'éloigner le vieux Zug avec ses murs et ses tours moyenâgeuses, l'attention des touristes était sollicitée par les aspects charmants du lac, et M. Keller reprit complaisamment son rôle de cicérone.

En ce moment, vers le sud-ouest apparaissait la silhouette énorme du mont Pilate, dont la cime était toute couronnée de légers nuages.

« Nous aurons beau temps pour l'ascension! » s'écria le gymnasiarque en désignant le sommet du géant.

Bientôt, il appela l'attention de ses voisins sur le Rigi, dont les flancs verdoyants dominent le joli bourg d'Im-

mensee, qui s'étend à ses pieds, et où stoppa le steamer.

Dès lors, toute autre préoccupation cessa chez les touristes pour admirer les gigantesques proportions de cette sentinelle avancée de l'Oberland, une des montagnes les plus renommées de la Suisse, encore qu'elle ne compte que dix-huit cents mètres d'altitude.

Lorsqu'ils débarquèrent à Arth, M. Keller donnait d'intéressants détails sur le Rossberg, aux flancs boisés; mais ventre affamé n'a point d'oreilles, dix heures venaient de sonner à l'église, et le gymnasiarque eut beau rappeler qu'elle renfermait une coupe d'argent trouvée sur le champ de bataille de Granson, la troupe des excursionnistes se précipita tumultueusement vers le restaurant de l'hôtel Adler, choisi à cause de son jardin sur le lac, et où le déjeuner avait été commandé par dépêche.

CHAPITRE XIX

LE DRAME

Vers la fin du repas, qui parut excellent à ces jeunes appétits éveillés par l'air vif du lac, M. Keller parvint à se faire écouter des convives.

« Mes chers amis, dit-il, nous touchons une terre sacrée pour les Suisses, permettez-moi de le rappeler, puisque quelques-uns d'entre vous sont étrangers.

— Parlez, parlez, cria-t-on de toutes parts.

— Eh bien ! reprit le digne homme, encouragé par cette acclamation, je regrette, messieurs de l'Université et du Gymnase, de n'avoir pas l'éloquence de vos doctes professeurs, je ne suis qu'un pauvre gymnaste, mais, comme tous les Suisses, je connais l'histoire de mon pays; aussi, je ne puis oublier que, dans un rayon de quelques lieues autour de l'endroit où nous sommes se sont passés les événements mémorables qui ont amené pour nous, le 1[er] janvier 1508, l'ère de la liberté.

« C'est à quelques kilomètres d'ici, dans le chemin creux de Kussnacht, que le trait vengeur de Guillaume Tell perça la poitrine de Gessler, le tyran de l'Helvétie.

« Vous savez tous, par cœur, l'admirable drame de Schiller....

— Et l'opéra de Rossini, interrompit Benvenuto Ferrari.

— Les grandes actions inspirent des chefs-d'œuvre, remarqua Spartacus, avec l'emphase naturelle aux natures primitives.

— Si vous faisiez le même trajet, en sens inverse, continua M. Keller, vous apercevriez au pied du Seeliberg cette petite plaine du Rütli, entourée de buissons et que je vois encore....

— Je croyais, interrompit de nouveau le jeune Italien, qu'on l'appelait Grütli.

— Pas en Suisse, répliqua l'orateur, mais Rütli ou Grütli, c'est là, sur les bords du lac que, dans la nuit du 17 novembre 1307, se réunirent les humbles héros, qui allaient libérer la patrie du joug de l'Autriche.

« Nous sommes les amis de tous les peuples, mais nous gardons un souvenir reconnaissant à ceux qui nous ont faits libres, et je crois que, pour conserver l'amour de notre indépendance, il n'est pas inutile, dans une occasion comme celle-ci, de rappeler leur mémoire.... »

Un tonnerre d'applaudissements accueillit la péroraison de l'honnête gymnasiarque.

Enthousiaste comme tous les cœurs généreux, Spartacus leva son verre.

« Je bois, dit-il, à la mémoire du brave Guillaume Tell.

— Mais, demanda mistress Forbes, se penchant vers Rudolf Disler, qui était son voisin de table, il me semble avoir lu quelque part que l'existence de votre héros national était contestée : pourriez-vous me fixer sur ce point?

— Effectivement, madame, j'ai entendu dire qu'un chro-

niqueur danois, Saxo Grammaticus, qui vivait au XII^e^ siècle et qui rapporte des traditions fort anciennes sur les nations du nord, aurait attribué à un roi de Danemark un acte de cruauté analogue à celui qu'on reprocha au bailli Hermann Gessler; son ouvrage n'a été imprimé qu'au XVI^e^ siècle.

— Et rien ne prouve que, pour lui donner plus d'intérêt, l'éditeur n'ait pas ajouté d'autres traditions, en changeant les noms du pays et des personnages.

— Précisément. D'autre part, nous avons, dans les archives d'Altorf, une pièce, postérieure seulement de trente ans à la mort de Tell. Elle porte les signatures d'un grand nombre de personnes qui l'avaient connu, et qui assistèrent à l'érection de la chapelle de *Tellen plate*, construite sur un rocher à la base de l'Axemberg, dans le lac d'Uri.

— Cela suffit à authentiquer l'existence du héros.

— Certainement, madame, et nous en avons bien d'autres preuves. D'abord, après la scène fameuse de la pomme, on ne perd point Tell de vue. Il combat comme arbalétrier à la bataille de Laupen, dont nous célébrons tous les cinq ans l'anniversaire où son nom n'est pas oublié.

« Sa mort héroïque en sauvant un enfant qu'emportait la Schachen débordée est dans la mémoire de tous. Enfin, ce qui clôt toute discussion, c'est que la descendance de Tell ne s'est éteinte qu'en 1720 avec Verona Tell, et que des actes publics portent les noms de plusieurs personnes de sa famille depuis le XIV^e^ siècle.

— Je vous remercie, répondit mistress Forbes, de tout ce que vous venez de m'apprendre, c'est fort intéressant.

— N'en soyez pas étonnée, madame, s'écria Jacques, que sa conversation avec Arabella n'avait pas empêché de

prêter l'oreille au récit de son condisciple. Disler est le meilleur élève de notre professeur.

— Oh! c'est de l'exagération, protesta le jeune homme en devenant très rouge.

— Un mot de plus, reprit le jeune Parisien, et j'ajoute qu'il est le plus complaisant et le plus aimable de nos camarades.

— J'aime mieux me taire, alors », répliqua Rudolph en le remerciant du regard.

Le repas terminé, on se dispersa dans le jardin, d'où la vue sur le lac est charmante, lorsque retentit de nouveau la voix claironnante de l'organisateur de l'expédition, qui réclamait un moment d'attention.

« Si nous ne voulons pas arriver trop tard à Lucerne, conseilla-t-il, il serait sage de prendre dans une heure le train qui monte au Rigi-Kulm.

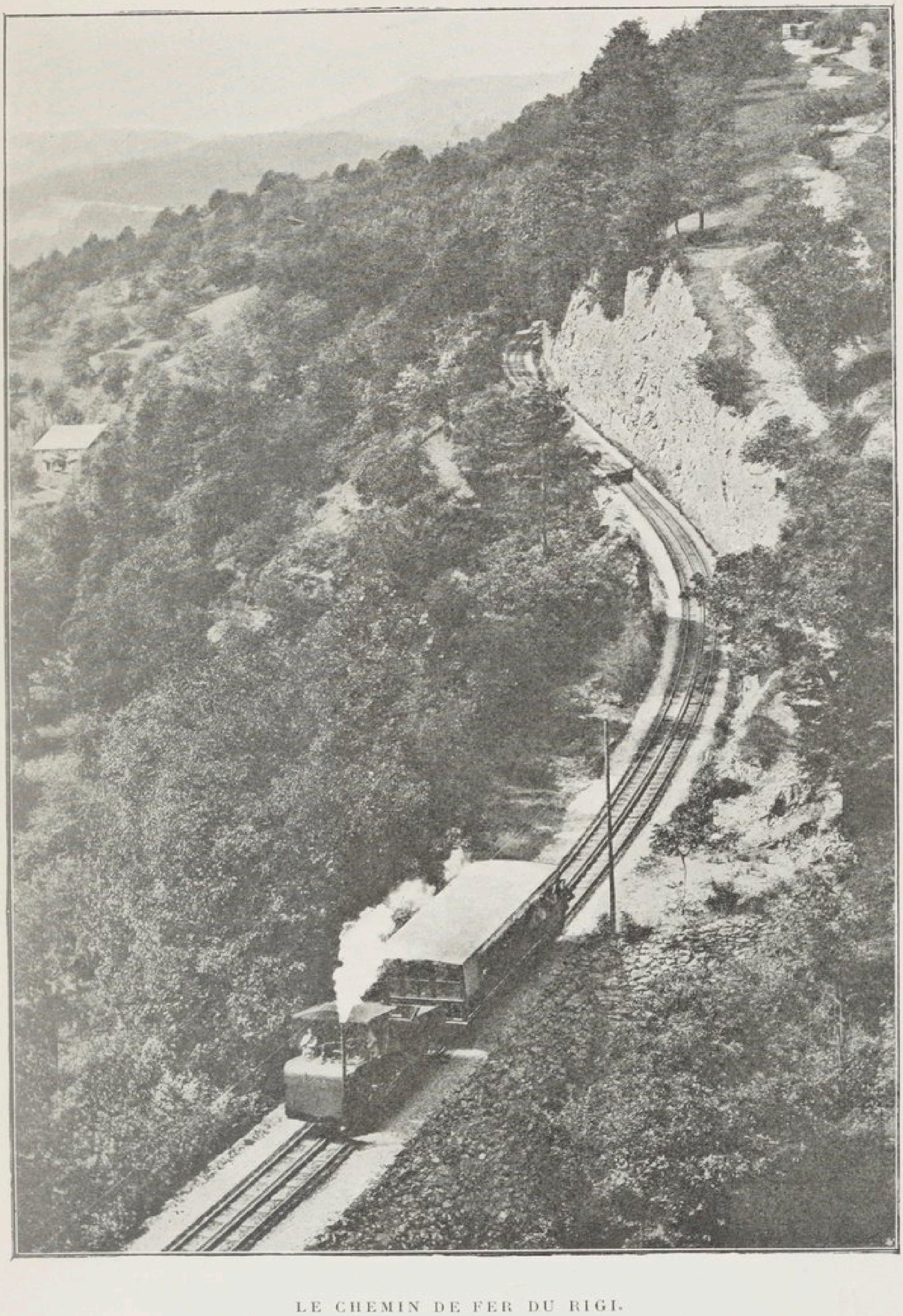
On se dirigea vers la station d'Arth, M. Keller marchant en tête.

Sur le quai se pressaient d'autres caravanes appartenant à toutes les nationalités, mais où dominaient les Anglais et les Allemands.

On s'entassa dans le plus petit des deux wagons et bientôt le train s'ébranla.

Jusqu'à Goldau, tristement célèbre par l'éboulement de 1806 qui coûta la vie à quatre cent cinquante personnes, la ligne est comme toutes les autres, le train monte vers Ober-Arth (Arth supérieur), puis s'engage dans le tunnel de Mühlfluh sous le chemin de fer du Gothard et atteint Goldau, une des stations de cette grande ligne.

A partir de ce moment, le train se mit à gravir des rampes de vingt-cinq degrés de pente.



LE CHEMIN DE FER DU RIGI.
(NEURDEIN FRÈRES, PHOTOGRAPHES.)

« Quel singulier effet, remarqua Arabella, qui s'accrochait, peureuse, au bras de Jacques, on dirait que la terre manque sous nos pieds!

— Oui, n'est-ce pas? répliqua Disler, leur voisin; il semble qu'on s'enlève dans la nacelle d'un ballon. »

Et, comme pour rendre la comparaison plus juste, voici que la vue commençait à s'étendre sur le lac de Zug et la vallée d'Arth.

Au loin, c'étaient la vallée de Schwitz toute verdoyante et le lac de Lowers et, plus éloignés, les pics géminés des Mythen. Enfin l'on traversa le Krabelwand, que Sutz déclara l'un des plus beaux travaux d'art de la ligne.

A mesure que les voyageurs s'élevaient, leur enthousiasme se traduisait par des exclamations admiratives poussées dans toutes les langues :

« *Schön!*

— *Splendid!... fine indeed!...*

— *Admirable!*

— *Che bella vista!*

— Que diront-ils alors quand ils seront au sommet? » observa en riant M. Keller, qui s'évertuait à nommer à ses voisins tous les villages disséminés dans la plaine ou collés au flanc des montagnes, et dont les maisons blanches et les toits rouges ressemblent à des jouets de la Forêt Noire.

A ce moment, un cri d'admiration sortit de toutes les poitrines, mêlé de cris d'épouvante, quand le train, contournant l'énorme coupure qui sépare la station de Rigi-Staffel du sommet, parut surplomber les vertigineux abîmes, au fond desquels se croisent les deux bras du lac des Quatre-Cantons.

« Il n'y a, il ne peut y avoir aucun danger », cria

M. Keller, pour rassurer les voyageuses qui se serraient contre leurs voisins.

Prise de vertige, Arabella cachait sa figure sur la poitrine de Jacques, qui constatait avec une réelle satisfaction qu'il n'était point atteint par ce malaise.

Aussi, lorsque l'on descendit du train, pendant que les excursionnistes se dirigeaient vers le bel hôtel du Rigi-Kulm, obtint-il facilement de se joindre à ceux de ses camarades qui, sous la conduite de deux guides, descendraient à pied jusqu'au chalet décoré du nom de Rigi-Staffel.

Il donna pour principale raison qu'il tenait à accompagner les misses Forbes et leur frère. M. Keller et Spartacus devant se joindre à eux, M. Ambert jugea sans danger cette promenade alpestre.

Au café de l'hôtel, où le gymnasiarque invita les voyageurs à prendre les cordiaux d'usage, pour combattre les effets physiologiques d'une brusque différence d'altitude, on attendait ceux qui avaient fait l'ascension pédestrement, et qui, partis les premiers, ne devaient pas tarder à rejoindre leurs compagnons.

Déjà, à l'aide de jumelles, on avait constaté leur présence aux deux tiers de la montagne, puis ils avaient disparu, et l'on supposait qu'ils étaient engagés dans les lacets qui conduisaient au sommet.

Ils apparurent enfin, Ludwig Wick fermant la marche, traînant la jambe et jurant qu'on ne l'y reprendrait plus.

Bientôt retentit le cor des Alpes appelant les touristes à contempler le soleil à son déclin, sur le mamelon qui forme le point culminant du Rigi.

Pour courte qu'elle soit, l'ascension est assez rude. Il

faut gravir, en s'aidant de bâtons ferrés, la pente rapide qui mène au *Kulm*. Certains, sans y mettre d'amour-propre, utilisent leurs mains à cet effet, ou se font tirer par les plus alertes. Les guides ont fort à faire pour empêcher les chutes, conseillant les uns, poussant les autres, ou les hissant à bout de bras.

Ainsi que l'avait prédit M. Keller, le ciel, circonstance rare, avait conservé sa pureté, et l'horizon s'empourprait des feux du soleil couchant teignant de rose les neiges éternelles.

Au fond des cirques et des vastes entonnoirs formés par les montagnes, les lacs, selon qu'ils étaient ou non éclairés, présentaient des taches bleues ou semblaient de l'or en fusion. Dans les vallées les plus profondes flottaient déjà de légères brumes s'élevant insensiblement.

Comme on se lasse de tout, même de l'admiration, ceux des jeunes excursionnistes impatients de jouer de l'alpenstock, comme ceux qui devaient redescendre à pied jusqu'à Vitznau, songeaient au départ, et M. Keller veillait à ce que les débutants fussent placés auprès de ceux qui avaient déjà l'habitude de la montagne. Ce fut ainsi qu'il se mit lui-même à côté de Jacques, après avoir confié la jeune Arabella à Spartacus, dont il connaissait l'expérience en la matière. Deux guides montraient le chemin, prêts à venir au secours des faibles ou des imprudents.

Précisément, le sentier, s'infléchissant légèrement, était maintenant dominé par le rocher du sommet et côtoyait la profonde échancrure qui le sépare de la station de Rigi Staffel qu'on voyait plus bas.

Bien que le sentier fût relativement large, les jeunes sœurs d'Archibald se serraient d'instinct contre le roc,

n'osant tourner la tête du côté du précipice; Arabella surtout se cramponnait à la main de Spartacus, qui la rassurait en vain; la tête lui tournait, disait-elle, et elle n'osait plus avancer ni reculer, malgré les encouragements du Martiniquois.

Le bruit de leur contestation parvint jusqu'à Jacques, qui revint sur ses pas pour réconforter la petite Anglaise, lorsque, à une certaine distance, il lui sembla, dans un maigre personnage, chargé d'une sacoche, et dont la figure était abritée par un chapeau enfoncé sur les yeux, reconnaître, se glissant parmi les groupes, l'insaisissable Mokrane.

Bientôt, le doute ne fut plus permis. C'était bien lui, qui descendait vers la station.

Il n'avait pas vu Jacques, ce qui permit au jeune homme de le rejoindre et de le saisir par un bras en criant de toutes ses forces :

« Mokrane!... Je le tiens. A moi!... »

Surpris par cette agression subite, le tzigane crut néanmoins avoir facilement raison du jeune garçon, et, d'une violente secousse, tenta de se dégager.

Mais Jacques s'accrochait désespérément à lui; ils tournaient en luttant, sans voir qu'ils s'approchaient de l'abîme.

Soudain, le sol manqua sous le pied de Mokrane qui disparut dans le vide.

Par un mouvement réflexe, le jeune garçon avait ouvert la main; mais, entraîné par sa propre impulsion, il eut conscience qu'il tombait à son tour et se renversa en arrière, glissant sur le dos jusqu'à une saillie du rocher qui l'arrêta et qu'il saisit des deux mains.

Tout cela s'était produit avec la rapidité de l'éclair, et déjà M. Keller courait vers le bord du précipice en appelant les guides, pendant que Spartacus bondissait pour le rejoindre.

Le gymnaste s'était mis à plat ventre, sa tête seule surplombant l'abîme.

D'un coup d'œil il eut jugé la situation critique où se trouvait son élève.

Il se retenait par les deux mains au rebord d'une étroite plate-forme, et la fatigue lui ferait peut-être lâcher prise avant qu'on arrivât jusqu'à lui.

Rien pourtant n'était si facile, pour s'installer sur cette espèce de table, que d'exécuter un « rétablissement », comme à la leçon de gymnastique. Mais, suspendu sur un abîme, Jacques l'oserait-il? C'était peut-être une folie de le tenter.

Soudain, M. Keller le vit s'enlever sur les mains, glisser ses avant-bras contre la plate-forme et l'enjamber avec agilité. Jacques avait eu la même pensée que lui.

« Bravo! lui cria son maître, ravi; on va vous remonter! Ne regardez pas au-dessous de vous, ne bougez pas!...

— Je n'ai pas le vertige, eut la force de répondre le jeune garçon, pâle d'émotion; mais qu'on se dépêche!... »

Déjà des cordes avaient été apportées, et ce fut Spartacus qui, déchaussé, se fit descendre, ses pieds redevenus instruments de préhension et s'attachant aux moindres aspérités.

Parvenu près de Jacques, qui le regardait sans proférer une parole, il lui passa sous les bras la seconde corde dont les guides retenaient l'autre extrémité, puis, le soutenant, l'aida à remonter, de façon qu'il ne se blessât pas contre les parois du rocher.

A peine sur le sentier, il sembla à Jacques que la vie l'abandonnait ; il s'évanouit dans les bras de Spartacus.

« Attendez, ce n'est rien, » fit M. Keller, en approchant de ses lèvres une gourde de kirsch.

A peine Jacques en eut-il absorbé une gorgée qu'une teinte rosée se répandit sur ses joues et qu'il ouvrit les yeux.

On l'avait assis adossé au rocher ; ce qu'il vit tout d'abord ce furent les cheveux blonds d'Arabella se mêlant à la laine crépue du noir, les deux figures interrogeant, anxieuses, le retour de la vie sur son visage.

Il sourit et voulut se relever.

M. Keller l'aida, puis lui tendant sa fameuse gourde :

« Une goutte encore et vous serez gaillard... »

Cette fois, Jacques fit la grimace et repoussa l'odorant breuvage.

« Non, dit-il, j'en ai suffisamment. Rejoignons mes parents, qui doivent être inquiets, car nous devrions être arrivés auprès d'eux, à cette heure... »

Puis la mémoire lui revenant tout à fait :

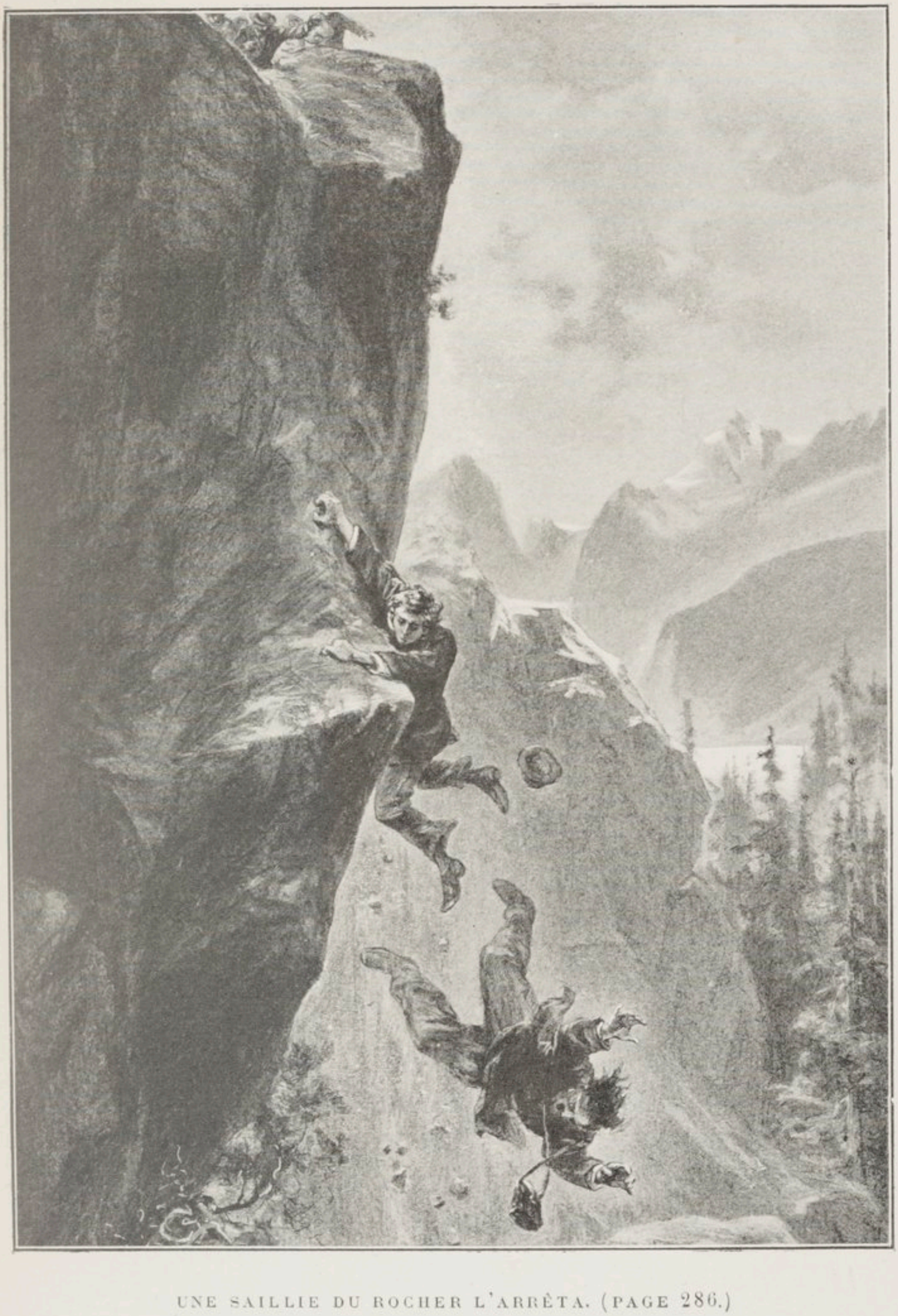
« Et ce malheureux? demanda-t-il avec un frisson.

— Ne vous en inquiétez pas pour le moment! Les guides sont partis pour le chercher et le transporter à Vitznau. »

Il fut convenu qu'on n'instruirait la famille de Jacques de l'événement qu'en employant toutes les précautions nécessaires pour ne pas lui causer une émotion trop vive.

Sur le premier moment, quand tout le monde fut réuni à Rigi-Staffel, Mme Ambert ne remarqua pas le désordre, réparé tant bien que mal, des vêtements de son fils.

Ce ne fut qu'au cours de la descente, que la sœur de Jacques aperçut une déchirure à son veston.



UNE SAILLIE DU ROCHER L'ARRÊTA. (PAGE 286.)

« Tu es tombé? demanda-t-elle.

— Oui, répondit simplement le jeune garçon.

— Tu ne t'es pas fait de mal? dit aussitôt sa mère.

— Non, maman.

— Aussi, quel enfantillage de vouloir faire l'alpiniste! »

Mais, d'autre part, mistress Forbes, voyant des traces de larmes sur les joues d'Arabella, la questionnait, et, malgré sa répugnance à raconter la scène qui l'avait tant émotionnée, la fillette se décidait à faire le récit du dramatique incident, bientôt confirmé par Spartacus et M. Keller.

« Qu'avais-tu besoin de faire le gendarme? gronda doucement M. Ambert, on l'aurait bien pris sans toi!... vois à quelle douleur tu nous exposais! »

Au même instant, le petit train s'arrêtait en gare de Vitznau, et l'on entendait appeler à plusieurs reprises :

« Yanos! Yanos! »

Puis un jeune homme et une jeune femme, paraissant très effarés, abordaient les touristes, demandant si l'on n'avait pas vu monter dans le train un interprète brun, maigre, porteur d'une sacoche.

Les réponses étaient négatives.

« Comme c'est contrariant, disait la jeune femme, en qui l'on a reconnu Mme Torresini, il aura laissé partir le train!...

— Que veux-tu, chère amie? répondait son mari, nous allons l'attendre à Vitznau.

— Et s'il s'était trompé, s'il avait pris le train pour Arth!... »

Ce dialogue, ayant lieu en italien, avait attiré l'attention de Benvenuto Ferrari.

« C'est un grand garçon maigre, avec des moustaches

portant une sacoche de cuir? demanda-t-il dans sa langue maternelle.

— Oh! oui, monsieur, répondit la jeune femme enchantée, vous l'avez vu?

— Non, mais je viens d'apprendre, à l'instant, qu'il est tombé dans un précipice, et que les guides sont allés à sa recherche. »

CHAPITRE XX

LE RETOUR

Bientôt les exclamations de la jeune Italienne éveillèrent l'attention des deux familles, qui, spontanément, s'approchèrent de M. et Mme Torresini.

Ce fut M. Forbes qui prit la parole en français.

« Cet homme, demanda-t-il, était à votre service?

— Oui, monsieur, répondit M. Torresini dans la même langue; c'était un garçon précieux, un Hongrois, nommé Yanos. Ah! c'est affreux! Le malheureux!...

— Nous avions tant de confiance en lui, ajouta la jeune femme, qu'il portait tous mes bijoux.

— Dans une sacoche, à ce qu'il paraît?

— Oui, monsieur. J'y tiens beaucoup, moins pourtant qu'à la vie d'un homme.

— Eh bien, madame, reprit M. Forbes sans se départir de son calme, modérez vos regrets, car, sans l'accident dont votre interprète a été victime, au moment où on l'arrêtait comme voleur, il est probable que vous n'auriez jamais revu ces bijoux auxquels vous tenez tant!

— Quoi, monsieur, Yanos un voleur?

— Hélas! oui, madame, expliqua Spartacus, dont la

noire figure venait de surgir à côté de celle de M. Forbes, Yanos s'appelle réellement Mokrane, c'est un Tzigane qui m'a volé trente mille francs d'or et contre qui j'ai déposé une plainte à Zurich... »

La stupéfaction la plus profonde se peignit sur la figure des jeunes époux, à mesure que le Martiniquois leur faisait le récit des événements dont la catastrophe du Rigi était la conclusion.

Puis, tous les personnages qu'intéressait cette affaire à des titres divers quittèrent la gare, se séparant de leurs compagnons pour gagner l'hôtel Rigi-Kulm, qui était le plus proche.

L'accident dont Mokrane venait d'être la victime y était l'objet de toutes les conversations.

Dès la première nouvelle, apportée par des voyageurs, les autorités locales furent sur pied et se rendirent, avec un brancard porté par deux hommes, à la rencontre des guides partis à la recherche du cadavre; car il paraissait certain qu'après une chute pareille on ne retrouverait pas le Tzigane vivant.

M: Ambert et M. Forbes, suivis seulement de Spartacus et du professeur de gymnastique, s'engagèrent à leur tour dans le chemin, qu'ils suivaient précédés par un guide de Vitznau.

Après une ascension d'une demi-heure, ils rencontrèrent le funèbre cortège qui redescendait la montagne avec le médecin requis pour les constatations.

« Il respire encore, répondit le docteur, à une brève interrogation de M. Ambert. Mais je crains qu'il n'arrive pas en vie à l'hôpital de Lucerne.

— Pourquoi ne pas le soigner à Vitznau?

— C'est ce que je tenterais s'il y avait le moindre espoir de le sauver ; la colonne vertébrale étant brisée, la mort n'est plus qu'une question d'heures. C'est pourquoi il est préférable de le ramener à son dernier domicile, que nous avons découvert en faisant un rapide inventaire de ce qu'il avait sur lui : des papiers, une ceinture très pesante, qui doit renfermer de l'or et une sacoche également lourde. »

M. Ambert jeta vers Spartacus un regard d'intelligence.

En ce moment, Mokrane, étendu sur le brancard, les yeux fermés, la figure livide, passa près d'eux.

Seul Spartacus eut le courage de le regarder.

Ce fut M. Keller qui s'approcha de celui qui paraissait donner des ordres.

« Monsieur, lui dit-il, vous êtes sans doute le commissaire?

— Oui, monsieur. Pourquoi cette question?

— C'est que ces messieurs et moi nous avons à vous faire une déclaration.

— En ce cas, veuillez me suivre jusqu'à mon bureau, où j'écouterai ce que vous avez à me dire. Pour le moment, je dois m'occuper uniquement de faire transporter le blessé, avec les objets qui lui appartiennent.

— C'est que, précisément, ces objets précieux ne sont pas à lui.

— Comment le savez-vous?

— Parce que un voyageur italien et sa femme auxquels il servait d'interprète, lui ont confié cette sacoche, et que nous avons lieu de croire que la ceinture trouvée sur lui renferme le produit d'un vol fait par cet homme, au préju-

dice de M. Spartacus Livart, ici présent, élève du Gymnase de Zurich, et qui a déposé une plainte contre lui. »

La figure du commissaire, d'abord très froide, était devenue bienveillante.

« Cette plainte vient justement de m'être transmise par mon collègue de Lucerne, répondit-il, il s'agit d'un certain Mokrane, sujet roumain...

— C'est le même.

— Mais ses papiers sont au nom de Yanos, et on a trouvé sur lui un billet qu'il venait de prendre pour Goldau, au guichet de Rigi-Kulm.

— C'est une preuve, répliqua M. Forbes, qu'il voulait voler M. et Mme Torresini, que vous allez voir dans un instant, comme il avait déjà volé notre ami Livart.

— Et vous dites que ces personnes sont ici?

— A l'hôtel Rigi-Kulm, où elles nous attendent avec nos familles respectives.

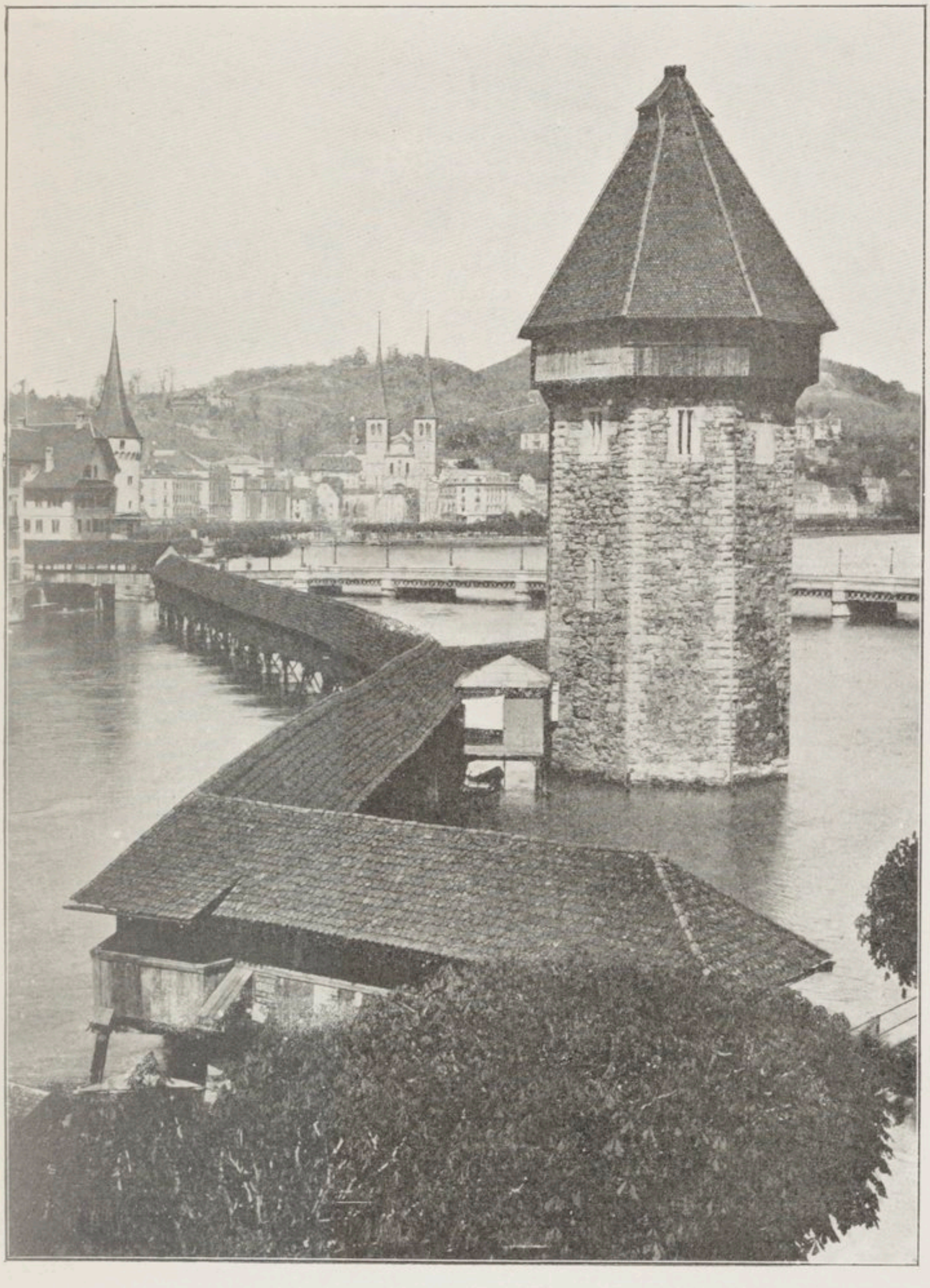
— Cela change la thèse, déclara le magistrat. S'il est en état d'entendre et de répondre, avant de l'expédier à Lucerne, où il n'arrivera peut-être pas vivant, je vais procéder aux constatations. Excusez-moi si je vous quitte... »

Devançant les porteurs, le commissaire s'élança vers le docteur, auquel il se mit à parler avec vivacité.

Ce dernier semblait se refuser à son désir; il s'ensuivit un court débat qui se termina à l'avantage du magistrat, et dans l'intérêt de son instruction.

Au lieu de déposer Mokrane au quai, où se trouvait le bateau de Lucerne, les guides reçurent l'ordre de le conduire à l'hôtel Rigibalm, où son arrivée provoqua une émotion facile à comprendre.

On fit sortir de la salle où il avait été déposé toutes les



LUCERNE. (NEURDEIN FRÈRES, PHOTOGRAPHES.)

personnes qui n'avaient point à être appelées en témoignage, tandis que le médecin s'efforçait de ranimer le moribond.

Sous l'effet des stimulants et d'un puissant cordial, il ouvrit les yeux et promena autour de lui des regards étonnés.

A la vue de Spartacus et d'Archibald, il fit un brusque mouvement qui lui arracha un cri de douleur.

« Ne bougez pas, recommanda le médecin. On va vous panser avec soin. Mais il est nécessaire, dans votre intérêt, que vous répondiez à Monsieur », ajouta-t-il, en désignant le commissaire.

Les yeux du blessé se portèrent effarés sur le magistrat qui s'approchait de lui.

« Vous êtes bien le nommé Mokrane, sujet roumain? » demanda ce dernier.

Mokrane, comprenant l'impossibilité de nier, fit un signe approbatif.

« Vous étiez au service de M. Torresini que voici, sous le nom de Yanos?

— C'est mon prénom, articula le tzigane avec effort.

— Soit. On a trouvé sur vous une sacoche qui, paraît-il, contient des bijoux, et que Mme Torresini vous avait confiée.

— C'est vrai.

— De plus, vous portiez sous vos vêtements une ceinture assez lourde ; que contient-elle?

— De l'or.

— Cet or, vous l'auriez dérobé à M. Livart, qui a déposé une plainte, en vertu de laquelle je vous interroge.

— Ce n'est pas moi qui l'ai dérobé.

— Alors, comment se trouve-t-il en votre possession?

— Parce que, répondit Mokrane en jetant un mauvais

BIBLIOTHÈQUE POUR L'HEURE JOYEUSE PARIS 75005

regard sur Archibald, celui qui l'avait déterré me l'a confié.

— Pardon, Monsieur, s'écria Archibald, devenu très rouge, je voudrais....

— Vous répondrez quand je vous interrogerai », interrompit le magistrat sèchement.

Puis, se tournant du côté du blessé :

« Qui vous a fait ce dépôt?

— Celui qui vient de parler.

— Ah! C'est monsieur. Pensez-vous qu'il voulait s'approprier cet or appartenant à M. Livart? »

Il y eut un instant de silence, pendant lequel Archibald frémissant dévorait des yeux le moribond, qui finit par répondre :

« C'est possible.

— Puisque ce n'était qu'un dépôt, continua le commissaire, après avoir consulté une note qu'il tira de sa poche, pourquoi avez-vous employé une partie de cet or pour vos besoins personnels?

— Je ne l'ai pas fait.

— Alors, dans quel but avez-vous vendu au changeur Bidermann, à Bâle, des pépites provenant de ce dépôt?

— J'en avais reçu la commission.

— De qui?

— De M. Archibald Forbes.

— Oh! exclama celui-ci incapable de se contenir plus longtemps, mentir ainsi devant la mort!

— Taisez-vous donc, Monsieur », lui intima le magistrat qui se retourna vers Mokrane.

« Pourquoi avez-vous pris la fuite? interrogea-t-il?

— Parce que je me croyais soupçonné.

— Il fallait alors restituer le dépôt à celui qui vous l'avait confié. »

Cette observation parut embarrasser le tzigane.

« Je voulais le faire, balbutia-t-il, mais je n'ai pas eu le temps.

— C'était cependant le seul moyen d'écarter les soupçons, et, dans ce cas, vous n'aviez pas besoin de vous enfuir. »

Et comme Mokrane restait muet.

« N'aviez-vous pas aussi l'intention de vous approprier les bijoux de Mme Torresini?

— C'est cette dame qui m'avait prié de les porter: je devais les lui rendre à Lucerne.

— Alors, fit brusquement le commissaire en tirant un ticket de sa poche, pourquoi avez-vous pris un billet pour Goldau à Rigi-Kulm, et, au lieu de monter avec ceux qui vous employaient, vous dirigiez-vous si vite vers Rigi-Staffel? »

De pâle qu'il était, le tzigane devint blême.

« Je ne veux pas insister, poursuivit le commissaire de Vitznau, en raison de votre état; mais, je regrette de dire que tous les faits prouvés de l'enquête sont en complète contradiction avec vos réponses.

« ... Reposez-vous, réfléchissez à votre situation; elle est grave, et, avant de m'éloigner, j'ai le devoir de vous engager à soulager votre conscience par une déclaration sincère. Si vous voulez me parler avant votre départ, vous me ferez demander...

— Oui, fit Mokrane que la mort gagnait; je veux parler encore, mais à vous seul! »

Sur un signe du magistrat, tout le monde quitta la salle

où avait eu lieu l'interrogatoire, et il resta avec le mourant, à qui, avant de le quitter, le médecin fit avaler une cuillerée de la potion préparée sur ses indications.

« Nous sommes seuls, reprit le commissaire, parlez!...

— Je vais mourir, n'est-ce pas? demanda le tzigane avec angoisse. Ma vue se trouble, un froid horrible m'envahit; il me semble que c'est la fin.

— Tant que la vie subsiste, répondit évasivement le magistrat, on peut espérer. Mais il faut tout prévoir; quel que soit le sort qui vous est réservé, tâchez de vous mettre en paix avec vous-même.

— Mourir! déjà! fit Mokrane, dont les yeux se mouillèrent. »

Et, prenant soudain une résolution suprême.

« Eh bien, oui, monsieur, je suis un misérable. J'ai dû fuir mon pays pour échapper à la justice; partout où j'ai passé j'ai volé ou fait des dupes; c'est dans notre sang de Romanichel... on nous apprend cela tout petits dans nos tribus... Je n'ai jamais connu mon père. Une femme qui se disait ma grand'mère, après m'avoir appris à voler, m'a chassé dès l'âge de douze ans... Que vouliez-vous que je devinsse?... Ce que j'ai toujours été!...

— Mais ce vol, dont vous accusez ce jeune homme?...

— C'est lui qui a déterré la cassette par une curiosité puérile. En me la confiant pour la remettre à sa place, il ignorait qu'elle contenait de l'or, caché dans des boules de terre glaise. Moi, je m'en suis aperçu et j'ai gardé l'or, sans lui rien dire... Enfin, je voulais m'approprier les bijoux de l'Italienne et quitter la Suisse en prenant à Goldau la correspondance de la grande ligne, c'est ce qui m'a perdu...

— Vous voulez dire, ce qui a amené votre rencontre avec le jeune Ambert, la lutte qui s'est engagée et la chute terrible qui en a été la conséquence, car vous n'auriez pas échappé à la justice!... En supposant que je ne vous eusse pas aperçu, vous auriez été arrêté en revenant à Lucerne, d'où l'on m'a transmis votre signalement, votre nom et un résumé de l'enquête faite à Zurich et poursuivie à Lucerne... »

Ici Mokrane eut une syncope, et le commissaire s'empressa d'appeler le médecin, qui vint donner ses soins au mourant.

« Encore quelques instants et tout sera fini, dit ce dernier après avoir soulevé la paupière du Tzigane. Si vous avez encore à l'interroger, faites vite », ajouta-t-il en glissant une cuillerée de potion dans la bouche du patient.

La mort faisait rapidement son œuvre ; pourtant Mokrane ouvrit une dernière fois les yeux : c'était la lampe près de s'éteindre qui jetait ses dernières lueurs.

« Je voudrais, articula-t-il, d'une voix à peine perceptible, dire quelque chose devant tout le monde. »

Quand son désir fut satisfait, tournant les yeux du côté de Jacques et d'Archibald, qui se tenaient par la main devant Spartacus :

« J'ai faussement accusé, murmura-t-il, je suis seul coupable. Pardon... »

Il fit un effort pour tendre la main, que les deux jeunes gens saisirent chacun à leur tour.

« Vous êtes bons, merci... pauvre Tzigane... je... »

Il ne put achever, sa tête se renversa en arrière, et ses yeux roulèrent dans leur orbite, pendant qu'un rauque soupir, le dernier, s'exhalait de sa poitrine.

Jacques pleurait, et, très pâle, Archibald ne pouvait se détacher de ce spectacle de la mort, nouveau pour lui.

« Venez, leur dit M. Ambert, cette vue ne peut que vous faire mal; allons retrouver votre mère et vos sœurs.

— J'aurai encore besoin de quelques renseignements des personnes présentes, dit le commissaire en entrant dans la salle où se trouvaient réunis les voyageurs. La sacoche va vous être rendue tout de suite, annonça-t il à Mme Torresini. Quant à la ceinture, je vais l'envoyer telle quelle au magistrat de Zurich, ajouta-t-il, en s'adressant à Spartacus; vous pourrez en réclamer le contenu, en vous faisant assister des témoins nécessaires. »

Sur ces mots, le magistrat s'inclina et sortit.

Il ne restait plus réunis que les Forbes et les Ambert, avec le ménage Torresini et Benvenuto Ferrari, heureux de cette rencontre avec de jeunes et aimables compatriotes, qui le comblaient d'amitiés, et dont il s'était constitué jusqu'au lendemain l'interprète bénévole Spartacus, naturellement, ne quittait pas ses amis.

Rentrer le soir à Lucerne, il n'y fallait point penser, le dernier steamer étant parti, et l'hôtelier, qui avait ses raisons, mettant les voyageurs en défiance contre la rapacité des patrons de bateaux, et le vent du soir qui rendait la traversée beaucoup plus longue.

Il prêchait d'ailleurs des convertis : après une pareille secousse, de si terribles émotions, acteurs et spectateurs de ce drame aspiraient au repos. Jacques, très énervé, en dépit de son courage et de la présence d'esprit dont il avait fait preuve, avait besoin de soins, ainsi que la petite Arabella, non remise encore de sa frayeur, à en juger par les tressaillements involontaires qui la secouaient de temps à

autre, et des larmes qui s'échappaient de ses yeux lorsquelle les portait sur Jacques.

Bien que l'hôte y eût mis tous ses soins, le dîner du soir fut court et presque silencieux. On évita de parler de tout ce qui pouvait rappeler la catastrophe dans laquelle Mokrane avait trouvé la mort, pour s'intéresser à la conversation des époux Torresini, qui, ne sachant ni l'allemand, ni l'anglais, causaient assez facilement en français.

M. Torresini avait terminé ses études à l'Université de Padoue, aussi célèbre en Italie que celle de Zurich l'est en Suisse, et cette circonstance devint le point de départ d'une causerie très animée sur la patrie de Tite-Live et du peintre Mantegna.

Le jeune Padouan n'avait pas quitté *il Bo*, comme on appelle son Université, depuis si longtemps, qu'il n'en pût parler de façon à intéresser les élèves du gymnase Zurichois, qui ne se lassaient point de le questionner.

Et, comme Dora demandait si Padoue renfermait également une Université pour les jeunes filles.

« Cela viendra sûrement, mademoiselle, répondit Torresini, en souriant de cette question ; mais, en attendant ce développement tout moderne, notre École de Padoue a possédé une illustre étudiante, Lucrezia Cornaro-Piscopia, qui y reçut le bonnet de docteur, et dont la statue, qui orne le vieil édifice, prouve qu'elle fut aussi belle que savante.

— Moi qui suis italien, dit Benvenuto, j'ignorais cette femme célèbre; je ne connaissais, de ce nom, que la fameuse Catherine, qui fut reine de Chypre.

— Elles sont toutes deux vénitiennes et de la même famille, répondit le Padouan, à cela près, que la femme de Lusignan vivait à la fin du xv^e^ siècle, tandis que notre doc-

toresse qui ne s'est point mariée, est morte encore jeune, en 1684. »

Quelle que fût la bonne volonté des convives italiens, la conversation languissait, des yeux se fermaient involontairement. Le grand air de la montagne, la fatigue, l'émotion, toutes ces causes réunies invitaient au sommeil.

Mme Ambert, la première, se leva en s'excusant de quitter la table, et, comme si l'on n'eût attendu que l'exemple fût donné, les dames Forbes suivirent à leur tour, imitées par le jeune ménage et les trois écoliers.

Il ne resta plus dans la salle que les deux pères de famille et Spartacus, désireux de s'entretenir des événements de la journée et de fixer ensemble l'emploi de la journée du lendemain.

Ce fut le moment qu'attendait M. Ambert pour s'ouvrir à Spartacus, devant M. Forbes, d'un projet qu'il méditait depuis quelques heures.

Outre l'estime qu'il avait déjà pour le caractère du Martiniquois, il avait été profondément touché de son dévouement à Jacques. Peu démonstratif, M. Ambert n'en sentait pas moins vivement, et, depuis le moment où il avait appris comment ce courageux garçon avait exposé sa vie pour sauver celle de son enfant, il cherchait par quel moyen il pourrait lui témoigner sa reconnaissance.

Il crut l'avoir découvert.

« Mon cher monsieur Livart, dit-il à Spartacus un peu surpris de ce début, Jacques m'a confié en partie vos projets d'avenir; il vous aime beaucoup, comme vous le savez, et il a bien raison. Or, il va bientôt quitter l'École Cantonale pour rentrer au lycée Condorcet; ce sera pour lui un véritable chagrin de vous laisser ici... Pourquoi ne l'ac-

compagneriez-vous pas, et ne viendriez-vous terminer vos études à Paris,-où vous trouverez les mêmes facilités qu'à Zurich?

— Je n'y connais personne, monsieur; je serai perdu dans cette immense ville.

— D'abord vous nous connaissez; puis, vous exagérez les difficultés. En arrivant, ma maison sera la vôtre, tant que cela vous plaira ; je connais vos goûts d'indépendance, et je me ferais un scrupule de les contrarier.

— En vérité, vous êtes trop bon, balbutia Spartacus confus, mais je craindrais...

— Quoi donc? reprit M. Ambert; de nous faire le plus grand plaisir à tous? Loin de nous gêner, j'entends que, toutes les fois que vous l'aurez pour agréable, vous veniez prendre place à notre table, comme un ami que vous êtes désormais pour nous. Vous aurez les mêmes répétitions et les mêmes maîtres que Jacques; ils vous donneront toutes les facilités pour passer les examens nécessaires.

— Et, si vous voulez vous perfectionner dans la langue anglaise, monsieur Livart, plaça ici M. Forbes, j'espère que vous me ferez le plaisir d'accepter vous aussi l'invitation à laquelle mon ami M. Ambert m'a promis de se rendre, en venant bientôt visiter notre vieille ville d'Huddersfield.

— Ma foi, messieurs, répondit Spartacus tout ému, je comprends si bien que c'est le cœur qui dicte ces bonnes paroles que je n'ose vous refuser. Nous recauserons d'un projet qui comble mes vœux les plus secrets, et vous pouvez être assurés de ma reconnaissance.

— Il parle de reconnaissance! s'écria M. Ambert; que dirais-je donc, moi, qui lui dois la vie de mon fils! »

CHAPITRE XXI

TUTORAT FAMILIAL

Le lendemain, de très bonne heure, le commissaire de Vitznau fit appeler à son bureau tous les témoins de la catastrophe, afin de tirer de leur déposition les éléments de son rapport. Ce fut Jacques qu'il interrogea le plus longtemps, non sans sévérité. Il le blâma d'une intervention violente qui avait déterminé la chute de Mokrane et avait fini par l'entraîner lui aussi dans l'abîme.

« Si je ne l'avais pas arrêté dans sa fuite, il se serait échappé! objecta Jacques. Assurément, je déplore l'accident qui lui a coûté la vie ; j'ai peut-être agi sans réflexion, en me précipitant vers lui dans ce passage dangereux, mais je n'imaginais pas quelles seraient les suites de cet acte.

— C'est précisément ce que je vous reproche, répliqua le commissaire ; que ce soit pour vous un avertissement de ne plus vous substituer à la justice! »

Jacques aurait volontiers riposté à cette mercuriale. Un regard de son père, présent à l'interrogatoire, arrêta la réponse qu'il avait sur les lèvres.

Le magistrat prévint d'ailleurs ceux qu'il avait fait appeler qu'ils seraient mandés chez son collègue de Lucerne,

dont il avait reçu commission rogatoire et qui voudrait connaître les circonstances antérieures de l'affaire Mokrane. Puis, il les congédia, soulagés de quitter le bureau de police.

Arabella, que le commissaire avait interrogée comme les autres et qui n'avait rien pu répondre, sinon que l'épouvante l'avait empêchée de bien voir ce qui se passait, était encore tremblante de cette comparution et avait peine à retenir ses larmes.

Quant à Spartacus, il ne cachait pas son étonnement de tant de complications pour une affaire aussi simple et ne comprenait pas qu'on ne lui eût pas rendu, comme à madame Torresini, ce qui lui avait été dérobé par le Tzigane.

Ce fut donc sans regrets que les touristes s'éloignèrent de Vitznau, malgré l'insistance de l'hôtelier pour leur faire visiter la Waldisbalm, une grotte à stalactites qui est la seule curiosité du pays. Ils auraient préféré ne pas s'arrêter à Lucerne et repartir immédiatement pour Zurich, si l'avertissement du commissaire les avait laissés libres de le faire et si, d'autre part, les époux Torresini auxquels ils s'intéressaient et qui ne parlaient pas l'allemand, ne leur avaient pas demandé de ne pas les abandonner dans ces démarches inévitables.

La jeune femme avait quelque répugnance à continuer son voyage et voulait retourner à Padoue, au grand déplaisir de son mari ; mais, un peu rassurée par la présence de ses nouveaux compagnons de voyage, elle était facilement revenue sur cette idée et se décida même à les accompagner à Zurich.

Deux jours plus tard, les trois familles étaient installées

à l'hôtel Bellevue. Il fut convenu qu'on y séjournerait désormais pour se remettre des émotions et des fatigues du Rigi, qui avaient notamment altéré la santé d'Arabella.

Elle s'était d'abord plaint de mal de tête et de lassitude extrême et avait déclaré qu'il lui serait impossible de descendre dîner. Prise d'inquiétude, mistress Forbes fit appeler le médecin de l'hôtel, qui diagnostiqua un commencement de fièvre inflammatoire, en se contentant d'ordonner provisoirement le repos au lit et de la limonade.

« Je crois que ceci n'a aucun caractère de gravité, dit-il en sortant; néanmoins je reviendrai demain. »

Le jour suivant, les symptômes s'étaient accentués; la peau de l'enfant était brûlante; la température avait augmenté et la petite fille éprouvait des frissons fréquents.

Le docteur, qui devait appartenir à l'école expectante, dit qu'il fallait attendre encore avant de recourir à une médication énergique.

Sans doute il avait raison, car la fièvre ne tarda pas à tomber, ne laissant après elle qu'une sorte de langueur et de faiblesse générale, dont le repos au bon air devait promptement triompher.

Chacun avait repris le cours de ses occupations normales. Au Gymnase, Archibald et Jacques ne manquaient pas une classe et prenaient un goût de plus en plus vif aux enseignements de M. Grüter. Un jour, après une brillante causerie sur la botanique et les travaux de Candolle, on revint aux fables de La Fontaine, qui faisaient ce jour-là l'objet de la leçon. Disler récita la *Cigale et la Fourmi*, et le maître demanda à ses élèves ce qu'ils pensaient de cette fable. Ils étaient unanimes à trouver que c'est un exquis tableau de genre, dans sa brièveté. Chaque mot porte et

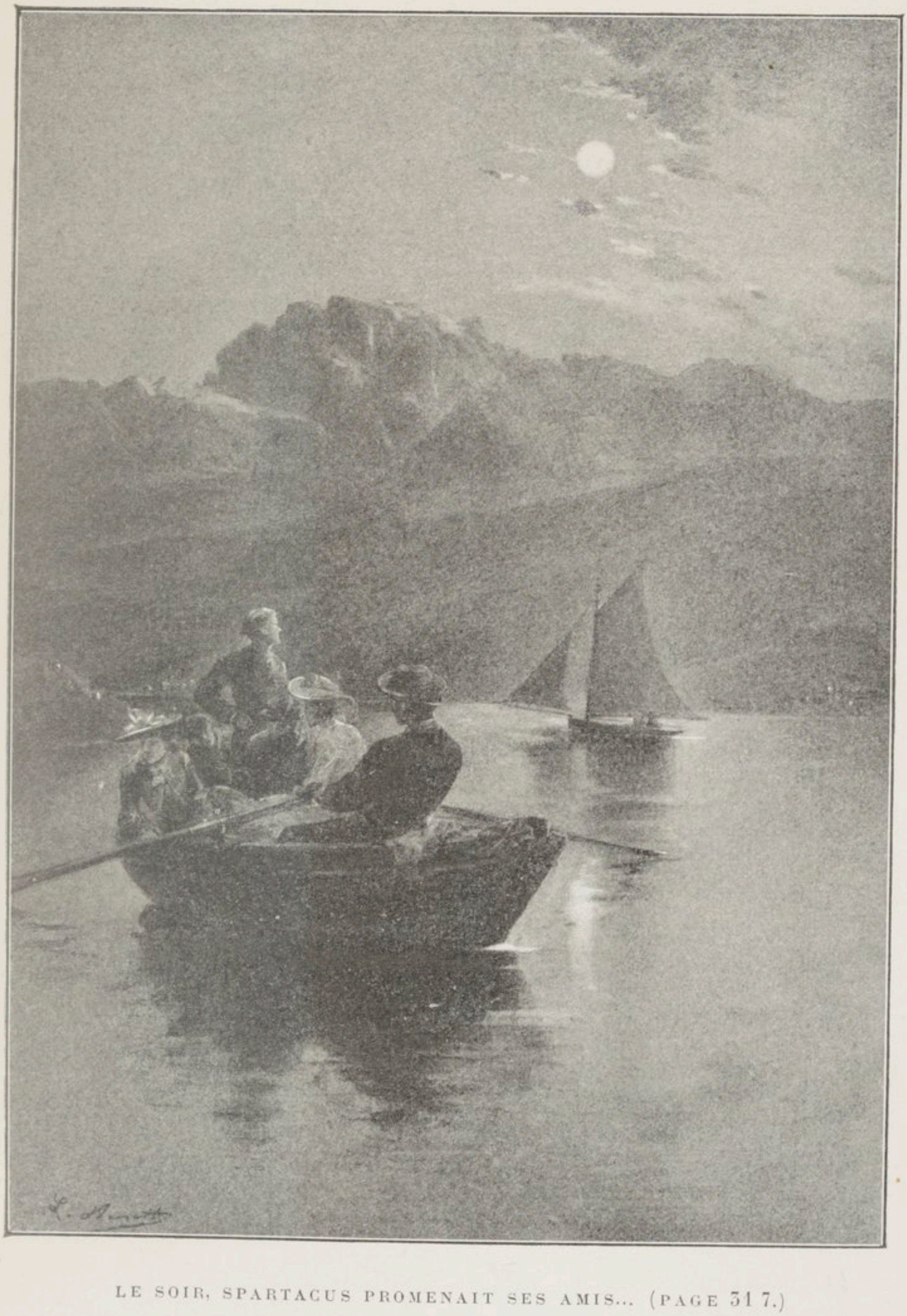
fait image; la mise en scène de ces quinze vers est merveilleuse.

« Oui, reprit le professeur, voilà pour la forme. Mais que penserons-nous du fond, je veux dire de la philosophie du morceau? »

Un seul élève osa dire toute sa pensée. Ce fut Jacques.

« Je vous l'avoue, monsieur, j'ai toujours trouvé assez révoltante la leçon que donne cette fable. Elle est contraire à la saine morale. La raillerie unie à la dureté du cœur n'est pas un bon exemple.

— Vous pensez bien, Ambert, mais laissez un fervent admirateur de votre grand fabuliste vous dire qu'à son sens vous vous trompez : la saine morale que vous regrettez de ne pas découvrir dans cette fable y est implicitement renfermée. Mais il faut savoir la dégager. Et la meilleure preuve qu'elle y est se trouve dans la réflexion même qu'elle provoque de votre part. La Fontaine n'a pas coutume de dire comme Ésope : cette fable prouve que, etc... Il se contente de mettre face à face les deux acteurs de son drame, et le portrait qu'il fait de chacun d'eux est si net, si parlant, que toute notre sympathie va d'elle-même à l'imprévoyante cigale. Elle nous attire, cette cigale, par sa douceur et sa naïveté, autant qu'elle nous émeut par sa détresse. Ce qu'elle demande à sa riche voisine est peu de chose : encore ne veut-elle pas qu'on le lui donne; elle supplie qu'on lui fasse un prêt, qu'on lui avance quelques grains pour subsister : elle s'engage à les rendre à date fixe, avec les intérêts. Quoi de plus persuasif que ce petit discours? C'est que les poètes, dont la cigale est le symbole, savent donner aux idées le ton qui convient, exprimer en peu de mots ce qui est nécessaire. Mais que



LE SOIR, SPARTACUS PROMENAIT SES AMIS... (PAGE 317.)

peut l'art de bien dire, quand il s'adresse à un cœur sec? La promesse de la cigale est une garantie qui n'a pas cours chez les banquiers. Non seulement la fourmi refuse de venir en aide à sa voisine, mais elle ne se donne même pas la peine de colorer son refus par une raison ou un prétexte. Bien plus, elle ne craint pas d'humilier la cigale, en lui demandant compte de ses poétiques loisirs et en la raillant cruellement. La fourmi nous révolte, avec son égoïsme et son instinct de conservation; elle nous indigne. C'est précisément ce qu'a voulu le rêveur de génie, ce Jean qui s'en alla comme il était venu. N'est-ce point votre avis, Ambert?

— Je conviens volontiers, monsieur, que la fable de La Fontaine me frappe maintenant sous un nouveau jour. Telle que vous la présentez, la morale m'en répugne moins. Je vois que c'est une satire, précisément parce que c'est une image vraie de la réalité.

— Pensez-vous que l'auteur l'ait tirée tout entière de son fonds, ou se soit contenté de la mettre en scène?

— Je ne saurais dire, mais il me semble bien que le sujet avait été traité avant lui.

— Demandez à Forbes et à ceux de vos camarades qui lisent la Bible, soit dans le texte original, soit dans les traductions.

— La *Cigale et la Fourmi* seraient-elles dans la Bible?

— Parfaitement, au chapitre VII des *Proverbes* de Salomon... Vous retrouverez d'ailleurs le même mythe dans les *Fables* d'Ésope, les *Idylles* de Théocrite et les *Épigrammes* de Martial; dans Phèdre, dans Saadi, le poète persan, dans Ludovico Grillo, en Italie, et jusque dans Lessing, en Allemagne...

— Oui, s'écria Disler : l'*Ombre de Salomon !* nous l'avons commentée...

— Vous voyez que le sujet n'a rien de neuf. Il fait, à proprement parler, partie intégrante de la « Sagesse des nations », cette littérature populaire, appelée *folklore* en anglais, qui résume sous des formes variées, mais toujours précises, — contes, mythes, dictons, — les résultats de l'expérience sociale. Le mérite de La Fontaine, qu'on peut dire véritablement unique, est de lui avoir donné la vie et le mouvement, par une interprétation géniale. »

Ainsi parlait M. Grüter, d'abondance, en ces dernières classes de la saison, où il se laissait aller, plus volontiers qu'au commencement de l'année scolaire, aux développements que son érudition véritablement encyclopédique lui suggérait sur les sujets les plus variés. Tous les élèves y prenaient un goût si vif, qu'ils recueillaient avec soin ses moindres paroles et ne manquaient pas, à la sortie, de comparer leurs notes respectives, pour les compléter et les mettre à jour.

Jacques en parlait chez ses parents avec tant d'enthousiasme, qu'ils eurent le désir d'en profiter eux aussi, et demandèrent à M. Grüter quelques conférences familières, sous prétexte de répétitions à domicile.

Avec les Forbes, ils s'étaient décidés à prendre pour un mois une des riantes villas qui s'abritent, au-dessus de la cité proprement dite, sous les ombrages de l'Uetliberg.

C'est là que M. Grüter vint dès lors, trois fois la semaine, charmer de sa substantielle causerie le sympathique auditoire formé par les sœurs d'Archibald, par celle d'Ambert et par ses deux élèves du gymnase. Les papas et les mamans n'étaient pas les moins assidus à ces leçons

où l'on touchait à toutes choses et qui leur ouvraient sur toutes des aperçus intéressants et nouveaux. Spartacus était, lui aussi, du nombre de ces auditeurs privilégiés.

Le soir, il promenait ses amis dans sa vieille barque, devenue une embarcation de plaisance, depuis que les débris de sa petite fortune étaient rentrés en sa possession et prudemment déposés, sous forme de monnaie sonnante et ayant cours, à la banque de Zurich.

Et les jours passaient dans ces entretiens littéraires ou scientifiques. Le jeudi était réservé à la visite des lieux et édifices intéressants qu'on n'avait pas encore eu le loisir de voir, — tels que la bibliothèque où sont conservés les manuscrits de Zwingle et de Lavater, l'*Helmhaus* qui contient une curieuse collection de vestiges des habitations lacustres jadis établies sur le lac de Zurich, ou la cathédrale romane, du xi[e] siècle, où se dresse la statue de Charlemagne.

La fameuse partie de *golf* réservée aux dames par l'Uto-Club avait été ajournée par l'indisposition d'Arabella. Elle eut lieu, quand la fillette se trouva complètement rétablie, et elle y brilla d'un vif éclat, obtenant la première place sur ses sœurs et sur ses autres rivales. Mais mistress Forbes ne lui permit plus de participer aux expéditions alpines que les jeunes gens, avec M. Keller, furent autorisés à faire aux sommets du voisinage et qui, sous sa prudente direction, se terminèrent cette fois sans incident dramatique.

Le moment arriva où il fallait mettre fin à cette existence de rêve, partagée entre les plus doctes enseignements et l'exercice viril des forces physiques, au sein d'une nature privilégiée. MM. Forbes et Ambert étaient, chacun de son

côté, réclamés par les affaires, les mamans avaient la nostalgie de leur *home* et les fils devaient reprendre bientôt le cours des études normales.

A l'occasion du départ imminent, les deux familles voulurent réunir dans un dîner d'adieu le professeur émérite des deux écoliers et le modeste ménage où ils avaient trouvé un foyer d'adoption.

M. et Mme Schmid se montrèrent infiniment sensibles à cette marque d'estime et se retirèrent ravis du charmant accueil qui leur avait été réservé. Archibald et Jacques repartaient avec eux pour la Freie-Strasse : la bonne femme leur montra avec orgueil les belles boucles que Mme Ambert venait de fixer à ses oreilles, et le bracelet offert par mistress Forbes.

« Je suis plus touchée que je ne puis le dire de ces témoignages d'affection et je vous prie d'en exprimer toute ma gratitude à qui de droit, disait-elle, — de l'exprimer mieux que je n'ai su le faire moi-même, dans ma surprise... Je n'ai pourtant pas fait plus pour vous que pour les pensionnaires qui vous ont précédés, ajouta-t-elle ingénuement, et je suis confuse de tant de bontés.

— Crois-tu qu'on m'a oublié? reprit son mari en exhibant un superbe étui à cigares bourré des *puros* de M. Ambert. Et ceci encore, — en tirant de sa poche un couteau de Sheffield à plusieurs lames. J'ai eu le malheur de dire que cela devait être bien commode et M. Forbes a voulu à toute force me le faire garder...

— Croyez bien, mes chers hôtes, répondit Jacques, que ce sont là de simples marques de reconnaissance pour les soins que vous avez eus de nous et pour les services que vous nous avez rendus.

— Parbleu! voilà une grande affaire! s'écria l'employé.

— Ne riez pas : si vous aviez des enfants, vous comprendriez de quel prix sont pour un père et une mère les attentions dont nous sommes comblés chez vous. »

M. Schmid, afin de cacher son émotion, poussa un gros rire.

« Quel farceur, ce monsieur Jacques? comment le savez-vous, puisque vous n'avez pas d'enfants, vous-même?

— Parce que ceux qui en ont ne me le laissent pas ignorer.

— Bien répondu, fit Mme Schmid.

— Oh! toi, tu prends toujours parti contre moi!

— Oui, allez, remarqua flegmatiquement Archibald, Mme Schmid est une très méchante femme.

— Bien sûr! riposta le mari en s'abritant derrière le jeune Anglais.

— Tu fais bien de te garer, ou tu recevrais ce que tu mérites! » cria la Fribourgeoise.

Tandis que les braves gens plaisantaient ainsi en descendant vers la Freie-Strasse, M. Ambert et M. Forbes, restés au jardin, tiraient la philosophie de leur soirée.

— Cette coutume de placer les élèves du Gymnase à un honnête foyer comme celui des Schmid, est peut-être ce qu'il y a de plus original et de plus louable dans les mœurs scolaires du pays, disait le père de Jacques.

— Elle a beaucoup de bon! ripostait celui d'Archibald. Non que j'aie eu particulièrement à me louer de l'expérience, puisqu'elle a failli me coûter mille livres sterling, par la sottise de mon garnement! Mais je comprends que vous en restiez satisfait.

— Satisfait de tout point. Ce n'est pas sans quelque

hésitation, que j'avais lâché la bride à Jacques. Il s'est montré digne de ma confiance. D'abord, il a appris l'allemand, en quelques mois, et cela lui servira toute sa vie. Ce qui vaut mieux encore, je l'ai trouvé singulièrement mûri par la transplantation, d'esprit ouvert, déjà habitué à se conduire en homme et à prendre la responsabilité de ses actes.

— Ce sont les conséquences logiques du « tutorat familial » qui remplace en Suisse le fâcheux internat.

— Évidemment. Ce tutorat domestique maintient l'élève, au cours de ses études, dans un milieu analogue à celui de sa propre famille, avec des éléments nouveaux pourtant, et qui sont par eux-mêmes une éducation en même temps qu'une première expérience de la vie réelle.

— Je suis de votre avis et je préfère le régime suisse à celui de nos meilleures écoles anglaises, où l'élève est domicilié chez un professeur attitré.

— J'aurais cru que le système anglais était l'idéal du genre, au moins à vos yeux!

— Non. Le foyer du professeur recevant une vingtaine d'élèves en pension est trop voisin de l'internat. Il tient l'enfant ou le jeune homme dans une atmosphère d'exception et non pas dans ce milieu tout à fait normal que vous louez avec raison. De plus il est trop coûteux, au moins chez nous, précisément parce qu'il est restreint à un nombre limité de pensionnaires. Je préfère de beaucoup la simplicité du régime suisse, qui s'adapte exactement à toutes les conditions et permet toujours de placer l'enfant, à frais relativement modérés, dans une famille d'état analogue à celle où il est né.

— C'est là, en effet, un avantage marqué et qui pourrait

facilement être assuré même à des *boursiers*, comme il y en a beaucoup dans nos collèges, sous la réserve d'une garantie de l'autorité universitaire dans le choix préalable des familles auxquelles ces boursiers pourraient être confiés. Ils y apporteraient l'aisance et y trouveraient le milieu normal.

— Une solution plus générale encore consisterait dans l'adoption simultanée du tutorat familial par les principales nations civilisées. Il serait si facile, par exemple, d'échanger pour un temps déterminé un enfant français contre un enfant anglais ou italien, et de permettre ainsi à chacun d'eux de s'initier à la langue et aux mœurs du pays voisin, tout en suivant ses classes! Ces échanges sont fréquents en Allemagne, où les jeunes filles complètent souvent leur éducation par un stage de quelques mois dans une famille étrangère à leur ville natale. Les deux familles intéressées entrent en rapports directs, elles négocient l'affaire et changent de fille pour un temps...

— Je doute que cette coutume ait beaucoup de chances de s'acclimater en France en ce qui concerne les jeunes filles; mais elle n'aurait assurément que des avantages pour les garçons.

— J'en suis si convaincu, monsieur Ambert, que je vais vous communiquer sur l'heure une idée qui me vient à l'instant. Vous me direz si elle est à votre goût. Puisque nous sommes du même avis sur ce système, qui nous paraît à tous deux excellent, pourquoi ne commencerions-nous pas par l'appliquer à nos deux fils? Jacques et Archibald se connaissent et s'apprécient ; ils ont servi de lien entre leurs familles. Pourquoi l'un ne remplacerait-il pas l'autre, à l'occasion, dans son foyer propre? Jacques viendrait passer

quelques mois à Huddersfield; Archibald prendrait sa place à Paris... qu'en dites-vous?

— Votre idée est excellente, ma foi, et toute naturelle! Je ne doute pas qu'elle ne plaise fort aux deux intéressés... Si vous le voulez bien, nous l'examinerons à loisir et nous en recauserons... »

CHAPITRE XXII

LES ADIEUX. — CONCLUSION

Dès le lendemain de cette conversation, le principe d'un échange temporaire des deux garçons, dûment discuté entre leurs familles, était adopté. Il restait convenu qu'à la fin du premier semestre de l'année scolaire qui allait s'ouvrir, Jacques se rendrait à Huddersfield, chez les Forbes, tandis qu'Archibald viendrait s'installer à Paris, chez les Ambert.

Des deux parts, on devait préparer la transplantation, en s'assurant le concours des meilleurs maîtres pour faire continuer les études à chacun des deux jeunes gens, sur le programme qu'il suivait en son pays : de telle sorte que la préparation des examens ou concours en perspective ne souffrît en rien du chassé-croisé.

Cette décision, aussitôt communiquée aux principaux intéressés, fut accueillie par eux avec d'autant plus d'enthousiasme qu'ils l'avaient déjà souhaitée, chacun de son côté, et même avaient parlé de la provoquer par d'habiles manœuvres diplomatiques dans leur famille respective. Archibald comptait confier à Arabella le soin de la mettre à l'ordre du jour en la suggérant à M. Forbes ; Jacques pensait à s'en ouvrir directement à sa mère, avant de la porter devant le tribunal paternel.

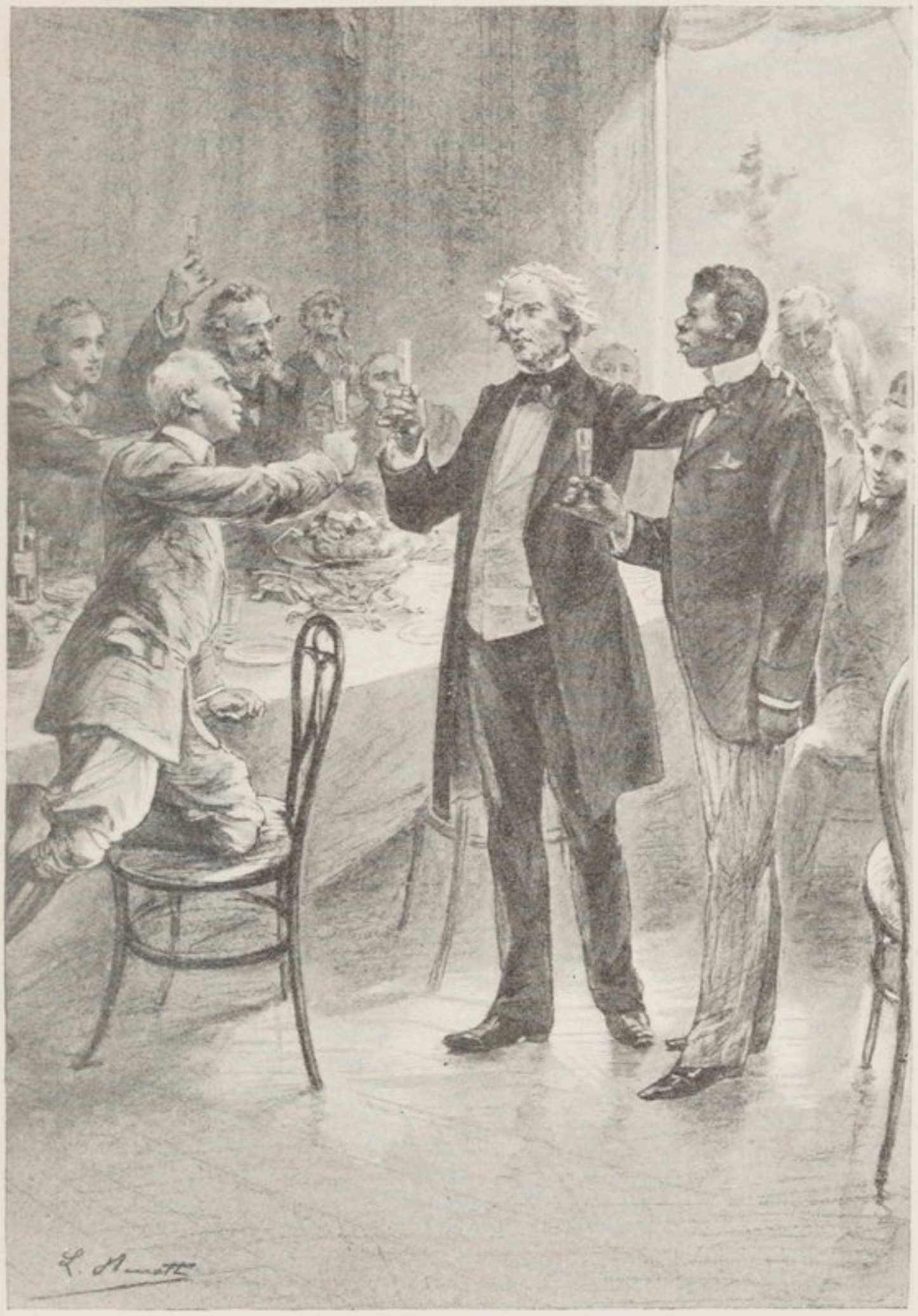
Or, la question se trouvait réglée d'un commun accord. Il ne restait qu'à la faire passer dans les faits.

Entre temps, les deux familles allaient partir ensemble pour Paris, où les Forbes avaient l'habitude de s'arrêter quelques jours presque chaque année. Spartacus Livart devait être du voyage. Lui aussi, il allait demander à la capitale de ses rêves le complément d'études qui lui permettrait un jour d'atteindre le but depuis si longtemps contemplé.

M. Grüter ne voyait pas sans regret s'éloigner ces élèves qui lui étaient devenus chers. Sous la rude écorce du professeur zurichois, battait un cœur profondément affectueux. Il s'était habitué à la douceur de ses entretiens du soir avec deux familles aimables et cultivées. Quelque chose allait lui manquer, si habitué qu'il fût à ces séparations, quand les trois amis seraient partis.

A la veille de ce départ, il voulut du moins les réunir en un dîner d'adieu, qu'on devait prendre au restaurant de l'Uto-Kulm. Plusieurs de leurs condisciples ayant exprimé le désir de s'associer à ce projet, le dîner projeté se transforma en une sorte de banquet fraternel : Disler, Benvenuto Ferrari et quelques autres, à qui s'étaient joints M. Keller, le maître de gymnastique, et M. Muller, le premier instituteur de Spartacus, étaient de la fête.

Le funiculaire les avait tous emportés au sommet de la montagne qui domine Zurich. A midi, ils étaient réunis dans la grande salle dont les larges baies ouvertes laissent voir l'admirable panorama de la ville, du lac et des Alpes. Le festin attendait les convives. Il fut empreint de la plus franche cordialité, encore qu'il y régnait un peu de la mélancolie des adieux, égayé pourtant par la verve du



LE DINER D'ADIEUX. (PAGE 324.)

pétulant Benvenuto. On parla beaucoup de Paris, qui allait enlever à leurs camarades les trois héros de l'amicale réunion, et où M. Grüter avait promis d'aller passer ses premières vacances du printemps.

« Il y a longtemps que Paris m'attire, dit le professeur, Paris la grande ville, la Ville-Lumière de votre Victor Hugo, ou plutôt du nôtre, car il appartient à l'humanité : à la Grèce chantée dans les *Orientales*; à l'Espagne chevaleresque, qui lui inspira *Hernani* et *Ruy-Blas*; à l'Angleterre, où Shakespeare lui a servi de modèle; à l'Allemagne et à la Suisse, dont il a célébré le Rhin, fils de nos montagnes. Paris est la seconde patrie de tous les hommes qui pensent, et je n'ai qu'une crainte, c'est d'avoir trop de peine à la quitter, quand je serai initié à ses charmes...

— Croyez-vous, mon cher maître, répliqua Jacques, que nous puissions abandonner sans regret Zurich, ce centre de haute culture, et votre paternel enseignement?

— Non, je ne le crois pas; en toute sincérité, je ne le crois pas; parce que vous avez compris, j'en suis certain, que mes collègues du Gymnase et moi, et nos chers camarades de l'École primaire, comme l'ami Muller, nous avons le sentiment profond de notre mission sociale, qui est de faire des hommes, des citoyens... Si la Suisse est petite par son territoire, elle est grande par ses vertus civiques, l'amour de la liberté, de la justice et de la vérité. Elle est grande aussi par le rang qu'elle assigne à la philosophie de l'éducation, à la pédagogie dont elle est, pour ainsi dire, le berceau. A cet égard, sa légitime ambition serait de servir d'exemple aux autres nations. Nous voudrions qu'on pût dire d'elle, comme Moïse souhaitait qu'on dît des Hébreux : « Quel est donc ce petit peuple qui fait de si

« grandes choses? » Nous voudrions nous montrer dignes d'être, par le précepte, les éducateurs de l'humanité. Aucune gloire, à nos yeux, ne vaudrait celle-là. »

De chaleureux applaudissements soulignèrent cette déclaration du maître, habituellement si froid en apparence et qui apparaissait transfiguré par l'enthousiasme de son apostolat.

M. Muller ne voulut pas être en reste. Il se leva tout ému :

« Votre cher professeur, dit-il aux convives, vient d'exprimer mieux que je ne saurais faire tous les sentiments de mon cœur. Car si nous différons parfois sur les moyens à mettre en œuvre pour améliorer les hommes, s'il nous arrive de discuter avec une véhémence qui a sa source dans notre zèle passionné pour l'éducation publique, nous poursuivons le même objet et visons un but unique, qui est de rendre l'humanité plus éclairée, partant meilleure et plus heureuse. Je le remercie. Tout ce que je pourrais ajouter ne ferait qu'affaiblir ce qu'il a si bien dit... Vous, chers amis, qui allez nous quitter, vous n'oublierez jamais votre maître de Zurich, j'en suis garant; vous verrez en lui, dans vos souvenirs, l'incarnation même des vertus helvétiques et vous conserverez pour la Suisse, dont vous avez été les hôtes et qui vous a traités comme ses propres enfants, cette affectueuse gratitude réservée à la nourrice qui vous a alimentés du plus pur de son lait... Chez elle, vous n'avez pas seulement profité des leçons d'un si bon maître; vous avez perdu, au contact de vos condisciples étrangers, quelques-uns de ces préjugés barbares qui animent encore les nations les unes contre les autres. Sur notre terre libre et neutre, vous aurez compris pour toujours, quel que soit

votre sol natal, que l'homme moderne ne doit plus être « le loup de l'homme », selon l'expression pessimiste de Plaute: qu'il est plus sage et plus sain d'aimer que de haïr; et que la fin suprême de chaque être conscient devrait être de s'absorber dans le bien de tous...

— Vous avez complété ma pensée, mon cher Muller, répliqua cordialement M. Grüter; vous l'avez élargie et c'est à mon tour de vous dire : merci pour moi, merci pour ces enfants!

— Et, moi qui n'ai plus de famille, s'écria Spartacus, poussé par l'irrésistible besoin d'épancher la gratitude dont son cœur débordait, laissez-moi vous jurer, à vous deux qui avez prodigué au pauvre noir le pain vivifiant de l'intelligence, que ce bienfait ne sortira jamais de sa mémoire!

— Mon cher Livart, riposta le professeur, c'est nous qui sommes fiers d'un élève tel que vous! Cet amour de l'humanité, que nous cherchons à cultiver chez vos condisciples, vous leur en avez donné l'inoubliable exemple... Il n'est pas un d'entre eux qui ne soit honoré d'être votre camarade et fier de rester votre ami...

— Oui, oui! cria-t-on de tous les côtés de la table.

— Vous le voyez : je ne le leur fais pas dire! Si vous voulez bien garder le souvenir du peu que nous vous avons prêté, de notre côté, nous ne perdrons jamais celui de votre grande âme... »

Vaincu par l'émotion, Spartacus se leva alors et, au milieu des acclamations, vint serrer ses deux maîtres dans ses bras.

« Eh bien! hasarda Archibald, faisant violence à sa réserve habituelle, j'ai le cœur trop plein pour dire ce que j'éprouve, mais je demande à mes camarades d'unir dans

un même toast notre maître M. Grüter, notre ami M. Muller et notre cher Spartacus.

— Ce serait le cas ou jamais de risquer une conférence sur le *toast* dans tous les temps et dans tous les lieux, dit en riant M. Grüter; mais nous ne sommes pas à l'École Cantonale et l'année scolaire est finie... Laissez-moi donc simplement lever mon verre aux élèves dont je me sépare aujourd'hui, à leur succès et à leur bonheur dans la vie! »

Le soir même, les familles Forbes et Ambert au complet, accompagnées sur le quai du *Banhof* par les époux Schmid et par M. Muller, qui avait voulu donner une dernière poignée de main à Spartacus Livart, prenaient avec ce dernier l'express de Bâle, pour s'y arrêter quelques heures, visiter ensuite Belfort au passage et finalement se diriger sur Paris.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS
75005

TABLE

		Pages
Chapitre	I. — A l'hôtel Bellevue	1
—	II. — Chez le vice-recteur	19
—	III. — L'autre pensionnaire	33
—	IV. — Surtout, pas de chicorée!	47
—	V. — Une habitation lacustre	57
—	VI. — A la Turnhalle	75
—	VII. — Le Choral scolaire	91
—	VIII. — La Cachette de Spartacus	105
—	IX. — Pendant le concert	119
—	X. — Le Désastre	137
—	XI. — Aux régates du lac	153
—	XII. — Le Nouveau boursier	169
—	XIII. — La Trouvaille de Madame Schmid	183
—	XIV. — L'Enquête	199
—	XV. — Grandes nouvelles	215
—	XVI. — Autres surprises	229
—	XVII. — Mokrane	245
—	XVIII. — Vers le Rigi	261
—	XIX. — Le Drame	277
—	XX. — Le Retour	293
—	XXI. — Tutorat familial	309
—	XXII. — Les Adieux. — Conclusion	323

53120. — Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.